
La mathématique du psychopathe

Serge Abiteboul et Alain Champigneux

Aux transmetteurs qui se reconnaîtront
Alain et Serge

Serge Abiteboul a déjà écrit plusieurs romans,
recueils de nouvelles et essais

<http://abiteboul.com/Serge/>

Alain Champigneux publie des nouvelles sur

<https://kergouelan.blogspot.com/>

ISBN : 9  781471 737862

Première édition : mars 2022

Papier+epub : [Licence Creative BY-ND](#)

Abel, Louis et Samantha étaient les meilleurs amis du monde quand le Covid a démarré. Mais il faut croire que quelque chose de terrifiant et d'inavouable se cachait derrière cette amitié qui avait traversé les tumultes de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge adulte.

1. Trois amis sur une Freycinet

Abel gagne de nuit le pont d'Issy-les-Moulineaux en vélo. Il fait beau pour une mi-décembre : sec, une petite dizaine de degrés. Il sourit et arrime son vélo à un lampadaire ; il ne peut se permettre de se le faire voler, aujourd'hui encore moins qu'un autre jour. Il jette un coup d'œil à sa montre : 20 minutes depuis la gare Montparnasse. « Pas mal ! »

Il approche de sa cible à pas de sioux. Quand il était gosse, il adorait jouer aux indiens avec ses copains. Nostalgie.

Les lumières du pont de la péniche de Samantha éclairent le quai. Le rire en fanfare de Samantha éclate ; elle a trop bu et cela s'entend. La voix de son interlocuteur est bien reconnaissable, la basse de Louis. « Qu'est-ce qu'il fait là, le grand ? »

Les deux meilleurs amis d'Abel papotent sur la terrasse de la péniche. Abel admire, comme à chacune de ses visites, la beauté des

lignes de la péniche, une Freycinet. Sam a installé sur le pont un chauffage au gaz, type terrasse de troquet parisien. « Elle chauffe les cieux, ou quoi ? ».

Il s'éloigne en silence, puis traîne le long du chemin de halage pour leur laisser le temps d'aller se coucher. Quand il revient, deux bonnes heures plus tard, plus un bruit. Monter discrètement à bord est un jeu d'enfant.

Arrivé en bas de l'escalier de descente, il traverse le grand séjour-cuisine à l'américaine. Sur la table basse, il repère une bouteille et note l'absence d'étiquette, remplacée par une date marquée au feutre rouge indélébile. Ça fait tilt tout de suite, un whisky double maturation, direct de la réserve perso du copain Gilles. Un single malt breton de 93 qu'ils osent boire sans lui. « Merci les potos ! »

Il ne peut s'empêcher de prendre un des verres encore en place dans le rack en teck vissé sous un hublot et il se verse une bonne rasade. « A ta santé Gillou ! Toujours ça que les boches auront pas ! »

Ayant remis le verre en place après l'avoir essuyé consciencieusement, il remarque une plaquette de bois clair, une très chouette reproduction pyrogravée de l'escalier sans fin de Penrose. Il vérifie la signature. Bien sûr, c'est du Louis, sans doute sa dernière production. Abel le glisse dans son sac à dos. Prise de guerre. Ça fera bien dans son salon. Et, comme ça, il n'aura

même pas à expliquer. Le grand comprendra en venant chez lui, dans le Morbihan, qu'Abel était sur la péniche ce jour-là.

Puis il passe devant la cabine de bâbord dont la porte est entrouverte. Le corps de l'immense Louis occupe toute la banette. Il est profondément endormi. Avec ses boules Quies, il n'a rien entendu. Sur la table de nuit, Abel repère un livre, une version joliment illustrée des « Aventures d'Alice au pays des merveilles » suivies de « De l'autre côté du miroir », avec une couverture terracotta en carton épais. C'est dingue le destin. Il ne le savait pas en venant mais cela ne pouvait être que ce livre, celui que Louis et Abel s'étaient disputés à Drouot. Samantha avait flashé sur le bouquin. Les deux potes avaient surenchéri pour le lui offrir, un peu comme pour déterminer qui, d'entre les deux, était le meilleur ami. C'est Abel qui l'avait emporté pour une somme astronomique sans doute parce que Louis avait saisi avant lui l'idiotie de ce combat de coqs. C'est encore plus génial que prévu...

Il soupèse l'in-folio : « Parfait ! ».

Dans la cabine principale, Sam dort sur le dos. Du sommeil de l'injuste, pense Abel. En réalité, du sommeil de la femme goinfrée de Témesta.

Il pose l'ouvrage sur la table de nuit, bien en évidence, et sort son téléphone pour prendre

une photo souvenir, en faisant en sorte de cadrer Sam, endormie...

Il ferme les yeux pour mieux visualiser la scène, façon Hitchcock. Comment passer de la réalité au rêve ? Ou du rêve à la réalité ?

Ah, tu vas prendre cher, crois-moi ! Il frappe fort, très fort. Le bruit net de l'os nasal qui cède sous les coups de Lewis Carroll. Elle se redresse. Un deuxième coup violent la renvoie dans ses draps. Ah, t'es meilleure que moi ? Eh bien, prends-en plein la tronche, ma grosse. Il frappe, encore et encore... Le sang gicle sur le vaigrage. Est-ce que tu le sens bien, Sam, le poids de ta supériorité ? Elle ne bouge plus.

Abel quitte la cabine de Sam. Il est sur le pont ! Il caresse en passant ce con de chien qui tire sur sa laisse pour rejoindre sa maîtresse. Il ressent une douleur au bras gauche. Il a dû se froisser un muscle. Il s'en retourne comme il est venu.

En quittant la péniche, il glisse sur la passerelle humide et manque de passer à la baille. Il ne peut retenir un fou rire. Dans la Seine, tout habillé, de nuit... Il préfère ne pas imaginer.

Mal au crâne. Il pousse comme un fou sur les pédales de sa bicyclette même si rien ne presse. Pour relâcher la pression ? Quelques secondes d'inattention et il frôle un trottoir. Il retrouve de justesse son équilibre. Il se marre et se redresse, mettant les mains en haut du guidon.

Il inspire un grand coup pour calmer son mal de tête. Bon, ce n'est pas le moment de se foutre en l'air.

Il a préparé son plan avec tellement de minutie. Un scénario de crime parfait. Du cousu-main ! Le voyage secret depuis Saint Gildas ; l'approche discrète jusqu'à la péniche ; tout s'est passé comme sur des roulettes. Seul le mal au crâne n'était pas au programme. Pas prévu d'aspirine...

Paris silencieux, désert, est tellement beau. Gare Montparnasse. Encore un peu de chance, personne ne le reconnaîtra dans le train et il aura son alibi en béton.

2. Trois amis sévriens

Abel, Louis et Samantha se sont rencontrés en sixième, au Lycée International de Sèvres, un lycée incluant alors le collège et qui les a menés, parfois dans la même classe, de la sixième à la terminale.

Bien qu'habitants la même ville, ils auraient pu ne jamais être réunis si les parents de l'un d'entre eux avaient préféré Jeanne d'Arc et l'enseignement privé. En réalité, ils vivaient sur trois planètes distinctes, trois sociétés qui s'ignoraient le plus souvent pour ne se côtoyer qu'au lycée, à l'hôpital et au cimetière : Rive droite, Rive gauche et Centre Bourg.

Samantha était de Sèvres Rive droite, qui culminait avec ses immenses villas en bordure du parc de Saint Cloud. Le coteau se voulait aristo quand il était surtout friqué. Elle refusait cet héritage pour ne se souvenir que de son école, Croix-Bosset, bien connue pour son couple mythique d'instituteurs anarcho-syndicalistes, les Hagnauer, qui avaient sauvé par dizaines des enfants juifs, pendant la guerre.

Abel, lui, était « Rive gauche », l'ancienne Sèvres populaire. Avec la « sensibilité de gauche » qu'il afficha plus tard, Mai 68 étant passé par là, il aimait penser aux ouvriers et contremaîtres de Renault qui avaient investi les coteaux jusqu'aux pentes des bois de Meudon. Pourtant il n'était que le pur produit de la lente transformation de l'usine historique en centre technico-administratif : son père était cadre sup à la RNUR, la Régie Nationale des Usines Renault. L'histoire récente du coteau était d'ailleurs marquée par les vagues successives de nouveaux habitants, chaque fois plus aisés.

Louis, enfin, habitait avec ses parents dans la vallée centrale qui démarrait en bord de Seine par la manufacture de céramique pour aller jusqu'à Chaville, en direction de Versailles. Le centre-ville se déployait pendant la première partie du siècle dernier le long d'une grande rue bordée de logements insalubres, banalement nommée « Grande rue ». La famille de Louis habitait au sixième étage d'un des immeubles de

la Cité Danton, passé le centre-ville, un des îlots prolos de Sèvres qui font encore de la résistance dans une ville embourgeoisée.

C'était juste avant que l'on « perce » l'avenue de l'Europe. Les bulldozers ont écarté les deux cuisses plantureuses de la ville pour la pénétrer dans les fantasmes urbanistiques de promoteurs pornographes. Il fallait bien construire, pour glorifier l'état gaullien en reconquête de fierté nationale. Et comme ultime symbole, le ru de Marivel qui coulait le long de la Grande Rue originale, fourré dans un préservatif de béton, fut transformé en égout.

La politique ne pouvait que suivre. Les logements sans tout-à-l'égout disparaissaient et avec eux toute leur population laborieuse. Les communistes, installés là depuis la libération, cédaient la place à une droite bien classique. Puis, des cadres, plus dans l'air du temps, souvent attirés pour leurs rejetons par les sections internationales du lycée remplaçaient lentement les bourgeois conservateurs d'antan, bousculant mollement les traditions, apportant avec eux la nourriture bio et les préoccupations environnementales. La tâche d'animer la ville s'avérait de plus en plus difficile, car il faut bien le dire, une partie de son âme l'avait quittée. Les Sévriens, de plus en plus, travaillaient, se divertissaient, faisaient leurs courses ailleurs, dans un Paris trop proche.

À l'époque du gigantesque chantier d'aménagement de l'avenue de l'Europe, Samantha, Abel et Louis jouaient dans les gravats après le collège. Ils prenaient ensuite des directions différentes pour regagner leurs domiciles. Pour Abel et Samantha, ça grimpait dur. Les pentes sévères et les escaliers escarpés sont dans les gênes de la ville, fantômes de passages secrets pour les enfants, perte de temps pour les adultes, cauchemar pour les séniors qui en oublient que c'est aussi grâce à ces côtes infernales qu'ils restent plus longtemps en bonne santé.

Aujourd'hui, des enfants continueraient leurs conversations sur leur téléphone. Mais, en ce temps-là, les téléphones étaient encore attachés aux murs et WhatsApp n'existait pas. Les trois amis devaient se contenter du silence suivant leur séparation à la fin des cours et du souvenir des moments lumineux passés ensemble.

Ils étaient trois, de vrais amis, du genre de ceux qui comptent vraiment et qu'on garde toute la vie, du moins le pensaient-ils. S'ils restèrent longtemps amis, leur belle fraternité, s'accommoda de belles zones d'ombre jusqu'à soulever, avec le temps, la question même de sa survie.

3. Samantha

Samantha était, du haut de ses quatorze ans tout neufs, une jolie fille avec les promesses d'une femme superbe en devenir. Des yeux verts et une chevelure rousse éclatante ; les hommes se retournaient déjà sur son passage, et pas seulement les blancs becs de son âge.

Ils allaient bientôt tous les trois passer du collège (la troisième) au lycée (la seconde) – sans changer vraiment d'établissement – et deux choix essentiels se présentaient à eux : celui de l'orientation scolaire et celui de la première expérience sexuelle.

Pour l'orientation, il leur fallait décider entre littéraire et scientifique et si scientifique, entre maths ou sciences nat. Samantha choisit, à tout hasard, sciences nat – on parlait alors de « passer en D ». Les Sciences Nat, pour « Naturelles », avaient comme objet le monde naturel, comme s'il s'agissait d'enseigner la nature des choses, sans pressentir qu'il y avait dans la pratique du savoir des enjeux de vie tout court. Dans les années 90, les Sciences Nat cédèrent leur place aux Sciences de la Vie... et de la Terre, tant qu'on y était. Abel et Louis choisirent les vraies sciences, celles qui, garanties ni naturelles ni surnaturelles, ouvraient les voies royales des classes préparatoires scientifiques.

Pour les deux garçons, la première expérience sexuelle restait encore ce moment fantasmé où ils dépasseraient enfin le stade d'une sexualité « auto-infligée ».

Quant à Samantha, elle ne voulait plus attendre. Elle avait décidé qu'elle ne coifferait pas Sainte Kate, la sainte des filles qui entrent pucelles au lycée. Mais pour le sexe, le choix était d'une toute autre complexité que pour l'orientation scolaire.

Sans trop d'originalité, elle avait d'abord songé à faire marcher le commerce de proximité. Qui d'Abel ou de Louis pourrait être son élu ? Elle les savait tous les deux totalement sous sa coupe, parfaitement conquis. Louis était blond, plus grand, plus fort, et plus doux qu'Abel. A quatorze ans déjà, c'était le genre de garçon que les filles regardent en douce parce qu'ils font mûrs, donc sécurisants. Mais c'est rarement ceux qu'elles choisissent. À quatorze ans, elles sont plutôt attirées par l'aventure. Et puis, Louis était timide et introverti. Il faudrait à n'en pas douter faire le premier pas, et Samantha rêvait d'être conquise.

Abel, alors ? Le brun, plus petit qu'elle, un peu maigrichon, brillait par ses lectures et ses connaissances encyclopédiques sur le cinéma. Il ouvrait vers des mondes plus excitants que Sèvres et la banlieue. Toujours gai, il était aussi plus entreprenant et avec lui on pouvait s'attendre à une meilleure maîtrise des prémisses

qui accompagnent l'amour, ce qui n'était pas à négliger. Pourtant, Samantha détectait des soupçons de tricheries sous les postures. N'est pas Cary Grant ou Eugène de Rastignac qui veut. Plus tard peut-être, quand son caractère ne serait plus juste un collage de fragments de comportements de ses idoles.

Le brun ou le blond ? Aucun des deux ne la convainquait vraiment.

Alors, aller voir ailleurs ? Oui mais qui ? Après avoir été tentée par le fils des voisins bien plus vieux qu'elle, avoir fantasmé sur le prof de français, et une fois écartée l'idée du choix aléatoire d'un inconnu, elle a réduit sa réflexion à trois garçons de son quartier, Brancas : Pierre-Grégoire, Jérôme et Henry. Seule sa meilleure copine a su qu'entre les trois, elle avait joué le gagnant aux dés. Elle a attribué le 1 à PG, le 2 à Jérôme, et le 3 au dernier. Après toute une improbable et agaçante série de 4 et de 6, le 2 est sorti ! Le sort avait choisi Jérôme. Il faut dire qu'elle avait un petit peu triché. Si elle le trouvait moins intéressant qu'Abel, moins attentionné que Louis, il n'en était pas moins super beau, sportif, intelligent, bref, attirant. Tout le monde a rencontré ces blonds (il était blond comme Louis) avec leur perfection presque insupportable. Ils ont bien évidemment aussi eu la chance de naître dans des familles riches, attentives, cultivées... La totale, quoi !

Elle fit donc semblant de s'intéresser au foot : Jérôme était la star de l'équipe Cadet de Sèvres. Il ne jurait à l'époque que par Leeds United, une équipe qu'il avait découverte lors d'un récent échange linguistique dans la famille de David Forman, son correspondant anglais. Elle lui parla d'Arsenal et du Celtic de Glasgow, et Jérôme en déduisit qu'il pourrait l'embrasser à la première occasion. Une boum chez Kate leur offrit cette opportunité. Oui, la fameuse Kate à l'origine de l'expression « coiffer Sainte Kate », le jour où elle avait juré qu'elle se raserait les cheveux plutôt que d'entrer vierge au lycée.

Samantha commença par dire à Louis et Abel qu'elle n'irait pas à la boum : « Tante Rose vient de Belgique, je serai prise tout le samedi à la maison ; mais vous pouvez y aller, vous, si vous voulez vraiment participer à ce truc de nuls. »

Bien sûr, qu'ils n'iraient pas sans Sam à la boum de Kate.

Samantha sourit de la facilité avec laquelle elle les avait baladés, et se mit à réfléchir à ce qu'elle porterait ce samedi. La mini-jupe bleue super courte de sa sœur ? Allez, osons ! Le t-shirt rouge de son anniversaire. Elle hésitait quand même : le t-shirt flottait un peu sur elle, Samantha avait grandi trop vite ; si ses copines encore bien plates regardaient avec envie sa poitrine prometteuse, elle se serait aimée plus pulpeuse. Sur un point, elle n'avait aucune

hésitation : elle exhiberait un rouge à lèvres pétant, son trésor, le Ruby Red by Max Factor, celui de Marylin. La fascinante rouquine allait faire baver les mecs et surtout faire crever de jalousie les copines.

Les boums se tenaient alors en début d'après-midi, les parents craignant pour quelques obscures et inavouables raisons les heures tardives dont pourtant rêvaient leurs progénitures boutonneuses.

Nights in white satin.

Jérôme l'invita à danser.

Allez ! Vas-y !

Attaque !

Attaque !

Jérôme était terriblement impressionné par Samantha. Il pensait avoir bien décodé les messages de la jolie rouquine, mais on peut se tromper. Il craignait qu'elle se moque. Une chanson en entier et il n'avait pas attaqué. Minable !

À la fin de la chanson, elle ne fit pas mine de changer de cavalier. *La drague*. Il n'allait pas laisser passer sa chance une seconde fois, quand même !

Y a plus qu'à porter l'estocade, allez vas-y

Jeannot

Vas-y mon fils, il faut conclure maintenant

Ces références guerrières n'arrivaient cependant pas à occulter sa trouille de dragueur mal dégrossi.

Alors, Samantha avança ses lèvres. Jérôme lui rendit son baiser, d'abord maladroitement puis, rassuré par les yeux embués de la jeune fille, il introduisit la langue. Une explosion d'orgueil lui masqua un instant le désir d'aller plus loin encore. Puis, ayant repris ses esprits, toujours porté par les encouragements de Guy Bedos, il parvint à glisser sa main gauche sous la jupe de Samantha, trouver le haut de l'élastique du collant violet et serrer de ses grands doigts les deux fesses de sa cavalière à leur jointure.

C'est à cet instant précis qu'ils sentirent monter le désir et se laissèrent emporter jusqu'à connaître sur le couvre lit rose de la chambre de la sœur de Kate, entre un gros ours blanc en peluche avec une jambe manquante et une poupée Bella avec une robe à fleur qui ressemblait aux rideaux de la cuisine, un plaisir bref et conquérant pour lui, soulagé et décevant pour elle.

Après moins de quinze minutes, Samantha pouvait regarder de haut la plupart de ses amies et amis. C'étaient encore des gosses quand elle était maintenant une vraie femme. Pourtant, des années plus tard, le souvenir de cet après-midi la ferait rougir, pas tant pour la médiocrité globale de la prestation, que parce qu'elle avait menti à Abel et Louis. Son attirance pour Jérôme lui

avait fait perdre de vue quelque chose d'indéfinissable mais précieux.

4. Abel

Abel était celui des trois qui habitait le plus loin du lycée, le plus haut aussi, tout près de la gare Rive Gauche. Il avait donc un peu plus de temps que les deux autres pour revenir sur tous les sujets passionnants dont ils avaient parlé à la récréation, après les cours et même parfois en classe.

Le plus souvent, il poussait le portail de la courrette donnant accès à la maison de ses parents le sourire aux lèvres. Il y avait dans leurs échanges un je-ne-sais-quoi de roboratif (leur prof de français, leur avait récemment appris ce mot, et Abel l'utilisait autant que possible parce qu'il en adorait la sonorité). Leur symbiose (ce mot, c'est la prof d'histoire-géo de la cinquième 3 qui l'avait offert à ses élèves et Abel n'était pas trop sûr de son sens) le ravissait. Mais il percevait ces dernières semaines que sa belle amitié pour Samantha s'était transformée.

Lorsqu'elle était là, son cœur battait plus vite. Il se retenait de la raccompagner après le lycée jusqu'à chez elle. Mais pour lui dire quoi ? Il aurait aimé sortir naturellement une de ces répliques qui fait mouche, peut-être comme dans Casablanca : « *Kiss me. Kiss me as if it were the*

last time ». Samantha le regarderait (gros plan sur ses yeux vert amande), se rapprocherait de lui (zoom arrière finissant en plan américain) et succomberait (plan large sur leurs deux corps enlacés) ! Oui, voilà ! *Anything can happen, right ?* Lui, serait Cary Grant et elle, Deborah Kerr. En la quittant, il jetait un dernier regard à sa Silvana Mangano, et rien ne sortait de sa bouche d'autre que « Ciao Bella ! » Allez savoir pourquoi, l'amour, le vrai, Abel s'imaginait qu'ils ne le vivraient ensemble, tous les deux, qu'une unique fois, merveilleuse. Ensuite, il ne s'agirait plus que d'une amitié éternelle. Romantiquissime.

Cette première expérience sexuelle avec Samantha, il se la jouait quand il était seul, encore et encore, dans de multiples variantes, mélangeant des extraits de ses films culte. Mais quand il était avec elle, il n'osait rien et quand ils se séparaient pour rentrer chez eux, il tournait les talons et grimpait comme un idiot la rue des Binelles, avec l'absolue certitude que Samantha ne se retournait pas pour le voir et que c'était tant mieux, parce sinon elle verrait son dos de gros nul en train de ruminer sa timidité. Un soupir et puis, il se disait : demain... peut-être.

Le lendemain matin, la bonne humeur revenait, avec la perspective d'une nouvelle journée en classe avec Samantha. Sa nuit avait été agitée, il avait fait de drôles de rêves. On ne devrait pas se souvenir de ses rêves. Pour rien au

monde, il n'en aurait parlé à quiconque, surtout pas à Louis ou Samantha.

Abel avait bien compris ce qui se jouait avec la boum chez Kate. Elle ne voulait pas qu'ils viennent pour une évidente raison qui se prénomrait Jérôme.

Il ne put s'empêcher, le jour de la boum, caché par l'abribus du 179, d'espionner l'entrée de l'immeuble. Il vit Samantha arriver, belle à en pleurer avec sa mini-jupe bleue et son collant violet. Abel se demandait s'il allait rester à l'attendre, pour savoir quand elle sortirait et avec qui. Et puis, il eut honte ; jamais, au grand jamais, Humphrey n'aurait fait un truc aussi pitoyable. « Trop nul ! »

Alors, il sortit de derrière l'abribus pour remonter la rue des Binelles, toujours seul, mais un peu ragaillardi parce que s'imaginant en Bogie acceptant avec le sourire de voir s'envoler sa belle avec un autre. En vrai, il n'était qu'un Bogart de supermarché de banlieue. « Ouai ! T'es con, Abel ! ».

Et là, pendant une fraction de seconde, il crut voir Louis, de l'autre côté de la rue, abrité sous le porche d'entrée de la poste. « Fait chier, le grand ; qu'est-ce qu'il fout là ? » Il s'éloigna espérant ne pas avoir été vu.

5. Louis

Très tôt, le père et la mère de Louis, à la situation plus modeste que celle des parents de ses deux amis, avaient pris conscience de l'intelligence de leur fils. Ses profs de math successifs étaient dithyrambiques : « Il joue avec les nombres et ses facultés d'abstraction sont hors du commun ; Madame (c'était toujours sa mère qui se déplaçait pour les conseils de classe), votre fils a un potentiel considérable ! » Louis était la fierté de ses parents. Il ne les décevrait pas : premier bac de la famille, DEA obtenu brillamment, thèse de doctorat avec félicitations du jury et pour terminer, l'agrégation enlevée haut la main. Pour réussir son existence, il n'aurait pas à trimer comme ses parents l'avaient fait sans se plaindre d'un avenir incertain. La promesse incarnée d'un magnifique fonctionnement de l'ascenseur social. Louis deviendrait professeur de mathématiques !

Louis était un bosseur dans l'âme. Il aimait ça. Et ça ne le gênait pas quand ses deux amis copiaient ses devoirs de math ou de physique. De toute façon, Samantha et Abel étaient eux-mêmes plutôt bons élèves, mais eux avaient semble-t-il mieux à faire que de bosser.

Louis était de nature taciturne, et par voie de conséquence sans doute, observateur discret et perspicace. Il avait, avant même que ses amis en prennent conscience, détecté chez Samantha

un changement dans l'attitude générale qui l'amenait à regarder les garçons différemment, et chez Abel un trouble nouveau chaque fois que Samantha s'approchait de lui.

Louis avait réalisé qu'il était amoureux de Samantha depuis aussi longtemps qu'il puisse se souvenir. Si Abel avait construit son imaginaire romantique à l'aide d'une pléiade de références cinématographiques et littéraires, Louis avait l'amour simple, absolu et taiseux : Samantha était celle qui définissait son futur, et ce n'était pas négociable.

La mère et le père de Louis vivaient leur vie de couple, paisiblement, affectueusement, sans les tensions qu'on trouvait chez les parents des autres. Fort de cet exemple familial, Louis attendait le jour où Samantha serait enfin capable d'entendre ce qu'il voulait lui avouer. Il rêvait du jour où il oserait demander si elle partageait son amour. Peut-être attendait-elle ce moment ? Peut-être dirait-elle oui parce que, s'ils étaient nombreux à avoir envie d'elle, il était seul à ne pouvoir vivre sans elle. Cette possibilité d'une conquête de Samantha serait en même temps un crève-cœur parce que, forcément, cela rendrait terriblement malheureux Abel qui leur en voudrait à mort, mais finirait par se consoler et leur pardonner. De cela, Louis était intimement convaincu.

Louis préférait ne pas imaginer qu'elle ne veuille pas de lui. Elle accepterait son amour

infini. Mais, il savait qu'un jour elle se laisserait, parce que personne ne pouvait garder Samantha pour toujours. Il resterait alors l'ami fidèle et personne ne prendrait jamais la place de Samantha dans son cœur. Sans le savoir, Louis arrivait à la même conclusion qu'Abel : avec Sam, c'est l'amitié qui finirait par survivre à l'amour et s'imposerait.

Pour la boum de Kate, il se reprocha d'avoir trop focalisé son attention sur Abel, et ignoré les autres rivaux potentiels. Lorsque Sam, d'une façon des plus tordues, leur intima l'ordre de ne pas venir à la boum de Kate, il savait qu'il était déjà trop tard. Il voulut cependant s'infliger la douleur d'observer la preuve de sa déroute.

Il vit Samantha arriver, aperçut Abel qui se sauvait, se força à rester jusqu'à ce qu'elle sorte main dans la main avec ce gros con de Jérôme. Des années plus tard, il serait incapable de se rappeler précisément comment Sam était habillée mais n'oublierait pas la suffisance du connard, à côté d'elle.

Louis avait la preuve du passage de leur trio dans une zone de grande turbulence, du naufrage peut-être de leur extraordinaire connivence. Il choisit de se replier dans le silence affectueux d'une amitié que rien n'affaiblirait, jamais. Contrairement à Abel, il ne se permit pas de rêver qu'un jour Samantha lui reviendrait. Elle en avait choisi un autre, point final. Il serait éternellement l'amoureux transi, sans le moindre

espoir mais sans rancœur aucune. Il réussit à s'en convaincre.

6. Le sabotage du vélo de Jérôme

Samantha avait présenté son « mec » à Abel et Louis. Cela aurait été si simple pour elle si elle était arrivée à l'infiltrer dans leur petit groupe de trois. Échec pour ce qui était d'Abel qui avait décrété Jérôme snob et prétentieux, archétype de Brancas, une grosse insulte pour Abel. Quant à Louis, il avait fait la tronche et pas ouvert la bouche. Comme elle insistait, il avait fini par murmurer : « mais que fais-tu avec ce con, son Miroir du Football sous le bras, qui nous saoule avec ses Jacky Charlton, Raymond Kopa et autres dont on n'a rien à cirer. »

La sortie de Louis avait marqué Samantha parce qu'il ne lui arrivait pas souvent de parler autant. Elle décida ce jour-là qu'il était préférable de garder deux boîtes séparées dans sa vie, Abel et Louis dans l'une, Jérôme dans l'autre. Elle aimait tout maîtriser et quand elle les mettait ensemble, ces trois-là, elle ne maîtrisait plus rien.

Abel, convaincu que Jérôme n'était pas au niveau de son idole, s'attendait chaque jour à ce que le couple que formait Samantha et son petit ami sombre. Il n'eut pas trop à attendre pour avoir raison, leur liaison ne dura pas. Mais à sa

grande surprise, c'est Jérôme qui rompit. Épuisé par une Samantha à la trop forte personnalité, le beau blond remplaça la belle rousse par une jolie blondasse.

Samantha fut dévastée.

Elle avait l'habitude d'être le centre de toutes les attentions, d'être la cheffe de meute. Elle décidait et les autres suivaient, soucieux de ne pas déclencher son hostilité. Même en amitié, elle ne supportait pas qu'on lui préfère qui que ce soit. Une de ses amies s'était vue black listée juste pour avoir invité Abel à goûter sans Samantha. Une autre avait eu droit à plusieurs semaines de purgatoire parce qu'elle insistait pour une balade au Parc de Saint-Cloud quand Samantha proposait les bois de Ville-d'Avray.

Samantha n'arriva pas à accepter la trahison de Jérôme, un peu parce qu'elle y tenait, à son Jérôme, mais surtout parce que c'était une énorme claque : de quoi avait-elle l'air auprès des copains. Et puis, on ne lâche pas Rita Hayworth ou Maureen O'Hara (c'est au niveau de ces icônes rousses qu'Abel la plaçait) et surtout pas pour une Anita Ekberg à la petite semaine (c'est Abel, encore lui, qui avait fait découvrir Fellini à Sam). Alors, elle rumina, se repliant dans sa boîte de trois pour se consoler avec la fidélité inconditionnelle de Louis et Abel.

La famille de Jérôme habitait un coquet pavillon en meulière dans le quartier des

Bruyères. Ça montait pas mal pour aller chez lui et, forcément, la pente était très forte aussi pour redescendre vers le centre-ville. Quelques jours seulement après avoir plaqué Samantha, Jérôme partit de chez lui comme tous les matins sur son beau vélo, un Peugeot reçu pour ses 15 ans, un routier avec cadre en tube spécial allégé, deux plateaux et quatre pignons. Dans la descente vers Sèvres, il prit de la vitesse comme d'habitude, freinant le moins possible pour se faire un peu peur. Mais au troisième ou quatrième coup de frein, plus rien. Les manettes n'avaient plus d'effet, ni à droite ni à gauche. L'emballement de son vélo le paniqua. Une vision de son corps ensanglanté sur le bas-côté de la route lui passa brièvement devant les yeux. Ses parents lui avaient souvent dit qu'il manquait de réflexes ; son instinct de survie leur donna tort. Il choisit en une fraction de seconde une bordure un peu moins haute, une haie plus touffue.

L'interne de l'hôpital de Sèvres qui recousait Jérôme (neuf points de suture, quand même) le réconforta : rien de cassé, mais tu garderas quelques cicatrices. « Ça fera viril ! » crut-il bon d'ajouter, pour réconforter l'ado sans doute.

Jérôme emmena son vélo à réparer chez le père Vauquier, le proprio de la boutique de cycles de la Grande Rue où son daron avait acheté le Peugeot. Le vieux mécano n'hésita pas : « Les freins ont été saboté, mon gars, un boulot

de sagouin. Regarde, les cartouches en gomme ont été arrachées de leurs socles. Un boulot de sagouin, je te dis ! » Le père de Jérôme décida de ne pas porter plainte ; ça ne se faisait pas trop à l'époque, il faut dire. Il avait décrété qu'il s'agissait sûrement d'une blague débile entre ados qui ne méritaient que mépris : « Ils sont si bêtes à cet âge-là. On ne va pas perdre de temps avec ces âneries. »

Samantha posa la question à Abel et Louis : « Qui de vous deux a été assez naze pour trafiquer le clou de Jérôme ? Ce con a eu la trouille de sa vie ! »

Puis, abandonnant son air faussement renfrogné, elle éclata de ce rire qui n'appartenait qu'à elle : « Génial ! Qui est mon Lancelot ? »

Aucun des deux n'aurait pu rêver mieux que d'être le Lancelot de Samantha, mais, honnêtes ou dissimulateurs, ils jurèrent leurs grands dieux qu'ils étaient innocents.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Abel saisit Louis par l'épaule, et les yeux dans les yeux, lui demanda : « Grand, c'est toi ? » Louis, soutenant le regard inquisiteur de son meilleur ami et pesant ses mots, déclama : « Moi, toi, elle, quelqu'un d'autre... On s'en fout ! C'était mérité, non ? »

On ne découvrit jamais le coupable, peut-être parce que personne n'a vraiment cherché. Jérôme ne se priva pas de frimer avec ses cicatrices, leur attribuant une histoire chaque fois

différente et bien évidemment plus valorisante qu'une bête chute de biclo.

7. Hampe-deuil, Hampe-deuil

Le temps a passé. On est dans la Drôme, pas loin de Montélimar, mais pas question de rencontrer ici le moindre Drômois, et les Montiliennes semblent à des millions de kilomètres.

« Hampe-deuil, Hampe-deuil », ou peut-être est-ce « hump-doï ». Les naïfs prétendent que c'est une forme *destroy* de « un-deux, un-deux ». D'autres entendent « houppé d'œil », ou « hummdé ». Les voix militaires sont impénétrables.

Sous le soleil brûlant du sud, dans une nature chaleureuse, Abel et Louis découvrent les plaisirs de la vie militaire, les réveils à l'aube pour attendre on ne sait quoi, les longues marches avec le barda pour nulle part, les cours de nonsense. Leur préféré : en cas d'attaque nucléaire, comment se couvrir la tête d'une cape en plastique.

À l'époque, sévit un truc que les plus jeunes ne connaissent plus : le service militaire. Normalement, les garçons font ça autour de 18 ans, et pour le coup, les filles ne réclament pas ce qui serait pourtant une marque d'égalité entre les genres. Autres temps...

Abel et Louis ont obtenu un report pour finir leurs études ; ils pourraient peut-être se faire dispenser, c'est devenu assez facile même si on ne parle pas encore sérieusement de la possible suppression du service militaire. Mais Abel et Louis, par négligence, se sont retrouvés piégés. Ils ont eu droit à un mois de classe avec notamment l'adjudant Hampe-deuil, dont ils cultiveront à jamais le souvenir. On leur enseigne alors la « solditude ». Ne comptez pas sur eux pour défendre le pays en cas d'invasion, ils n'ont pas appris à nettoyer le fusil qu'on leur a gentiment prêté, encore moins à s'en servir. En revanche, ils savent le démonter et le remonter les yeux bandés. Solditude !!!

Pour ne pas avoir à faire les trois mois de classe, ils refusent la filière « officiers ». Par vague antimilitarisme (encore la faute de mai 68), Abel s'arrange même pour échouer à son examen de sous-off. Pendant l'épreuve du kilomètre, alors qu'il est dans le peloton de tête, il abandonne, pris d'une soudaine pointe au côté à quelques mètres de la ligne d'arrivée. Il rate de peu le mitard pour avoir fait mine d'offrir dix francs à l'adjudant Hampe-deuil. « Vous n'avez qu'à dire que je l'ai fait dans les temps, le kilomètre, hein, mon Adjudant ? ». Cinquante pompes quand même. L'adjudant n'a pas le sens de l'humour.

Après leurs classes à côté de Montélimar, ils sont mutés comme « Appelés Scientifiques du

Contingent » à l'École des transmissions de l'Armée de Terre, à Rennes. Comprendre que, pendant un an, ils ne vont quasiment pas être payés pour enseigner (un peu) à des officiers et sous-officiers et glander (un max) le reste du temps. L'armée les a laissés finir des études scientifiques, le master pour Louis et l'école d'ingénieur pour Abel, et elle compte bien exploiter maintenant leurs compétences acquises. Pour Abel, Rennes avec sa relative proximité de la mer est idéale. Il avait bien imaginé se faire muter dans la marine, mais Louis avait carrément refusé. Il est heureusement trop grand pour les sous-marins et il ne se voit pas frotter le pont d'un porte-avion pendant un an. Ils ont donc trouvé un compromis : scientifiques du contingent, pas loin de la mer.

A Rennes, les voici, tous les deux, soldats de base, officiellement « transmetteurs », mais en pratique, profs pour officiers ou sous-officiers. Abel enseigne l'électronique, sans vraie conviction. Le sujet ne l'intéresse que moyennement, et l'enseignement n'est pas son truc. Louis enseigne les maths à des adultes tenus de lui obéir au doigt et à l'œil : dans l'armée, « la fonction prime le grade », ce qu'Abel traduit approximativement par « t'es peut-être chef mais j'suis moins con. » Il arrivera souvent à Louis pendant sa vie professionnelle dans l'éducnat de penser avec nostalgie à l'obéissance de ses élèves militaires.

Le grand plus de Rennes tient à la popularité naissante du nautisme (Tabarly est passé par là) et la relative proximité de l'océan. Abel, dingue de voile, fait partager sa passion à Louis. Donc, entraînement militaire dans le club de voile de l'école le mercredi matin, encadrement des enfants de militaires dans ce même club l'après-midi, et surtout, régates le samedi. L'école militaire où ils font leur service sponsorise deux voiliers à Saint Malo et leurs skippers cherchent toujours des bras disponibles.

Quand Samantha apprend le départ de ses deux amis à Rennes, elle décide qu'il lui faut absolument connaître la Bretagne. Ça tombe bien, elle en a sa claque de la région parisienne. Alors elle arrive à se dégouter une bourse pour faire une thèse d'informatique à l'Irisa de Rennes, et elle tape l'incruste en Bretagne.

Les trois sévriens débarquent dans cette ville où ils ne connaissent personne, bien décidés à la conquérir. Trois envies d'en découdre ; on pense bien sûr aux trois mousquetaires.

Le premier soir où Abel et Louis ont le droit de sortir en ville, Samantha les retrouve dans un bar de la rue de la Soif. Elle arrive en retard, comme toujours, mais accompagnée de deux nouveaux amis : « Binou, ma colloc qui m'a fait découvrir le candomblé et Loïc, avec qui je partage un bureau à la fac. » Abel et Louis qui croient vaguement savoir ce qu'est le candomblé (une pâtisserie genre teurgoule ?) retournent

avec plaisir les bises chaleureuses de l'inconnue, une belle brune intense. Loïc, une grande bringue à l'air totalement déjanté, claquerait bien, de toute évidence, la bise à Abel ; celui-ci s'en rend compte et établit ostensiblement une distance de sécurité en proposant sa pogne. Louis a droit à ses bises. Samantha est à Rennes depuis moins d'une semaine et elle s'y est déjà fait deux amis !

Binou a une vague histoire avec Abel avant de réaliser qu'elle n'a pas envie de le partager avec un nombre indéterminé de conquêtes. Loïc a l'énorme avantage d'être gay et donc de ne pas risquer de tomber amoureux de Samantha. En quelques jours, les deux réussissent ce que Jérôme n'a su faire en des années : ils s'introduisent dans le trio le transformant en quintette. La question récurrente quand l'un des cinq cherche l'un des autres devient rapidement : « Z'avez pas vu Dago ? » Pour ceux qui l'auraient oublié ou qui ne l'ont jamais su, Dago, c'est le chien Dagobert, le cinquième membre du vrai Club des cinq.

Marque suprême de la réussite, les deux nouveaux obtiennent le droit d'appeler Samantha, Sam. On ne rigole pas avec ça.

Abel et Louis sont nourris, logés, blanchis, à l'École des transmissions, qui s'appelle alors École supérieure d'électronique de l'armée de Terre, sur la commune de Cesson-Sévigné, assez loin du vrai campus de Rennes, à Baulieu, ce qui

ne facilite pas la tâche de nos deux compères quand il s'agit de draguer dans les boudoirs étudiantes. La meilleure ? Celle de la fac de médecine !

Samantha et Binou logent dans la vieille ville chez la veuve d'un général, jeune mais terriblement acariâtre, détestée de sa famille, de ses voisins, haïe de ses locataires et de sa femme de ménage qu'elle harcèle façon Thénardier. « Sale-bique », comme les deux filles la surnomment, surveille son monde depuis son balcon. « Un personnage pour Henri-Georges Clouzot, la « Générale », déclare Abel.

Personne ne sait trop où habite Loïc. Samantha prétend même qu'il squatte un débarras du labo d'informatique de la fac, encombré de vieux ordi.

Assez vite, ils se sentent tous parfaitement bien à Rennes. Loïc tombe en particulier sous le charme de la rue de la Soif, aujourd'hui rue Saint-Michel, de ses troquets et de ses maisons à colombage, surtout de ses soirées festives bordéliques et alcoolisées. Il découvre qu'elle s'appelait dans le temps « rue du Bout du Monde ». Pour lui, quasiment jamais sorti de ce qu'on n'appelle pas encore le 9-3, il a bien l'impression d'être au bout du monde. Binou, convaincue que la rue est hantée par les âmes des poivrots qui s'y sont saoulés depuis des siècles et des pendus accrochés aux potences autrefois toutes proches, va militer pour qu'ils en fassent leur quartier

général. Elle emporte l'affaire en se faisant embaucher dans un bar de la rue, rapidement dénommé par le groupe « Le Monde parallèle ». Les quatre autres vont en devenir les piliers, en grande partie parce qu'ici on ne leur demande pas de renouveler leurs consos et qu'on oublie régulièrement de les faire payer. C'est là qu'ils rencontreront un soir Gilles, un type de Lannion, fils du patron d'une distillerie, qui créera un des tout premiers whiskys bretons et avec lequel ils resteront en contact... forcément !

À la fin de l'année scolaire, avant même que Louis et Abel terminent leur service militaire, Binou part pour le Brésil en leur disant à peine au revoir.

- Qu'attendre de plus d'une fille qui a un prénom de chatte, attaque Abel, vexé.
- Le niaiseux ! rétorque Samantha. Binou est une référence aux cultes Dogon. Tu n'as jamais trouvé surprenant qu'elle accroche des photos de crocodiles sur les murs de sa chambre.
- Tu veux vraiment que je te liste tous les trucs que j'ai trouvés surprenants chez Binou ? questionne Abel.
- Tu te calmes avec le mystère Binou, interrompt Louis. Son vrai prénom, c'est Marie. Je suis tombé un jour sur elle. Elle faisait du shopping avec sa mère. Binou est un bête rejeton de la haute bourgeoisie rennaise.

- Son vrai prénom est Marie ? répète Abel.
Pourquoi elle se fait appeler Binou ?
- Et Samantha, pourquoi elle se fait appeler Sam ? interroge Louis.
- Va chier ! répond Samantha.
- Ouai ! Va chier ! enchérit Abel

8. Un mariage

Le service militaire de ses amis achevé, Samantha ne supporte pas de rester seule à Rennes. Elle change de directeur de thèse et finit son doctorat à Paris. Dans les années qui suivent, elle se remet avec Jérôme, puis se sépare, et cela une bonne demi-douzaine de fois. Parfois, c'est lui qui la largue pour une jolie fille. Ou alors, c'est Samantha qui le plaque pour se venger ou pour en « essayer » un autre. Même pendant leurs périodes de couple, aucun de deux ne bloque sa vie sexuelle en mode monogamie. Samantha prend même un certain plaisir à raconter ses frasques extra-conjugales à ses soupirants de toujours, Abel et Louis. Il y a là une touche de perversité, dont elle a parfaitement conscience, mais puisque Louis et Abel acceptent de jouer le jeu, tout va bien, si l'on peut dire.

Jérôme aborde la vie d'adulte avec la même nonchalance qui lui a fait suivre ses études sans

jamais se livrer à fond. Après un premier boulot dans un cabinet d'audit où il s'ennuie, il trouve son créneau en créant une boîte de sécurité informatique à une époque où peu de gens imaginent que cela puisse être un métier. Il a su saisir que certains sont prêts à payer largement pour éviter des incidents majeurs qui les dépassent. Est-ce qu'il s'enrichit ? Évidemment, cela dépend de la définition de riche. Mais oui, sans doute, pour une grande partie de la population, il devient très riche.

Jérôme a beaucoup de succès auprès de ces dames. D'abord, on doit lui reconnaître pas mal de charme, surtout quand il cherche à séduire. Et puis, au fil du temps, il a développé une technique personnelle basée sur une indifférence feinte, voire un mépris discrètement affiché à l'endroit des « objectifs », le terme qu'il utilise pour les femmes qui attirent son attention. Parallèlement à son histoire avec Samantha, il navigue d'aventures sans lendemain en relations peu durables et ça lui convient parfaitement. Avec elle seule, l'histoire dure. Quand elle n'est pas là, elle lui manque. Quand ils sont ensemble, il tient à être le maître et elle n'accepte pas d'être servante. Très vite, ça explose. Leur histoire est intenable et condamnée, pourtant elle dure.

Tout dans la vie réussit à Jérôme mais quand, rarement, cela ne se passe pas comme il le veut, il n'arrive pas à contrôler ses frustrations. Quand il était jeune, les petits

dérapages étaient fréquents, une vitre brisée avec un caillou, une portière de bagnole rayée avec des clés, ou (un peu moins petit) un vase balancé à la tête de sa mère. La maîtrise de soi n'est pas son truc. Avec le temps, cela ne s'arrange pas. Une bagarre dans un bar lui fait frôler la prison. Il plante presque sa startup en cassant la gueule d'un développeur qui renâclait à s'aplatir devant lui. Il l'envoie à l'hôpital avec deux côtes et une jambe cassée. Riche à l'époque de ses stock-options non encore valorisables, il tape Samantha à qui cela coûte une belle somme pour que le type retire sa plainte.

Samantha peut pardonner les frasques sexuelles de Jérôme, en fait, elle s'en moque. Mais elle n'accepte pas sa violence. Quand il ne se contrôle plus, il lui fait peur. Quand la colère est retombée et que, tout penaud, il essaie de se faire pardonner, elle le trouve craquant. Elle espère qu'un jour il se calmera. Elle mesure les durées entre ses pertes de contrôle, essaie d'y voir les signes avant-coureurs de leurs fins. La maturité le rangera-t-elle des voitures et le sortira-t-elle de sa brutalité ? La paternité, peut-être ? Un enfant avec Jérôme, au secours ! Sans elle ! Elle parie sur des lendemains qui chantent mais cet avenir, elle le rêve de moins en moins avec lui.

Louis et Abel observent ce couple terrible de loin, se satisfaisant du statut de meilleurs amis de Samantha, ne cherchant surtout pas à copiner

avec l'autre. Le cornard, tout comme les amants occasionnels de Samantha, ne seront jamais aussi proches de la jeune femme qu'eux. Et jamais ils ne chercheront à sortir de leur rôle d'amis intimes pour devenir amants de Samantha.

D'accord, les deux potes, sur l'interdit de basculer d'ami intime à amant ? D'accord sur le « jamais » ? Sans doute, a priori ! Mais « dis jamais jamais », aime répéter Samantha. Et sur ce coup, elle a raison. L'un des deux a basculé. On aurait pu s'attendre à ce que ce soit Louis, le plus foncièrement accro à Samantha. Ça a été Abel, mais parce que c'est ce qu'elle a décidé.

Samantha a tout prévu, préparé, organisé. Depuis une dizaine d'années dans la vie professionnelle, Abel a conservé une minuscule chambre d'étudiant, un « grand placard » au septième étage, son pied-à-terre parisien. Entre deux convoys de voilier et autres navigations au long cours, lorsqu'il a besoin de la ville lumière, il pose son sac à dos ici. Si elle n'est pas idéalement située, près de la Porte de Vincennes, sa chambre ne lui coûte pas cher. Un jour, comme il est de passage à Paris, Samantha s'invite.

Elle a vu dans l'absence de confort, dans la sobriété parfaitement impersonnelle, le cadre idéal pour réaliser son projet. Juste un lavabo lilliputien niché dans une penderie et un plan de travail sous la large fenêtre double coulissante

occupant toute la largeur de la pièce, servant à la fois de bureau et de table pour le petit déjeuner. Un petit réchaud abandonné dans un coin. Un lit de 110 occupe l'essentiel de la surface disponible, pas assez large pour dormir confortablement à deux, mais qui parle de dormir ? Le lieu affiche honnêtement son caractère transitoire et c'est parfait pour Samantha qui n'a pas l'intention de s'attarder.

Elle a apporté un plateau de fruits de mer et deux bouteilles de Blanc de blanc qu'elle a posés sur le plan de travail en formica jaune. Assis tout deux sur le bord du lit, ils mangent, ils boivent. Elle ne dit pas grand-chose et pour une fois, Abel reste presque muet. Il ne comprend pas bien ce qui se passe. Il craint qu'un mot, une citation de ses films favoris par exemple, ne détruise ce qui ressemble beaucoup à un rêve.

Quand elle a fini son verre, elle le pose délicatement sur la table et s'allonge sur la couette en l'attirant contre elle. Après leur premier baiser à pleine bouche, il hésite et déclare : « Sam, mon seul, mon unique, mon premier et mon dernier amour. »

En éclatant de rire, elle réplique : « Arrête ton char, Abel. Sors de tes films ! On est là pour de vrai. » Elle ne perd pas de temps en préliminaires.

On aimerait pouvoir qualifier cette nuit de prodigieuse, dire que les années de son désir pour Samantha ont conduit Abel à une forme

d'apothéose. Mais, désolé, non. Le gouffre entre sa passion et la désinvolture de Samantha ne facilite rien. Alors qu'il voulait de tout son être vivre l'aventure de sa vie, un des moments paroxystiques de ses films culte, il doit se contenter d'une banale nuit entre deux amants aux désirs amortis par le champagne. Samantha se montre maladroite, ce qui ne lui ressemble pas. Elle ronfle déjà doucement quand lui, incapable de trouver le sommeil, tente de faire le point, de comprendre où ils pourraient aller.

Le rêve qu'il essayait d'entretenir sur le futur de leur rencontre, Sam l'explose au petit matin. Lovée dans ses bras, elle invite formellement Abel à son mariage avec Jérôme, le transportant violemment d'une comédie américaine à une tragédie slave. Désorienté, il attrape une bouteille encore à moitié pleine, la porte à sa bouche, et la finit avant de trouver l'énergie de souhaiter à Samantha, les yeux embués pour avoir avalé de travers, tout le bonheur du monde.

Une fois seul, il fait une tentative désespérée pour essayer de comprendre. Elle le prend comme amant mais se marie avec une autre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Souhaite-t-elle signifier ainsi que son mariage ne questionne pas leur amitié, lui offrant son corps en gage ? Mais faire l'amour tous les deux, cela ne risque-t-il pas plutôt de détruire leur amitié ? Attend-elle quelque-chose de lui ? Une colère, une

révolte, un refus explicite de sa part à l'encontre de ce mariage absurde ? Elle ne lui a pourtant pas donné le moindre indice en ce sens.

Il ne comprend pas alors, et ne comprendra jamais ce que Samantha est venue chercher cette nuit-là. Ces questions le poursuivront toute sa vie et la lui pourriront même un peu.

Abel préfère penser qu'il n'y a rien à attendre de cette liaison. Rien ! Il est temps de se réveiller, de l'oublier, de partir, loin, très loin d'elle avant qu'elle ne bousille complètement sa vie. Il n'est désormais sûr de rien si ce n'est qu'il est absolument hors de question d'assister à ce mariage. Il faut qu'il soit le plus loin possible pour ne pas l'entendre dire « oui » à un autre. Et à ce con de Jérôme, en plus !

Alors, il décide de partir au bout du monde, en Indonésie pour retrouver Loïc, l'informaticien de Rennes, qui y tient une auberge dans un petit village au bord d'un volcan. Abel n'a aucun mal à entraîner Louis dans cette virée en forme de fuite, trop content d'avoir une bonne excuse pour échapper lui-aussi au mariage de Samantha.

Quand Abel et Louis lui ont appris qu'ils sécheraient son mariage, Samantha les a remerciés d'une grimace qu'elle a tenté de faire passer pour un sourire détaché : « ça m'évite d'avoir à choisir entre vous comme témoin ».

Le jour même où Samantha dit oui à Jérôme, les trois amis de Rennes, Abel, Loïc et

Louis, sont réunis à plus de dix mille kilomètres de la mairie de Sèvres. Louis se fait lire le tarot par une voyante javanaise.

Ils se rappelleront ce qu'elle prédit presque au mot près :

- Loin, très loin d'ici, un jour, je vois la femme rouge et noir, la dame de feu, celle qui décide ton destin... La dame de feu mourra de ta main.
- C'est Sam, décide Loïc.

Abel acquiesce. Ce ne peut être qu'elle. La vieille continue :

- Oh mon dieu ! C'est une fourmi de velours femelle, rouge et noire, une femme rouge et noire. Elle est femme et fourmi de velours à la fois. Oh, elle...

Elle se tait, comme effrayée. Ils insistent pour savoir ce qu'elle a vu.

Longtemps elle refuse. Puis comme Abel et Loïc insistent, elle finit par parler, racontant du bout des lèvres la mort de la fourmi de velours aux idées noires, rouge de son sang. Les mots qu'ils tirent d'elle :

- La dame en rouge et noir mourra écrasée de ta main, dit-elle en hésitant, puis finissant par montrer Louis.
- Quoi ? Ça va pas la tête ? crie le jeune homme stupéfait.
- Ou peut-être par toi, ajoute-t-elle en montrant Abel.

- Non. Non. N’importe quoi, murmure Abel en baissant la tête.
- Ou par toi, en montrant Loïc. Je ne sais pas. Je ne sais plus... C’est trop compliqué. Mais l’un de vous trois la tuera, l’un de vous trois...

Secoué par la séance de « bonne aventure », Abel s’essaie ce soir-là à la consommation de champignons « spéciaux » dans l’auberge de Loïc. Il est veillé par Louis toute la nuit jusqu’à ce que ses hallucinations s’apaisent. Au petit matin, il interroge son ami :

- Si je souhaite la mort d’une personne, si je rêve que je l’assassine, est-ce que cela fait de moi un psychopathe ?
- Non ! Nous serions tous psychopathes sinon, répond Louis doucement.
- C’est en passant à l’acte qu’on devient psychopathe ? insiste Abel.
- Même pas. Je ne pense pas. Si tu as de l’empathie pour la personne que tu tues, si tu as de la peine de la voir mourir, tu n’es pas un psychopathe. Et puis, cela dépend de qui tu assassines. La psychopathie est un comportement antisocial. Il y a des assassinats qu’on fait pour le bien de la société.

Ce que Louis n’ose pas raconter à Abel, surtout pas à Abel, c’est qu’il a vu en rêve la fourmi de velours, rouge et noire. Avant de se

coucher, il avait cherché dans un dictionnaire. Malgré son nom, ce n'est pas une fourmi mais une guêpe. Il l'a vue en rêve qui se glissait dans la chambre d'Abel et qui le piquait. Abel mourait dans d'atroces souffrances. Peut-être se sont-ils trompés sur Samantha, peut-être est-elle cruelle, féroce, sans pitié ?

Plus tard, Louis demande à son ami si leur amour pour Samantha finira par disparaître.

— Je ne crois pas, répond Abel. La vie de Sam causera sa mort, comme l'a prédit la diseuse de mal aventure.

— Qu'est-ce qu'elle a de particulier sa vie ?

— Elle fait ce qu'elle veut sans tenir compte des autres. Et comme Romain Duris se laisse mourir de chagrin après la mort d'Audrey Tautou dans l'Écume des jours de Michel Gondry, nous nous laisserons mourir.

— Arrête ta frime ! C'est un livre de Boris Vian avant d'être un film de Gondry. Les héros ne sont pas Romain et Audrey mais Colin et Chloé. Tu n'es pas dans un film, camarade. Tu oublieras Sam !

— Et toi ? Tu l'oublieras ?

Pour le mariage de Samantha et Jérôme, la réception dans une cave près d'Amboise est mémorable. Le vin de Loire coule à flot. Jérôme, ivre mort, finit la nuit, raide saoul, dans un divan à la propreté douteuse. Samantha danse toute la nuit et boit encore et encore. C'est avec un vague

cousin qu'elle célèbre sa nuit de noce... dans un fourré du bois voisin.

9. Une séparation

Abel et Louis ne pensaient pas que Jérôme et Samantha se marieraient. Pourtant, le mariage a vraiment eu lieu. Ils ne pensaient pas que ce mariage durerait et sur ce point, ils ont eu raison.

Rentrée de son voyage de noce depuis à peine un mois, Samantha convoque ses deux amis : « j'ai besoin de vous voir, tous les deux, maintenant, c'est important ! ». Ils viennent juste de revenir du bout du monde, de ce qu'ils ont surnommé « le voyage d'anti-noce ». Ils proposent une réunion immédiate chez Abel.

C'est Louis qui répond à l'interphone : « septième étage ; je t'ouvre ! ».

Elle sait bien que c'est au septième. En montant l'escalier qui conduit à l'appartement d'Abel – il n'y a pas d'ascenseur – elle s'arrête pour souffler.

Elle ferme les yeux un instant, se remémorant son dernier passage ici. Elle apportait un plateau de fruits de mer et du champagne. Ce jour-là, elle montait cet escalier pour faire l'amour avec Abel.

Elle pense qu'un jour elle fera aussi l'amour avec le gros doudou, mais que le grand attendra son heure. Difficile d'entretenir l'amitié avec

eux quand l'amour et la sexualité sont en permanence au coin de la rue. On doit un jour sauter le pas. Pourquoi ? Elle-même ne sait pas bien pourquoi. Peut-être parce qu'elle veut être certaine qu'ils lui resteront à jamais dévoués, qu'ils seront toujours amoureux d'elle, qu'aucune femme ne passera avant elle dans leur cœur.

Elle rouvre les yeux. Putain, seulement quelques mois ont passé. Elle a plongé dans la préparation du mariage, la noce, le voyage de noce. Elle n'a pas revu Abel depuis cette fameuse nuit et pour Louis, elle ne sait plus que très vaguement à quand ça remonte.

Au coup de sonnette de Samantha, Abel laisse Louis aller ouvrir, parce que lui ne peut pas. Ça le renvoie trop à cet autre coup de sonnette, à cette soirée qui aurait dû devenir la plus belle de sa vie, et qu'il préférerait oublier. Alors, il se concentre sur la préparation du café.

En entrant dans le studio, Samantha jette son sac et son blouson sur la table en formica. Et les bises expédiées, elle balance : « Le Jérôme, basta ! Je divorce. »

« On ne divorce pas parce que son mec est con, on ne l'épouse pas », déclare sans précaution Abel. Il n'a même pas fait semblant d'être surpris. Il ajoute « T'as quoi dans le bulbe ? » Louis croit voir une larme dans les yeux de Samantha. Non, il est interdit de la faire pleurer.

Il engueule Abel : « La ferme ! Elle ne vient pas pour se faire enfoncer. »

Samantha fait une grimace qu'elle aimerait faire passer pour un sourire. C'est tellement eux : l'humour caustique d'Abel et la gentillesse de Louis, deux manières différentes d'être ses inconditionnels. « Mes fidèles » pense-t-elle. Et elle leur raconte :

— Depuis les débuts de mon histoire avec Jérôme jusqu'à notre mariage, j'ai toujours fait ce que je voulais, vécu comme je le décidais.

Elle s'arrête pour réfléchir aux mots qu'elle va dire. Abel ne peut s'empêcher de penser : « depuis les débuts de ta vie et jusqu'à ce que tu rencontres Jérôme, tu as toujours été le centre du monde, celle que tous ont envie de suivre. » Mais bien-sûr il se garde bien de commenter.

Elle reprend :

— Avec la réussite incroyable de sa vie sociale et professionnelle, Jérôme se prend pour le roi du monde, il veut tout régenter. Mais, j'ai réussi à garder mon indépendance. J'ai continué à voir mes amis, comme vous. Vous connaissez ma théorie : on construit des boîtes dans sa vie, qu'on les garde séparées, pourquoi pas secrètes. Tous obéissent à Jérôme, sauf moi qui suis arrivée à préserver ma planète. Mais, avec le mariage, quand j'ai dit oui devant le maire,

pour Jérôme c'était clair, j'acceptais de rejoindre son monde à lui.

Elle précise : « En acceptant de l'épouser, pour lui, j'acceptais de lui obéir en tout. Quand je refuse, il devient violent. Il croit pouvoir *tout* se permettre. »

Louis a entendu comme une cassure dans la voix. Gêné, il questionne : « Il t'a battue ? ».

Elle ne nie pas, n'acquiesce pas non plus.

— Le salaud, déclare Louis.

— Et un salaud, ça ose tout. C'est même à ça qu'on...

— On le reconnaît ! interrompt Samantha. Tu fais chier.

Louis n'en veut pas à Abel de ses références cinématographiques lourdingues. Il sent bien qu'elles empêchent son ami de couler, de céder à ce qu'il a surtout envie de faire : prendre Samantha dans ses bras et pleurer avec elle. Mais, les héros ne font pas ça. Ils auraient dû tout prévoir et protéger Samantha. Ils ont merdé. Qu'on touche à elle, ils ne peuvent l'accepter.

Ils parlent longtemps. Abel affirmera plus tard que Samantha n'a pas confirmé les coups. Louis se rappellera qu'elle les a admis implicitement. Bon sang, comment elle a-t-elle pu accepter cela, vivre cela, avec son caractère aussi indépendant, si fort ? Pas elle !

S'ils ne sont pas tout à fait certains des coups, ils l'ont bien entendue tous les deux

accuser Jérôme d'avoir essayé de lui imposer au lit ses exigences. Elle précise : « Je ne suis pas une mijaurée au plume mais j'aime quand ça se décide à deux. »

Samantha n'en dira pas plus. Les deux amis gênés n'insistent pas.

La colère de Louis monte, l'emmenant au bord de l'explosion, le transformant en une grenade que Samantha tient au creux de sa main. La mention des exigences sexuelles dégoupille la grenade. Le grand crispe ses mains, et balance un énorme coup de poing dans un mur du studio. Cela aurait pu faire au mur un dégât considérable s'il avait choisi un autre mur, mais ce mur-ci est en béton. Louis découvrira l'étendue des vrais dommages le lendemain, quand la douleur le guidera vers les urgences de l'hôpital.

Samantha leur annonce qu'elle a décidé de quitter Jérôme définitivement, qu'elle a besoin de leur aide pour ça :

- Pleine et entière bien-sûr, répond Abel.
- Je dirais même plus, entière et pleine, ajoute Louis.
- Les loulous, leur dit Samantha, les larmes aux yeux. Je savais que je pouvais compter sur vous.
- Et c'est tout ce qu'il y a à dire à ce sujet, répond Abel qui a toujours du mal avec les déclarations de sentiment, mais qui se souvient opportunément d'une réplique de Forest Gump pour faire bonne figure.

- Tu l’as dit mon kiki, ajoute Louis qui n’a pas vu Forest Gump mais aimerait bien dissiper la tension. Et qu’est-ce qu’on peut faire présentement ? ajoute-t-il.
- Me garder près de vous. Jérôme peut être dangereux quand il a la rage. Je me sentirais mieux avec vous.
- Ok, ma Sam !

Abel s’est risqué au possessif. Regrettant aussitôt d’avoir osé, il rajoute très vite pour gommer le trouble que cela pourrait faire naître : « On fera comme tu dis. »

Ils tombent vite d’accord sur le principe d’une garde alternée : une semaine chez Abel, une semaine chez Louis au moins jusqu’au divorce. Ils ne savent pas trop combien de temps ça peut prendre de se séparer d’un connard.

Louis vit encore à Sèvres, chez ses parents. Avec son salaire de l’éducnat, il aurait pu depuis longtemps se payer son propre appart mais il apprécie le cocon familial. Il sait qu’il lui faudra un jour « s’installer », mais il est tout sauf pressé et ses parents adorent l’avoir encore chez eux.

Lors des semaines « Louis », Samantha s’installe dans la chambre du jeune prof, protégée depuis des décennies par un 21-29,7 jauni punaisé sur la porte et décrétant depuis des décennies et sans souci grammatical « Ne pas dérangé, SVP ». Louis investit le canapé du salon. Les parents de Louis accueillent

Samantha, qu'ils connaissent depuis si longtemps, avec leur gentillesse habituelle, sans poser de question.

Lors des semaines « Abel », elle partage la chambre de bonne exiguë du grand voyageur. Abel a acheté un futon parce qu'il n'est pas imaginable qu'ils partagent aussi le lit.

10. Une mort

Jérôme n'a pas accepté de disparaître harmonieusement de la vie de Sam. Il s'est mis à la harceler au téléphone. Un jour, comme elle rentre chez Louis, Jérôme est là. Les encore-époux s'engueulent au pied de l'immeuble. La mère de Louis qui les a vus appelle son fils en train de faire des courses à la supérette voisine. Quand Louis arrive, Jérôme tient Samantha par le cou, l'étranglant presque. La jeune femme se débat à coup de poings, de pieds mais elle a clairement le dessous.

Louis est intervenu. Une bagarre s'en est suivie entre les deux hommes. Jérôme fou de rage domine d'abord le gentil Louis qui, de sa vie, ne s'est jamais battu. Et puis, petit à petit, la force du grand se met en marche. Il prend le dessus sur un Jérôme de plus en plus défensif. Louis aurait peut-être tué l'autre si sa mère ne s'était interposée pour interrompre la baston.

Le soir même, pendant que Louis va chercher une bouteille de vin à la cave et que ses parents préparent le dîner dans la cuisine, Samantha en profite pour raconter à Abel :

- Louis a perdu son calme. Je ne l'avais jamais vu comme ça, enragé. J'ai bien cru que j'allais devenir veuve.
- Tu l'en as empêché ? interroge Abel.
- J'avais tellement la haine, je l'aurais plutôt encouragé. C'est Madame Laurier qui a sauvé le connard.

Louis, juste remonté de la cave, a entendu la dernière phrase. Il précise :

- Je ne crois pas que je l'aurais tué. Je suis non-violent.
- Non-violent ? rigole Samantha. Tu ne t'es pas vu. Ivre de sang, oui.

Louis sourit à la remarque de Sam. Il aime bien être la cible des taquineries de Sam. Si la violence qui s'est déchaînée en lui l'a surpris, elle le remplit en même temps d'une fierté dont il a un peu honte.

Jérôme s'est retrouvé comme après son accident de vélo à l'hôpital de Sèvres avec des dégâts plus sérieux cette fois : nez et bras cassés, nombreuses contusions sévères. Il a renoncé à porter plainte quand son avocat lui a expliqué, qu'étant donné les circonstances, il risquerait alors de se faire poursuivre pour son agression sur Samantha.

La jeune femme a continué à vivre dans la crainte d'une nouvelle violence de celui qui était pour quelque temps encore son futur-ex. La justice peut être affreusement lente pour celle qui veut que cela se finisse. Heureusement, si l'on peut dire, elle est libérée plus tôt que prévu : Jérôme se suicide quelques jours après son altercation avec Louis, en absorbant une dose massive de tranquillisants, accompagnée d'un Laphroaig 18 ans d'âge.

La police trouve cette mort suffisamment bizarre pour ouvrir une enquête. Le gars ne semblait pas du genre à se donner la mort, même s'il était affecté par son prochain divorce ; les témoignages recueillis le décrivent plutôt comme un homme sûr de lui et un brin mégalo. Les flics écartent assez facilement quelques pistes parmi des employés qui avaient eu maille à partir avec lui. Restent les proches. Sa désormais veuve n'hésite pas à déclarer aux policiers que le meurtrier venait de réaliser ce qu'elle aurait aimé avoir le courage de faire. Les flics retrouvent aussi la main courante de sa bagarre avec Louis Laurier. Cela soulève des mobiles possibles mais les flics ne disposent pas d'indice sérieux indiquant qu'il s'agisse d'un meurtre, et puis, la veuve et le prof ont des alibis solides.

L'éloge funèbre de Jérôme par le trio :

— Cette tranche de con a au moins su choisir son dernier verre, ironise Samantha.

- Les goûts de fumée, de tourbe et d'algues pour cacher celui du médoc, avance Louis.
- Si quelqu'un l'a aidé à partir, bien joué, commente Abel ! C'est toi, Louis ?
- Après notre petite dispute, il ne m'aurait pas laissé passer la porte de chez lui, se défend Louis. Un whisky plutôt qu'un vieux rhum, c'est plutôt ta signature, Abel.
- Pas faux sur le fond, mais sur la forme, t'es à côté de la plaque. J'aurais choisi une bouteille d'un whisky bas de gamme. Tant qu'à tuer le Jérôme, autant le faire sans gâcher, non ? Un Laphroaig... Plutôt le goût de Sam, non ?
- Qui sait ? conclut Samantha, dans un rire nerveux qui en dit long sur son soulagement. S'il s'est suicidé, il a bien fait. Si quelqu'un l'a poussé vers la mort, merci et ainsi soit-il !

Quelqu'un sait comment cela s'est passé.

L'assassin ouvre la porte de l'appart avec un double des clefs, celles que possédait l'épouse de Jérôme avant qu'elle ne les renvoie à son ex et que les policiers retrouveront quelque part dans un tiroir. Un double, et le tour est joué. « Un tour... de clés » ricane l'incorrigible adepte de mauvais jeux de mots.

Jérôme est allongé au pied de la table du salon. Tu parles ! Il suffit de connaître son rituel quand il rentre du boulot : un bon verre de Laphroaig. Personne ne pourrait résister au poison inséré cet après-midi dans la bouteille. Pas même le connard. Le souvenir d'une citation, Picabia peut-être : « Tout est poison, excepté nos habitudes. » Tout faux ! Cette fois, c'est l'habitude qui est le poison.

L'assassin vérifie que Jérôme est bien mort. Aucun doute, il regardera bientôt les pissenlits pousser par la racine. Alléluia ! Ne pas oublier de déposer le flacon de poison sur la table après s'être arrangé pour qu'il porte bien les empreintes du mort. Le plus délicat : vider la bouteille de Laphroaig dans l'évier, la nettoyer, y replacer un peu de whishy « propre » précieusement conservé dans une gourde, et tout cela sans effacer les empreintes de Jérôme sur la bouteille.

Un dernier coup d'œil circulaire pour vérifier qu'il n'a rien oublié. Et hop, un crime parfait. Ciao Jérôme !

La mort sait régler rondement des problèmes insolubles. Avec celle de Jérôme, c'est ce que les trois amis réalisent. Mais peut-

être l'un des trois en était-il déjà tellement convaincu qu'il a choisi de se muer en meurtrier ou peut-être en meurtrière.

Avec son comportement à la con, Jérôme a réuni les trois amis, leur a fait oublier un instant les tensions qui s'étaient construites entre eux. Dans le cœur d'Abel, le moment où Samantha lui a annoncé son futur mariage avec Jérôme n'est pas passé. Quant à Louis, il garde une grande amertume de la nuit d'amour d'Abel et Samantha qu'Abel n'a évidemment pas pu s'empêcher de lui raconter ; il y voit une trahison d'Abel et une infidélité de Sam. Enfin pour Samantha, revoir ses deux amis lui rappelle trop la bêtise qu'elle a faite de leur préférer Jérôme. La disparition du connard réveille tous ces non-dits. Alors, ils décident d'un commun et tacite accord de mettre de la distance entre eux, le temps de faire le deuil des espoirs déçus. Ils ne doutent pas que, ce temps passé, ils se retrouveront, pleinement.

11. Abel et la passion des mers

Son diplôme d'ingénieur en poche, Abel ne pense pas à le valoriser. Pas envie. Il traîne quelque temps à Paris. Trainer, qu'est-ce que ça signifie ? Il ne peut pas vraiment dire à quoi il passe ses journées, de quoi il vit. Il passe de chambre de bonne en squat chez des copains.

Quand il a besoin de fric, il accepte un petit boulot qu'il lâche dès qu'il a quelques sous en poche, par ennui. Après avoir traîné comme ça deux ans à Paris, il part pour le Pérou, arrivant sans difficulté à convaincre Louis de partir avec lui. Pendant deux mois, ils taillent la route dans les coins les plus reculés du nord du pays. Et puis, Louis retourne en France pour la rentrée des classes. Abel, lui, reste.

Quand ses fonds sont épuisés, il trouve un job comme convoyeur de voiliers. Ça devient son métier. Parfois, il skippe pour des touristes friqués, les baladant sur les plus belles mers du monde, tout à la fois maître à bord, cuisinier, conteur et un peu larbin, quand il ne se mue pas, l'occasion se présentant, en loup-de-mer-gigolo. D'autres fois, il se retrouve seul à bord pour du convoi, savourant de ne pas avoir à faire la conversation.

À Samantha, qui lui demande un jour ce qu'il cherche au bout du monde qu'il ne trouve pas à Paris, il admet que le bout du monde ressemble d'assez près à la France, que les gens n'y sont pas si différents. « Alors, pourquoi ne pas vivre ici ? », insiste-t-elle. « Pourquoi ne pas vivre là-bas ? », répond-il. Comme elle insiste pour savoir s'il cherche quelqu'un ou quelqu'une au bout du monde, Louis intervient : « C'est pourtant simple. Abel ne cherche au bout du monde personne d'autre que lui-même. »

Abel éclate de rire : « Et bla, et bla, et bla, le philosophe du café du commerce ! »

Quelques temps après la mort de Jérôme, Abel retrouve son boulot de skipper, momentanément mis entre parenthèse pour s'occuper de Sam.

Son look de Capitaine Troy dans « Aventures dans les îles » et les histoires qu'il raconte si bien lui garantissent un solide succès auprès de ces dames. Il ne sait pas résister aux charmes d'une jolie touriste qu'il accompagne, à une beauté rencontrée sur une plage des tropiques ou d'ailleurs. Mais, quand on passe son temps à voguer d'un bout du monde à l'autre, souvent en partageant quelques mètres carrés avec des inconnus, ce n'est pas idéal pour s'attacher. Louis affirme : « Le rôle du mouvement est d'éviter l'enracinement, un attachement qui risquerait de briser la carapace du misanthrope. ». Le commentaire d'Abel forcément prévisible, c'est : « Et bla, et bla, et bla... »

Abel vit pendant des années entre les mers d'Asie, d'Afrique, et d'Amérique du Sud, évitant le plus possible de passer en France. Peut-être était-ce, au moins les premiers temps, pour éviter de croiser Samantha. Puis de moins en moins pour ça, parce qu'il finit par être totalement envahi par le goût du voyage. Il s'aime en capitaine au long cours, ne s'attachant à rien ni personne. Il est parvenu, si ce n'est à oublier

Samantha, du moins à ne plus y penser, sauf peut-être les soirs de blues. Il rêve même parfois de céder au chant de sirènes, de les laisser l'entraîner vers une mort romantique. Dans l'espoir de se rappeler au bon souvenir de Sam et de faire réaliser à sa belle qu'elle est passée à côté de l'amour de sa vie.

Certaines dames de rencontres s'installent plus longtemps que les autres mais Abel finit toujours par se lasser.

Et puis, un jour, une de ses compagnes épisodiques tombe enceinte. Quand elle le lui annonce, elle ajoute qu'elle a bien l'intention de garder le bébé, mais qu'elle ne se voit pas vivre en couple avec Abel. « Pas avec un mec qui n'est jamais là », ce sont ses mots. Il reconnaît qu'il ne voit pas bien comment concilier son travail nomade et une vie de couple. Ils se marient et avec l'accord de la future maman, il s'éclipse juste après l'échange des alliances, genre Katharine Ross à la fin du Lauréat, en une triste et maigre consolation de cinéphile.

De cette éphémère union, naît une fille qu'il ne voit quasiment pas pendant des années. À Louis qui lui reproche de ne pas assumer son rôle de père, il rétorque : « la mère ne veut pas que je la voie ; quand je vais les retrouver à Sainte-Anne, elles disparaissent et j'ai fait le voyage jusqu'en Guadeloupe pour rien. Alors je me contente d'être celui qui paie la pension alimentaire et ne voit pas sa fille. »

Et puis, un jour, il décide de rentrer en France et de poser son sac. Il a hérité d'un pavillon à Saint-Gildas, côté atlantique et pas loin de l'entrée du golfe du Morbihan. Ses maigres économies et ses besoins frugaux lui permettent d'y vivre sans travailler. A soixante ans, ce n'est pas idiot d'arrêter de faire le larbin pour les pleins-de-tunes. Avec son Chassiron GC bois 1963 gréé en ketch, il garde ouverte l'option de voguer, mais quand il en a envie, juste pour le plaisir. Et pourquoi ne pas envisager un jour de réaliser son vieux rêve, une croisière avec Samantha et Louis dans la baie de Quiberon, avec en super-bonus un tour dans le Golfe ? Ce serait tellement plus fou que les navigations les plus lointaines, les plus aventureuses. Les trois amis réunis pour quelques jours sur quelques mètres carrés flottants. Le pied... marin ?

12. Louis et la folie des instants

Abel et Samantha s'étant éloignés, Louis se plonge dans les maths. Pendant des d'années, il se bat pour faire partager sa passion à ses élèves. Il anime le club de math du lycée, prépare ses stars pour les compètes genre Concours général ou Olympiades, mais surtout se démène pour ne pas laisser de gosses sur le bord du chemin. Pour les élèves en difficulté, quand les parents ne peuvent pas payer, ses cours du soir deviennent

nombreux et gratuits. Saint-Louis de l'éducnat, raille Samantha. Il accumule la reconnaissance de parents jusque-là découragés et même une immense gratitude de la part d'une poignée de jeunes reprenant confiance. Un d'entre eux, devenu plus tard proche collaborateur du Ministre en charge de l'éducation, fait même en sorte qu'il obtienne les palmes académiques. Louis le remercie, lui cachant par politesse qu'il se fout des palmes comme de sa première règle à calcul.

En parallèle, il mène une vie paisible, Samantha dirait hyper-ennuyeuse, une vie qui lui convient cependant parfaitement. Un jour, il annonce à ses parents qu'il quitte Sèvres et donc le domicile familial, et qu'il épouse Josiane, une prof de bio. Ils ont deux enfants et leur vie tranquille parfaitement réglée semble les satisfaire parfaitement. Pourtant, une décennie plus tard, sa femme propose le divorce sans certitude, presque timidement. Il accepte sans lutter une demande qu'elle a pourtant à peine articulée. De nature taciturne, passionné par son travail, il est sans doute trop peu présent, il en convient. Est-ce la vraie raison qui les a conduits au divorce ? Il n'en sait rien. Et il n'a pas voulu demander à Josiane. Peur de sa réponse ?

Ils restent néanmoins bons amis, continuant à louer ensemble des airbnb pour accueillir les enfants puis les petits-enfants pour les vacances. Ils continuent même à partager les galères, les

vieux parents qu'il faut accompagner dans la maladie et jusqu'au cimetière. Même divorcés, ils pourraient prétendre à la médaille du couple parfait. Encore une médaille que Louis n'a jamais revendiquée, mais bon...

Quand la retraite arrive, il sent qu'il a sa dose des cours de rattrapage pour petites têtes pas trop bien faites, même les maths ont fini par le lasser et l'enseignement par le dévorer. Le temps ne passe plus. L'emmerde, la vraie, la profonde, de celles qui vous font penser qu'une heure est faite de 3 600 secondes, et parfois plus. Quand les points culminants de votre semaine deviennent le linge au Lavomatic et le 20 heures de France 2, il est temps de vous inquiéter. Tomber amoureux ? Louis pense avoir épuisé son capital. Devenir alcolo ? Ce n'est pas son truc.

Toute l'énergie débordante qu'il avait dépensé à inculquer au forceps les maths à des gosses, qu'en faire ? Une ancienne collègue, prof de français, qui en pince pour lui, le traîne jusqu'à un café philo. S'il n'a pas répondu aux timides avances de la dame, c'est peut-être parce qu'il ne s'est rendu compte de rien. S'étant à peine aperçu qu'elle ne vient plus aux soirées du mardi depuis quelques semaines, lui reste, devenant même un habitué. Il se met à suivre des cours de philo à la Sorbonne, histoire de se mettre au niveau, mais ça le saoule assez vite ;

trop de mots compliqués pour quelques idées simples.

Un de ses amis du café philo est un manitou franc-maçon. Un peu prosélyte, il entraîne Louis dans sa loge. Louis y découvre le plaisir de réfléchir et débattre. Mais ça ne lui suffit pas. Il se plonge dans le dessin comme pour boucher un trou dans son emploi du temps bien vide. Sur des feuilles de papier Canson, il tente de capter le sens des nuages ou des rivières et cherche à peindre l'essence de l'algèbre. L'analyse de Samantha :

— Frapadingue. Brillant ! Un seul de tes tableaux, mon Loulou, en dit plus sur toi que tout ce que tu nous as raconté depuis des années. Bon, c'est vrai que tu ne racontes pas grand-chose.

Quant à Abel, il préfère se cacher derrière son cinoche en félicitant Louis par un :

— Tu es comme l'autiste dans « le goût des merveilles », tu vois des nombres dans la forme des nuages. Superbe, Camarade !

Louis pense de plus en plus à Abel et Samantha. Abel, ses voyages au bout du monde et sa supériorité intellectuelle (dans l'imagination de Louis), Samantha, ses légions de défauts et la domination qu'elle exerce sur lui. Ses deux amis se mélangent dans ses rêves, se fondent dans une tambouille informe. Comme Thérèse et Emmanuelle dans le sketch « Je zappe

» de Raymond Devos, ses deux amis se confondent : le visage d'Abel sur le corps de Samantha, ou est-ce l'inverse... Au secours !

Non. Vraiment. Sa vie devient trop chiant et seuls ses amis de toujours pourraient corriger cela. L'athée Louis aimerait prier pour qu'ils se retrouvent vite, ensemble, tous les trois, unis à nouveau. Mais prier qui ? Ceux en qui il a foi, les Euler, les Thalès et les autres, sont aux abonnés absents, sans doute peu enclins à s'occuper de ce genre de cause.

13. Samantha : le mal de tête reste

Redevenue célibataire, il n'est plus question pour elle de s'encombrer d'un nouveau compagnon qui l'empêcherait de vivre comme elle le souhaite. L'intermède Jérôme a été une bonne leçon.

Les amants se succèdent alors dans la plus grande diversité. Une chirurgienne célèbre vieille France cède la place à un maçon maghrébin. Puis, c'est un escroc de haut vol qui se fait coffrer par un commissaire de police à la carrière prometteuse. La commissaire prend la place du truand dans le cœur de Samantha. Une diversité ni consciente ni vraiment décidée est sans doute le vrai point commun entre ses conquêtes, diversité dans le genre, l'âge, le niveau social, l'éducation, la religion... Inutile

d'essayer de deviner ce que sera le prochain élu, un joueur de pelote basque trans ou un acteur du porno, la prochaine, une pasteur anglicane Rwandaise ou une startupeuse du bitcoin.

Samantha n'accepte pas qu'on lui résiste, n'hésite pas à bousiller des couples, même si c'est pour jeter comme un vieux mouchoir quelqu'un qui a tout quitté pour elle.

Prévoir combien durera le dernier soupirant ? On est certain de se planter. Le jeune PDG sympa et super brillant qui semble si bien coller à Samantha ne dure pas plus qu'un soupir. Un Anglais, trop jeune, trop maniéré, qui collectionne les conquêtes en parallèle sans rompre avec Samantha pour autant, tient un an, puis disparaît pour réapparaître un an plus tard. Que lui trouve-elle ? Une légèreté indéniable, même si son humour tout frais sorti de l'Almanach Vermot fait douter de sa nationalité britannique.

Lui est resté assez longtemps pour que les deux garçons le rencontrent :

- Bon sang, ses calembours datent du siècle dernier, commente Louis.
- Pour certains, faudrait même utiliser le carbone 14, précise Abel.
- Et elle n'est même pas tête de gondole de ce Dom Juan de supermarché, s'énerve Louis.
- Quand elle est avec lui, elle se transforme en midinette, conclut Abel d'un ton à mi-chemin entre le reproche et l'envie.

Ils ont fini par croire que l'anglais serait le bon, celui qui reste, mais le roastbeef s'est éclipsé une seconde fois et cette fois définitivement. Samantha plonge dans une mini dépression, ne voulant plus voir personne. Pourtant, un mois plus tard, elle rejoint comme DRH une start-up de l'IA et le paddock de son PDG. Quelques mois d'euphorie plus tard, le type et le boulot cochent tous deux la case « ennui » et elle passe à autre chose.

Il y aurait long à dire sur la vie professionnelle de Samantha si on voulait en décrire les détails. Même en réaliser la synthèse s'avère compliqué. Sans jamais donner l'impression de s'intéresser à son travail, de s'y consacrer pleinement, elle s'est construite au fil des ans un joli cv. Au départ, elle est informaticienne, c'est d'ailleurs une technicienne éblouissante. Mais la technique l'a vite ennuyée. Alors, elle s'essaye au marketing puis au commercial. Elle fait des passages dans les ressources humaines, la logistique, la formation, l'évènementiel. Aux grands groupes, elle préfère les start-ups, les petites structures où on peut toucher un peu à tout, sans limite. Ça ne l'empêche pas de faire des incursions chez Dassault et à la Caisse des dépôts. Elle ne s'attarde jamais trop dans un job. Elle est talentueuse comme manager ; elle sait faire attention aux autres et en tirer le maximum ; elle prend du plaisir à organiser les choses. Mais,

comme pour tout, elle se lasse. Pour sa seule expérience de pédégère, elle reprend une startup dans la mode, une quarantaine de personnes. La boîte, presque moribonde, semble condamnée. Elle la remonte jusqu'à un second tour de capitaux prometteur, et puis... elle part, ramassant tout de même au passage un joli pactole. « Trois ans dans le même boulot, chapeau ! », commente Abel.

A Louis qui s'étonne qu'elle s'y connaisse dans la mode, elle explique : « J'y connais que dalle à la mode. Mais la boîte fait des logiciels pour la mode. Et l'informatique, c'est mon truc. »

Des trois, c'est sûrement Samantha qui vit le plus intensément, alignant les passions, les expériences, les hobbies. Pense-t-elle maintenant à s'arrêter de travailler ? Bien-sûr, nombre des amis de son âge ne travaillent plus. Ils sont chômeurs, rentiers ou souvent retraités, des retraites désirées, choisies, ou des retraites parfois subies. Mais elle trouve toujours un dernier job qui la tente, un truc nouveau qu'elle va faire juste pour quelques mois, un an ou deux.

Avec l'argent de la startup de la mode, elle s'achète sa « maison », une superbe péniche au pont en teck et à l'intérieur au luxe digne du Britannia. Un architecte naval de renom en a été le propriétaire et l'a réaménagée « de fond en pont » (il n'y a pas de combles sur un bateau).

Un « pied à Seine » amarré aux portes de Paris, c'est ça qui a séduit Samantha ; être seule dans un lieu simple et paisible, à l'écart de la foule des touristes et des indigènes de la Capitale, et pouvoir, sur un coup de tête, rejoindre ce monde grouillant de vie à une demi-encablure de chez elle. Pouvoir choisir dans l'instant de se refermer sur elle-même ou de s'enivrer dans le monde, est-ce que ça lui ressemble vraiment ? En tout cas, ça fleure bon l'instabilité chronique, se dit Sam, pas tout à fait dupe d'elle-même.

14. Un, deux, trois, désarroi

Pendant des années, ils se sont peu vus. Ils se retrouvent tous les trois au hasard d'un passage d'Abel à Paris. Ce dernier prévient tard, parfois trop tard pour que Samantha ou Louis puisse se libérer. S'ils ne sont que deux, ils n'insistent pas pour se voir.

Quand ils arrivent à trouver une date à trois, ils se retrouvent pour une bouffe souvent trop arrosée. Ils se racontent tout, les jobs, les problèmes de cœur, et de plus en plus les ennuis de santé. Ils finissent à pas d'heure dans un bar de la rue Marie Stuart où Samantha a ses habitudes, à aligner des banalités et des verres de Savennières.

Au fil des ans, leurs rencontres se font plus rares et quand Abel rentre pour de bon en France, ils ne se voient pas beaucoup plus souvent. Abel n'a pas envie de replonger dans son obsession pour Samantha. Elle est trop occupée. Louis souhaiterait peut-être qu'il n'en soit pas ainsi, mais ne fait pas d'effort pour rattraper le coup.

Ils se quittent chaque fois sur des bises bien sonores. Les bises d'Abel à Samantha se prolongent un soupir de plus que l'aurait voulu la norme. Celles de Louis sont maladroites.

15. Sarah

Quand Maelya, la fille d'Abel, vient faire des études en métropole, Normal sup lettres, excusez du peu, elle cherche et trouve le chemin jusqu'à son père. Elle débarqué chez lui à Saint Gildas un soir à l'heure des infos. Il est en pantoufles et robe de chambre en pilou. Pas vraiment glamour ; s'il avait su qu'elle venait... Il l'invite à dîner. Elle reste plusieurs jours et ils se découvrent, s'habituent l'un à l'autre, autant qu'un père et sa fille peuvent le faire après des années d'absence et de frustration.

Quand la jeune métisse décide de se marier, elle ne veut pas que sa mère soit présente ; elles sont fâchées. Définitivement ? Peut-être pas, mais suffisamment pour que ce soit à son père qu'elle demande de la conduire à l'autel. Ça fait

tellement plaisir à Abel qu'il oublie de préciser qu'entrer dans une église sera une première pour le mécréant qu'il a toujours été.

Elle laisse aussi à son père l'organisation de la réception, lui donnant une liste de quelques amis dont elle souhaite la présence, et ajoutant qu'il peut également inviter qui il veut. Bien sûr, même s'il est loin de rouler sur l'or, il réglera la totalité de l'addition, « parce que je ne suis qu'une pauvre étudiante fauchée comme les blés » lui décoche-t-elle avec un sourire désarmant.

Il se dit que c'est une bonne occasion pour expliquer à sa fille le concept de « boum », ces fêtes qui ont éclairé sa jeunesse mais que la génération de sa progéniture date volontiers du paléolithique. Il emprunte donc à des amis une grande maison à Sèvres, coteau rive droite, et lance des invitations pour un vendredi après-midi, volets fermés. La cave des amis est mise à contribution comme il se doit.

Louis et Samantha font partie des invités. Ils ont été surpris parce qu'ils avaient presque zappé qu'Abel avait une fille. Louis vient seul et Samantha avec Sarah.

Sarah ?

Samantha et elle se sont rencontrées sur les bancs de la fac et ont « matché » immédiatement. Le prof d'« éthique et compliance », un jésuite, écrivait son nom au tableau « Abbé Labeau » quand Samantha a entonné à tue-tête « Oh le bel

habit du bel abbé Labeau, là-bas ! ». Il s'est retourné et n'a vu que le visage hilare de Sarah. Il a viré l'innocente de l'amphi. Peu après, l'abbé Labeau, inspiré ce jour-là, invitait Samantha à rejoindre Sarah, et cela juste parce qu'elle l'avait traité de « fasciste ». Elle ne pensait pourtant pas à mal, mais c'est l'époque des catégorisations quelque peu excessives qui voulait ça. Elles se retrouvèrent toutes les deux sous le préau et ce fut le début d'une longue amitié.

La sonnette. Sarah voit le grand sourire de Samantha s'afficher dans le petit écran du visiophone de son immeuble. « Monte ! Je t'ouvre ! »

Grandes retrouvailles, bises, comme si elles ne s'étaient pas vues depuis des lustres... parce qu'elles ne se sont effectivement pas vues depuis des lustres. Samantha est passée inviter Sarah à une boum-mariage en l'honneur de la fille cachée d'Abel, Maelya.

« Ma belle, cette boum, c'est l'occase en or de te sortir de la déprime. Tu vas rencontrer des gens, tu vas te pécho un mec. Ça urge si tu ne veux pas faner sur pied. Dis oui ! Ma fille, tu as besoin de te dégourdir la chagatte ! » Samantha sait comment choquer Sarah, et adore le faire.

Sarah est tentée par la boum, et pourquoi pas l'exercice de chagatte. Mais elle est loin d'être aussi désespérée que le pense Samantha, restée bloquée sur la dernière et difficile rupture de sa copine avec le beau David. Pourtant, Sarah,

après une grosse déprime et un isolement boudeur, a depuis plusieurs semaines tourné la page. Prof d'histoire passionnée par le Moyen Âge, elle avait décidé de finir d'écrire une thèse commencée pour le fun et le challenge personnel mais qui s'éternisait depuis trop longtemps. Sa plongée dans un boulot trop dense pour être sain s'est transformée en plaisir intense d'avancer sur un sujet passionnant : Les mutations techniques au Haut Moyen-Âge dans le Midi rhodanien.

Le pied ! Sarah s'éclatait dans son travail et n'avait tout simplement pas de temps à perdre, pas la moindre envie de se laisser distraire par un coquin. Elle s'est contentée d'une vague histoire avec un collègue marié, un truc léger qui lui suffisait bien. Enfin ça lui a suffi jusque-là. Elle vient d'envoyer son manuscrit à sa directrice de thèse et une nouvelle vie s'offre à elle. Elle accepte donc avec plaisir la proposition de Samantha. « Sympa de ta part, de t'inquiéter pour moi... Et ça me permettra de rencontrer enfin ton pote Abel que tu me caches depuis trop longtemps ! Mais le plus important : comment je m'habille ? »

L'ambiance de la boum est réussie. Les meubles sans caractère aucun n'auraient pas détoné à la belle époque qu'Abel cherche à faire revivre, les années soixante-dix. Quelques invités se sont déguisés, des hippies, des discos, des pattes d'éph, des mini-jupes. La plupart ont adopté le costume intemporel : jeans, chemise,

baskets. Les jeunes, en minorité, s'émerveillent de la musique *vintage*. Les générations ne se mélangent pas pour autant.

Les boums, quand on est une pièce rapportée et qu'on ne connaît donc pas grand monde, ça peut vite devenir insupportable. Sarah craignait le pire. Elle imaginait déjà l'ennui mortel, l'envie de fuir et Samantha qui insistait pour qu'elle reste. Elle déserterait discrètement, et ensuite, Samantha lui ferait la gueule. Mais rien ne se passe comme elle l'a imaginé.

Samantha se précipite dans sa direction dès qu'elle a franchi la porte du salon où se déroulent les festivités. De toute évidence, sa copine guettait son arrivée et voulait tout de suite la mettre à l'aise en lui présentant ses meilleurs potes. Sarah sait qu'Abel et Louis comptent énormément pour Samantha. Elle a souvent entendu parler d'eux mais ne les a jamais même croisés, comme si Samantha avait sciemment retardé l'échéance de la rencontre. En fait, Sarah a bien saisi que cela tient de la théorie des « petites boîtes » de Samantha. On organise sa vie en petites boîtes étanches. Pourquoi ? Pour pouvoir en condamner une, la noyer, sans mettre en péril les autres ? Ou simplement parce que la vie est comme ça, faite de « *little boxes made of ticky-tacky* » ? Des boîtes de pacotilles, mais des boîtes de liberté bien surveillées.

Aujourd'hui, le moment est venu de fusionner deux boîtes. Sarah ne comprend pas

quelle logique a conduit Samantha à cela. Est-ce juste que l'idée de venir seule à une boum l'a faite flipper ? Sûrement pas. Il en faudrait plus et elle n'aurait pas hésité à se pointer seule ou avec une rencontre de la veille. Peut-être est-ce qu'avec l'âge, Samantha ressent le besoin de sécuriser son premier cercle en réunissant les quelques personnes auxquelles elle tient le plus ? En tout cas, Sarah aime penser qu'elle va entrer dans même cercle qu'Abel et Louis, dont elle a compris l'importance.

« Sarah, voici Abel, mon meilleur ami ! Abel, voici Sarah, ma complice depuis des années ». Sarah croit comprendre pourquoi son amie est excitée à l'idée de lui faire rencontrer Abel. C'est typiquement le gars dont Sarah pourrait tomber amoureuse en un clin d'œil. Mais le problème c'est que Sarah sent que ça ne marcherait pas. Elle et lui se ressemblent trop, et leurs affinités deviendraient inéluctablement des bombes à retardement. Deux caractères trop semblables. Samantha a sans doute parié que Sarah tomberait dans les bras d'Abel. Du Sam tout craché ! Sarah se jure de surtout ne pas « succomber », même si ce mec-là est sacrément tentant, avec son hâle quasi-permanent de marin devenu breton.

« Et Sarah, voici Louis, mon meilleur ami ! » Sarah ne peut s'interdire la remarque : « Dis-moi, tu en as combien, de meilleur ami ? » « Un seul bien sûr ! Abel-et-Louis, et toi évidemment

» ajoute Samantha, la gratifiant de son plus charmant sourire. Ça y est, la voilà intronisée dans le premier cercle. « Je suis honorée » déclare Sarah émue.

Elle se laisse gaver de fraises Tagada par Abel tout en l'interrogeant : avaient-ils déjà ces fraises dans leurs boums d'antan ? Elle ne se souvient pas. Lui si, apparemment.

Louis reste parfaitement silencieux. Elle a l'impression que c'est un mode dans lequel il se sent bien. Elle l'envoie chercher des vodkas, histoire de le décoincer. Il revient avec des gobelets en plastique - au secours, la planète - et ils trinquent tous les trois. Abel la drague ostensiblement. Louis peut-être aussi, mais tellement discrètement qu'elle n'en est pas certaine. Elle retrouve des sensations de midinette.

Plus tard, quand l'alcool a délié les langues et que le niveau sonore a grimpé, Samantha ne peut s'empêcher de glisser une question à Sarah : « Sous le charme d'Abel, je présume ? ». Ce à quoi Sarah répond : « Il est trop à éviter, ce mec. Mais Louis... Oui ! C'est l'homme de ma vie. »

Du haut de son mètre soixante à elle, Louis, avec ses presque deux mètres et plus de cent kilos, est un géant. Elle meurt d'envie de se blottir dans ses bras. Protecteur, rassurant, robuste, que pourrait-elle rêver de mieux ? En plus, elle devine en lui une fêlure qu'elle veut comprendre, et surtout soigner.

Quelques rares soixantenaires dansent des rocks. Samantha apostrophe Abel : « c'est quoi cette boum où on ne drague pas ? ». Maelya qui a entendu la question lance une série de slows, pas grâce à un vinyle sur une platine d'époque, Abel ayant un peu faibli côté reconstitution des années 70, mais depuis son smartphone sur l'enceinte Bluetooth du proprio. Ça démarre fort avec *Le premier pas* de Claude-Michel Schönberg. Le public des soixante piges révolues est clairement visé. Les jeunes hallucinent à cette musique d'un autre siècle.

Le premier pas

J'aimerais qu'elle fasse le premier pas

Je sais, cela ne se fait pas

Pourtant j'aimerais que ce soit elle qui vienne à moi

Abel esquisse un mouvement que Sarah saisit du coin de l'œil. Elle se précipite et invite Louis à danser. Il rougit comme un gosse. Planté, Abel éclate de rire. On lui préfère le grand. Il cherche autour de lui. La petite blonde ? Une copine de Maelya dont il pourrait presque être le père. Pourquoi presque ? Il a sans doute l'âge de son père. Et alors ? Il est contre l'apartheid des vieux.

Le slow n'a pas débuté depuis plus d'une poignée de secondes que Sarah, bien plus petite que Louis, a trouvé une place où nicher sa joue gauche, là, à la jonction de la base du cou et de

la naissance de l'épaule droite de son cavalier. Pour qu'elle atteigne ce spot, il faut qu'il se tasse, se plie, pour se mettre à sa portée.

Louis aurait pu cultiver encore des années sa solitude, dans l'attente que Samantha veuille de lui. Mais Sarah, une tête délicatement posée sur son épaule, un premier baiser qui a acrobatiquement frôlé ses lèvres et voilà, il s'est liquéfié. Samantha est jalouse de la rapidité, de la facilité avec laquelle Sarah a conquis son Louis.

Les mecs veulent être sûrs de garder le contrôle. Mais, avec Sarah, Louis abdique et la laisse piloter. Et elle décide qu'ils ne se lâchent plus. Sur les coups de dix-neuf heures, une heure décente pour une fin de boum car c'est l'heure où les « parents » rentrent, elle lui propose de s'éclipser. Est-ce qu'il y a quelque chose au monde dont il a plus envie ?

Gentleman, Louis tient à Sarah la porte de sa R8 blanche, empruntée à un vieil oncle pour jouer le jeu et faire plaisir à Abel, puis conduit, regardant bien devant lui, tant il craint qu'en croisant le regard de sa passagère, il découvre qu'elle a changé d'avis. Ils ne vont pas bien loin, juste sur l'autre coteau sévrien où il habite. Sarah lui serre fort la main lorsqu'ils montent par l'escalier jusqu'au 3B, son appart. Elle est chez lui, elle sourit, elle l'embrasse. Il est limite de tomber dans les pommes.

Sarah mord sa lèvre inférieure pour résister au plaisir qui vient. Elle chevauche Louis, à qui elle a avoué sans gêne sa position préférée. Elle a tellement envie de lui, vraiment, mais elle craint qu'il ne l'étouffe, tant il est massif, lourd, musculeux. Alors, elle sera sur Louis et il pourra ainsi saisir sa poitrine de ses grandes mains. « Pas trop fort, s'il te plait. » Elle ondule, ses hanches imprimant un mouvement lent qui intensifie sa perception de ce membre qui l'explore. Une première onde les emporte et elle gémit avant même qu'il ne crie. Elle ferme les yeux et le serre très fort entre ses bras tant elle veut le sentir en elle le plus longtemps possible. Et elle blottit sa joue là où tout a commencé, à la jonction de la base du cou et de la naissance de l'épaule droite de celui qui est désormais son amant. Une nouvelle onde pointe à l'horizon.

Après l'amour, Louis s'interroge : « Déjà accro, mon Loulou ? », avec un sourire qui en dit long sur son état psychologique, un sourire si béat, si ravi, si bête qu'Abel et Samantha en feraient des gorges chaudes. Samantha lui a offert cette rencontre extraordinaire. Abel s'est effacé quand il a compris qu'elle lui préférerait l'autre. Louis les voudrait le plus loin possible.

Sarah et Louis n'ont plus l'âge des nuits d'amour le ventre creux. Plus tard, ils sortent pour dîner à Boulogne. Il a failli réserver dans un resto chic mais s'est ravisé ; pas à cause de l'addition probablement au-dessus de ses

moyens, mais parce qu'il ne veut pas tricher avec cette fille-là. Heureusement, elle aime elle-aussi les pizzas. C'est du moins ce qu'elle affirme, ajoutant même qu'elle n'aurait rien contre une bonne bouteille de Rosato Veneto. Il flotte dans un bonheur ouaté dont il ne sort que lorsqu'elle lui demande devant un tiramisù : « Et si on vivait ensemble ? Chez toi ou chez moi ? ».

Comment répondre calmement, comment se hisser au niveau d'une telle proposition ? Il ne peut pas simplement répliquer « pourquoi pas » à la première question ; et « n'importe où » à la seconde. Comment lui dire qu'il n'a pas le moindre doute sur son désir d'habiter avec elle où elle voudra, même si c'est fou, quand ils se connaissent depuis moins de dix heures. Il pourrait bredouiller un « si tu veux, où tu veux », mais est-ce que ça n'indiquerait pas qu'il s'en fout ?

Comme il ne sait pas quoi répondre, il écrit sur la nappe en papier : « Je connais, moi, une fleur unique au monde. » Elle lui emprunte son stylo pour répondre juste à côté : « Tu es mon sol, si tu m'accueilles, tu seras pour moi unique au monde, je serai pour toi unique au monde. »

Ils sont heureux. S'ils sont capables tous les deux de citer « Le Petit Prince » en l'adaptant juste un peu aux circonstances, ils peuvent habiter ensemble même s'ils se connaissent à peine.

Chez l'un ou chez l'autre, peu importe ; ils n'en ont rien à cirer.

16. Le malheur de Louis

Combien de temps dura cette période si heureuse de la vie de Louis. Quelques semaines, à peine. La vie sait être injuste. Pendant ce temps, ils ne virent pas beaucoup Abel. Ils ne virent presque pas Samantha. Le diagnostic de Sarah : « elle m'en veut à mort de prendre autant de place dans ton cœur, Louis. Elle pense que tu tiens plus à moi qu'à elle. Je pouvais coucher avec toi mais pas passer avant elle. » Ce à quoi, Louis répondit : « ou peut-être m'en veut-elle d'avoir pris tant de place dans le tien. »

Mais le grand amour est ainsi, ils n'ont en fait besoin de personne, se satisfaisant à deux. Ils se consolent vite de la froideur de Samantha, se disant que ça lui passerait.

Ils auraient pu vivre heureux, longtemps. Mais le destin en a décidé autrement.

Louis a toujours peur, chaque fois qu'il voit Sarah partir sur son énorme moto, une moto disproportionnée pour la jolie porcelaine qu'il adore tenir délicatement dans ses bras, une moto peu adaptée à son âge diraient les jeunistes qui enterrent bien vite ceux qui ont quelques dizaines d'années de plus qu'eux. Elle a à peine 60 ans !

«Bon sang, Sarah, un coup de 176 et le métro est là pour te poser à Trocadéro ! Pourquoi la moto ? C'est con... », lui dit Louis.

Il a raison. C'est con. Aussi con que cette voiture qui déboîte sans prévenir sur le périph quand Sarah est en train de la doubler. Con, cette légère poussée de la voiture sur la moto. Con, la pluie fine qui rend la route glissante et fait déraiper la moto. Con, la camionnette qui ne peut éviter Sarah.

Le sourire quitte pour toujours le visage de la jolie femme avant même l'arrivée de l'ambulance, et pour longtemps celui de Louis.

Samantha et Abel se relaient auprès de Louis jour et nuit pendant des semaines, par peur qu'il fasse une connerie. Et puis la vie reprend le dessus. Louis a simplement les mâchoires plus serrées qu'avant, sa bouche du coup paraît plus petite, et ses yeux s'égarèrent parfois pour fixer un point invisible. « C'est drôle, dit un jour Samantha à Abel, Louis est plus triste, plus renfermé encore qu'avant. Mais il est plus... vivant. Je trouvais les traits de son visage un peu flous. Avec la mort de Sarah, ils se sont précisés, durcis. Et ce n'est pas simplement le fait qu'il ait gagné des rides. Est-ce que je les préfère à ses indécisions d'antan ? Je ne sais pas ! »

« Heureusement, que vous êtes là pour moi. Je ne l'oublierai pas » leur dit Louis un soir. Il a pas mal bu, c'est sûr, parce que ce genre de déclaration ne ressemble pas trop au taiseux.

Abel le remercie d'un coup de poing sur l'épaule, ne pouvant s'empêcher d'ajouter, on ne se refait pas, *Louis, I think this is the beginning of a beautiful friendship*. Samantha se contente de regarder Louis dans les yeux, et ce qu'elle voit dans le regard de son ami est glaçant. Plus que du désespoir. Peut-être de l'abandon. Ça lui fait baisser les yeux.

Pour essayer de moins penser à Sarah, Louis se plonge à corps perdu dans un nouvel hobby, la pyrogravure. Les plaques qu'il dessine représentent des « perceptions paradoxales », des figures impossibles qui mélangent allègrement réalité et illusion. C'est comme cela qu'il vit le monde sans Sarah.

17. Le premier pakap

Le Covid19 a débarqué. Pendant le premier confinement, les trois amis prennent l'habitude de se retrouver une fois par semaine pour un e-apéro. Ils vivaient avant sans se rencontrer aussi régulièrement mais la pandémie a réveillé ce besoin de se parler, de se voir. Ils se retrouvent sur Jitsi, une lubie de Samantha l'informaticienne qui ne peut jamais faire comme tout le monde. Zoom, Google meet, ou WhatsApp ne sont pas assez bien pour elle.

Il y aurait beaucoup à dire sur les e-apéro. Conçus au départ pour permettre de se détendre entre amis, ils sont souvent devenus des exutoires pour les tensions développées lors des longues journées de « confinitude ».

Les trois font concours d'humour, d'originalité, d'intelligence. Abel et Samantha en particulier se lancent dans des joutes verbales, des combats de coq et poule où Samantha arrive à rivaliser avec Abel pour ce qui est du niveau de testostérone. Leur groupe parfois bancal fonctionne beaucoup grâce à Louis qui arrondit les angles, calme le jeu, fait triompher l'amitié sur l'animosité. Si l'apéro est virtuel, les nombreux verres de vin, bières ou whisky qui le jalonnent ne le sont point. Le ton monte, mais cela se termine dans la bonne humeur car ils ont tous les trois l'alcool heureux. Enfin, jusqu'au défi...

Fin juin, Samantha annonce à ses deux amis qu'elle se met à écrire des nouvelles et qu'elle compte, pendant tout juillet et août, publier une nouvelle par semaine sur son blog. Un défi personnel. Comme Abel la chambre gentiment, juste pour le plaisir, elle lance : « Pakap ! » Et elle précise son défi : « Pakap de publier, comme moi, chaque semaine une nouvelle sur un blog pendant tout l'été ! » Une nouvelle par semaine pendant tout l'été, soit près d'une dizaine d'histoires à inventer et à écrire, Louis décline en riant. Mais le défi ne s'adressait pas à lui. Une

montagne, songe Abel, un Everest ! Mais si Samantha peut le faire, il faudra bien qu'il y parvienne. Il relève le défi.

Il comprend au sourire de Samantha qu'elle a été d'une perversité diabolique. Elle l'a manipulé comme elle l'avait prévu et il s'est fait rouler dans la farine. Le challenge est vertigineux et ils savent qu'Abel sera sans doute incapable d'écrire ces dix nouvelles, mais tout aussi incapable de résister à un pakap venant d'elle. Il aurait dû se méfier. Elle lui a déjà fait faire de grosses conneries avec des pakaps. Il aurait aussi dû se douter que Samantha a préparé ce *fight*, qu'avant même le début de l'été, elle a déjà son stock de nouvelles, bien au chaud sur son ordi en lançant son défi.

Pourtant, il ne peut reconnaître sa défaite sans au moins essayer. Alors, Abel souffre. Il y passe des nuits, ravale sa rage parfois quand il voit poindre la déculottée. Et à l'énergie, il arrive à produire ses nouvelles au rythme d'enfer imposé par son amie. Mais, pour Abel, il y a pire encore que l'épreuve de l'écriture : celle de la comparaison avec les textes de Samantha.

Il arrive à se satisfaire de son ouvrage. Une fiction qui tient à peu près la route, une évocation plus personnelle qui sent le vécu et suscite l'émotion. Content ! Et puis, la nouvelle de Samantha sort le même jour que la sienne et c'est le choc. Le style de son amie, l'habile arrangement des mots, l'idée originale,

déroutante ! La barre remonte encore d'un cran et il va falloir assurer la semaine suivante. Les Bubka et Lavillenie de la narration, pense Abel en toute modestie, s'agaçant cependant d'être chaque fois en retard d'un record du monde.

Un jour, Samantha se permet même une critique en disant à Abel : « T'es trop gentil, Mec ! Ta dernière nouvelle aurait été bien meilleure si tu avais fait carrément plus méchant, dans le vicelard, voire dans le gore ».

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça horripile Abel. Elle le traite de gentil ? De mou ? Il aime ses personnages et répugne à en faire des vilains, à les faire souffrir. Il ne faut pas compter sur lui pour raconter des meurtres en série, des génies du mal. Il est gentil. Et alors ? Il ne peut pas se muer en psychopathe juste pour plaire à Samantha ou à des lecteurs pervers.

Abel a le sentiment de ne pas jouer dans la même ligue que Samantha. Pourtant, il lui suffirait d'interroger Louis ou d'autres abonnés de leurs blogs. Les nouvelles de Samantha sont parfois brillantes mais souvent bancales, mal construites, un peu bâclées. Samantha a du talent, mais sans effort, le talent n'est jamais qu'un pâle verni. Le troisième du trio, Louis, le sait bien : Abel et Samantha, pour des raisons différentes, ne seront jamais de grands écrivains. Il manque à Abel la hargne, et à Sam, l'opiniâtreté.

18. Le deuxième pakap

Au début du second confinement, dans un de leurs e-apéros, Samantha doit reconnaître sa défaite. Contre toute attente, Abel a bel et bien surmonté le pakap des nouvelles.

Fier de son succès, enivré par cette victoire qu'il n'espérait pas et par plusieurs verres de whisky, Abel lance bêtement à son tour un pakap : « Pakap d'écrire et de publier un roman en six mois ; le premier à se faire publier, mais pas à compte d'auteur bien sûr, gagne un repas dans le resto de son choix avec le vin de son choix, offert par le pitoyable perdant. »

Il faut que l'ébriété d'Abel soit déjà bien avancée pour le conduire à un tel défi. Samantha n'a pas le choix, elle ne peut refuser ce pakap sans s'exposer à vivre des années avec les moqueries de l'autre. Louis essaie bien d'arrêter la machine, prévoyant les drames qu'annoncent ce jeu débile. Mais, pour ses deux amis, un renoncement n'est pas envisageable, ce pakap n'est pas négociable.

Le lendemain, Abel se réveille avec la gueule de bois et comme l'impression d'avoir creusé sa propre tombe. Samantha elle-aussi broie du noir. Elle est convaincue qu'Abel a déjà bien avancé son roman pour faire une telle proposition, qu'il a peut-être déjà l'accord d'un éditeur. Elle se trompe. De toute façon, accuser son ami d'une telle bassesse consisterait presque

à reconnaître qu'elle a triché au pakap précédent en ayant écrit bon nombre de ses nouvelles avant de lancer son défi.

Alors, ils se mettent à écrire, et très vite, cela devient une obsession, l'obsession de réussir, la hantise de voir l'autre gagner la mère de tous les pakaps.

Abel a un rituel bien établi. Son petit déjeuner consiste en une cuillère à soupe d'huile de chanvre d'un petit producteur écolo au-delà du raisonnable, au fin fond de la Bretagne, un grand mug d'English breakfast, accompagné de trois tranches de brioche grillées et tartinées de cette fameuse gelée de coings de Judith, une amie douée en douceurs culinaires. Le bol dans le lave-vaisselle, il s'assoit devant son ordi, une antiquité dont il n'arrive pas à se séparer, non sans avoir préalablement rendu une courte visite au bord de mer, à jet de pierre de la maison, et il se plonge dans l'écriture. Abel est un besogneux. Les histoires peinent à s'offrir à lui. Il lutte pied à pied pour les mettre en forme. Mais, quand un texte est enfin sorti des limbes, aux forceps, il est terminé. Abel admire Racine qui aurait dit un truc du genre « ma pièce est terminée ; il ne me reste plus qu'à l'écrire ». Pour lui, écrire est une torture.

Samantha écrit depuis des lustres déjà. Elle a pondu, pendant ses années de chercheuse, de gros ouvrages sérieux d'informatique, incompréhensibles pour les gens normaux. Elle

a ensuite écrit des rapports, des *business plans*, même quelques articles pour la presse. Ses collègues admirent ses « facilités d'écriture ». Elle a aussi de tout temps écrit juste pour le plaisir. Pour un roman, l'exercice est-il si différent ? On met un caractère derrière l'autre pour former des mots, puis des phrases, des pages, des chapitres. Pas de quoi en faire un plat.

Mais si ! Elle découvre qu'un roman, c'est justement un plat énorme.

Quand elle écrit, elle est loin de la discipline d'Abel. Elle connaît sa faiblesse : elle est fainéante, elle se lasse trop vite pour aller au fond des choses. Pour ses ouvrages scientifiques, elle a bénéficié des efforts de ses coauteurs. Pour un livre à écrire seule, elle sait que le risque de se planter est énorme. Abel et son pakap, le salaud !

Abel est convaincu que tout est simple pour Samantha, que tout se réalise pour elle sans le moindre effort. Samantha est certaine qu'Abel est le seul des deux à avoir le caractère pour conduire à terme une telle aventure. Entre le besogneux en panne d'imagination et la créative superficielle et vaine, qui va gagner ? Personne. Aucun des deux ne peut gagner mais aucun ne veut perdre.

Abel travaille comme un bœuf sur son roman, dort mal parce que les mots s'affolent dans sa tête. Samantha n'arrive pas à se motiver et dort mal elle aussi parce qu'elle culpabilise de

ne pas bosser plus. Et chaque jeudi soir, fidèles au poste, ils se retrouvent à essayer de s'impressionner mutuellement, à convaincre l'autre qu'ils sont en train de gagner, d'autant plus qu'ils ont la conviction, l'une comme l'autre, d'avoir quasiment perdu. Abel rame encore sur le début de la deuxième partie quand il en prévoit quatre. Samantha a bien rédigé une centaine de pages, mais une amie éditrice qui les a lues lui a conseillé, gênée, de tout reprendre à zéro, ou mieux de ne pas perdre de temps à écrire un roman car son talent est ailleurs.

L'emporter malgré tout ? Comment ? Pour gagner, il suffirait par exemple que l'autre disparaisse, qu'il soit atteint, peut-être, d'une forme sérieuse de Covid, un variant diabolique, et qu'on échoue à le réanimer. Le survivant pleurerait alors sincèrement la disparition de son ami... ou amie. Mais peut-être que quelques semaines d'hôpital et des mois de convalescence suffiraient. Est-il indispensable que l'autre meurt ?

Abel imagine des plans baroques pour inoculer le Covid à Samantha. Mais comment être certain qu'elle ne développera qu'une pathologie grave, pas une forme létale. Impossible. Il faut trouver autre chose pour la stopper, définitivement.

Samantha imagine Abel, dingue de voile, confronté à une tempête soudaine, disparu en mer, victime de sa passion. Abel lui-même ne

trouverait rien à redire à une telle fin ! Elle et Louis loueraient un Sinagot du côté de l'Île aux Moines pour déposer une couronne de fleurs dans le Golfe, en hommage à l'ami disparu.

Abel n'est pas en reste. Samantha pourrait faire une mauvaise rencontre en traversant les jardins de Belleville, une bande d'indiens qui ne supportent pas un regard qu'elle leur porte, qui la passent très méchamment à tabac. Elle ne meurt pas mais est transformée en légume. Et Abel va régulièrement lui lire l'Ulysse de Joyce, en anglais bien sûr : « Love loves to love love. Nurse loves the new chemist. Constable 14A loves Mary Kelly. Gerty MacDowell loves the boy that has the bicycle... » Il n'y comprend rien, pas moins qu'elle d'ailleurs, mais la musique de Joyce est si belle.

Ça ne peut pas durer. L'un des deux va craquer ? Les deux ?

- Mais, pourquoi faites-vous ça ? interroge Louis avec son esprit pragmatique. Vous vous rendez compte que vous vous bousillez la vie pour le prix d'un repas que je veux bien vous offrir.
- Le combat jusqu'à la gloire ! déclame Samantha.
- Plus dur est le combat, plus belle est la victoire ! réplique Abel crispé.

19. La solution selon Samantha

Samantha décide que seule la mort d'Abel pourra la libérer. Elle s'imagine concoctant une annonce de la mort de son ami pour les carnets du Monde : « Nous avons l'immense tristesse de vous faire part de la disparition d'Abel Alico, assassiné parce que son combat contre la corruption des politiques et de la grande industrie inquiétait les puissants. » Abel a adhéré à une ONG internationale anti-corruption sur le tard, histoire de se donner bonne conscience après des décennies d'inattention aux malheurs du monde. Il se rattrape en y investissant un peu de l'énergie jusque-là dépensée en tirant de trop nombreux bords, au fil des ans. Il est quand même improbable que quelqu'un veuille se débarrasser de lui juste pour ce poil à gratter dans les basques des puissants.

Elle s'imagine en larmes aux funérailles, accablée par cette mort dont tous ignorent qu'elle en est responsable. Car elle l'a fait assassiner. C'est qu'il ne lui a pas laissé d'autres options. Pourquoi a-t-elle accepté de répondre à ce défi stupide ? Il était absolument, définitivement exclu qu'elle perde un duel littéraire contre lui. La solution était juste de concocter un moyen de le faire disparaître.

Le moyen qu'elle a trouvé s'appelle Steve, qui habite la péniche voisine. Quand il était encore ado et elle dans la quarantaine, elle lui a

fait découvrir l'amour. Plus tard, le garçon a mal tourné. Un peu cambrioleur, beaucoup dealer, il sort juste d'un an de prison. Il a besoin de fonds pour se relancer.

Steve est surpris qu'elle le contacte. Depuis leur brève aventure, elle l'évite, peut-être par honte de s'être livrée à une jeune crapule comme lui. Pourtant, il garde des images en tête de leur liaison, aussi flamboyante que brève.

Il accepte la proposition de la voisine, même s'il la trouve surprenante. Elle exige que les détails du contrat s'organisent par boîte mail interposée. Motivation, modus operandi, elle précise tout dans un courriel, et ça lui suffit. Même la négociation du prix et du mode de règlement se traite ainsi, rapidement. Elle ne marchand pas. Elle ne peut s'empêcher d'inclure une de ses phrases culte : « « *Your mission, Jim, should you decide to accept it, is to...* » Et elle conclut par : « Détruis ce courriel dès que tu t'es tout bien mis dans la caboche. Absolument tout ! Détruis-le *now* ! »

Ils se retrouvent quand même pour de vrai pour prendre un verre et sceller leur accord. Ils partagent un joint tout fripé qu'il a sorti du fond de sa poche. Il lui demande de lui expliquer pourquoi tout ça. Elle raconte brièvement : le pakap, la jalousie, la peur de perdre, le sentiment qu'Abel va l'emporter parce qu'il écrit mieux qu'elle. Steve n'ose pas lui dire qu'il trouve son histoire d'écrivillon complètement débile. Le

dernier livre qu'il a parcouru, c'est « Une histoire vraie », une bio de Johnny Hallyday.

Comment il réalisera son contrat, il n'y a finalement que ça qui intéresse Steve. Il exige une liberté totale dans le mode opératoire. Elle accepte mais précise : « pas de violence physique ». Il acquiesce. C'est elle qui paie. Et puis, il n'a rien d'un psychopathe. Il ne veut faire souffrir personne. Il a juste accepté ce job parce qu'il a besoin de tune pour repeindre sa péniche.

Samantha décrit la maison d'Abel à Saint-Gildas, son quartier et les environs. Steve décide que ça se fera là-bas. Pas la peine d'attendre un voyage d'Abel à Paris. Elle aimerait que cela se fasse dès que possible. Steve propose d'attendre la fin du confinement pour limiter le risque de se faire repérer sur la route de la Bretagne.

La fin du confinement, oui, mais lequel ? Comme le virus et le gouvernement français jouent à Un-deux-trois-Soleil, on peut s'interroger sur la date.

Samantha peaufine. Pour qu'elle puisse se construire un alibi en béton armé, Steve la préviendra deux jours avant par courriel. Il le fera à partir d'un compte ouvert pour l'occasion avec un message court : « quatre mains de Fatma et une lune ». Deux mains pour « demain », quatre pour demain de demain, c'est-à-dire après-demain. La lune pour dire que cela se passera tard dans la soirée, ou dans la nuit. Il hausse les épaules ; c'est débile. Pour le

paiement du contrat, Samantha glissera une enveloppe avec les billets par une fenêtre de la péniche de Steve qu'il laissera ouverte. Elle insiste : « Tu dois détruire tous les courriels que nous avons échangés. Je n'existe pas pour toi. Il ne s'est jamais rien passé entre nous. Il ne doit pas y avoir la moindre trace. Ok ? »

Il trouve qu'elle exagère un peu, mais, encore une fois, c'est elle qui paie...

En partant, il s'approche pour lui faire une bise. Elle avance le coude, peut-être à cause du Covid. Ils se frottent les coudes.

Pourquoi a-t-elle refusé la bise ? Pour qu'il soit bien clair qu'il n'est pas question de remettre le couvert avec le jeune homme. « À mon âge, est-ce que ce serait raisonnable ? », se demande Samantha avec une pointe de regret. Et elle corrige : « Bien sûr que c'est raisonnable. Je m'offre les matous dont j'ai envie. Mais avec lui, je n'en ai pas envie. »

Un soir, quelques jours après la fin du second confinement, quand il est redevenu possible de se déplacer, Samantha reçoit un courriel d'une adresse inconnue : quatre mains de Fatma et une lune. « C'est pour dimanche soir », calcule-elle. Pourvu que ça marche !

Elle a tout prévu. Ça ne peut pas foirer. Elle va gagner le pakap.

Des meurtres permettent de résoudre des problèmes, de se simplifier la vie. Pourquoi les gens ne se tuent-ils pas plus souvent ? Parce que

ce n'est pas bien ? Parce qu'ils ont peur de se retrouver en tôle ?

Pour l'alibi, elle appelle Louis et l'invite à dîner le lendemain. « Et ça serait sympa si tu restais dormir, d'accord ? On se fera une expo lundi. » Louis est d'accord. Forcément, il est toujours d'accord pour une nuit sur la péniche. Elle raccroche, satisfaite. Côté alibi, ça roule ! Elle ira aussi emprunter de la moutarde dans une péniche voisine, pas celle de Steve bien sûr, et passera quelques coups de fil. Tout ça témoignera qu'elle n'était pas à Saint-Gildas cette nuit-là. Un alibi en béton armé.

Une nuit d'insomnie. Peut-être est-ce la mort annoncée d'Abel qui l'empêche de dormir ?

20. Une soirée sur la péniche

La péniche de Samantha est amarrée pas loin du pont d'Issy-les-Moulineaux

Louis a été à la fois étonné et heureux que Samantha l'invite. Les WhatsApp à trois, c'est sympa mais c'est quand même pas terrible pour les confidences. Et justement, il a cru comprendre que Samantha avait quelque chose à lui confier.

Il arrive vers 18h sur la « Sophia Loren », la péniche de Samantha. C'est Abel, fan de Cary Grant, qui a trouvé un nom de baptême pour la

péniche, anciennement et banalement nommée « Picardie », pour honorer la partenaire de l'acteur dans « la Péniche du bonheur ». Samantha l'attend en haut de la passerelle un peu branlante donnant accès au pont-terrasse. Elle est souriante, ce qui surprend Louis qui ne s'attendait pas à ça, au ton qu'elle avait lors de son appel. Tracassée, c'est pourtant le mot qu'elle avait employé la veille.

— Bonsoir mon Loulou ! Quel bonheur que tu aies pu venir. On arrose ça ?

— Oui ! se contente de répondre Louis, désorienté par la jovialité inattendue de son amie.

Et puis, en voyant les chauffages au gaz qui encadrent le pont-terrasse, il s'autorise une critique :

— Tu as décidé de réchauffer l'atmosphère ?

— Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère...

Elle éclate de rire bruyamment. « Elle a démarré l'apéro avant mon arrivée », pense Louis.

Ils descendent les marches menant au grand salon que Samantha a conservé en l'état. Un espace magnifique, tout en bois clair, avec de grands hublots tous les deux mètres et, au centre, un éclairage zénithal du plus bel effet. Samantha, théâtrale, désigne à Louis, d'un large mouvement de la main droite, la table basse sur

laquelle sont déjà disposés les blinis au caviar. Il n'y a pas à dire, elle sait recevoir. « Et moi, je sais être reçu », se dit Louis, en tendant à Samantha une bouteille sans étiquette mais marquée au feutre rouge d'un nombre : 1993. C'est une des bouteilles que leur copain de Lannion lui a offertes, peu de temps après avoir distillé pour la toute première fois son whisky 100% breton. 1993, ça fait un sacré bail. Sam, qui a depuis longtemps épuisé sa propre réserve, gratifie Louis d'une révérence appuyée. « Monseigneur ! Du Gillou pure malt... et déjà vingt-huit ans. Mazette ! »

Louis sourit, touché par cette complicité nostalgique. Rennes... Il soupire.

Ce whisky vaut aujourd'hui une petite fortune pour les vrais amateurs, mais être invité chez Samantha, ça se mérite. Et puis, il n'a pu résister au nombre 28, le deuxième nombre parfait, pour le deuxième amour de sa vie.

Assis tous deux de part et d'autre de la table en teck avec son plateau pyrogravé représentant le Golfe du Morbihan (Louis apprécie le tracé en amateur éclairé), ils parlent de choses et d'autres, avant que Samantha ne se décide à dire à Louis ce qu'elle a en tête :

- Louis, c'est le moment des confidences. Je sais que tu garderas ça pour toi et je sais aussi que tu es le seul qui puisse me comprendre.
- Dis toujours, fait Louis, prudent.

- Voilà ! Mon pakap avec Abel me minait. Alors j'ai décidé d'en finir et... j'ai trouvé une stratégie de sortie.
- Sam ! Je vous demande depuis le début d'arrêter ce jeu de con. J'espère que ta stratégie est cool. Tu ne vas pas te suicider ou l'assassiner, propose Louis en riant, quand même inquiet de ce qu'a bien pu inventer Samantha.
- Trop fort, Louis. Le suicide ? J'y ai bien pensé. Mais ça ne va pas ; ça serait abandonner le terrain, reconnaître ma défaite. Par contre, supprimer Abel. Ça oui. Comme il m'exaspère, qu'il est devenu trop con à se croire le meilleur, le mieux serait qu'il disparaisse. S'il meurt, je gagne. Mais comme je n'aime pas me salir les mains, je ne vais pas l'assassiner. J'ai mieux. *Je le fais assassiner*. Fait chier, Abel ! Et hop ! Plus d'Abel.
- Tu n'es pas sérieuse, Sam. Je ne trouve pas ça drôle.

Samantha éclate de rire. Louis tente de se rassurer :

- Ok. Tu parles d'un meurtre virtuel. C'est juste un jeu ?
- Il espère encore quoi de la vie, notre voileux ? Il est rangé des quillards. Que dalle, ouai ! Le pakap, c'est tout ce qu'il lui reste pour se donner l'illusion d'exister. Alors, si je le

raye de la carte, il perdra le pakap et moi, je pourrai peut-être me sentir heureuse d'avoir gagné. Et un jour, je le retrouverai dans l'au-delà...

— Au secours ! Tu es sérieuse ? Dis-moi que tu parles d'un jeu.

Samantha réfléchit quelques secondes, puis :

— Un jeu, oui. Le jeu de la vie et de la mort. Tu te souviens de nos gamberges, quand on était ensemble à Rennes avec Binou, pendant notre périple puant la nostalgie à deux balles ? Quand on a rencontré par hasard la Générale, cette saleté de « vieille bique », et qu'on s'est dit qu'elle devrait crever. C'est en y repensant que je me suis convaincue que c'était la meilleure des choses pour Abel.

— Je ne sais plus qui a dit le premier qu'il faudrait se débarrasser de la vieille, s'interroge Louis.

— On se fout de qui l'a dit en premier, reprend Samantha. Nous étions tous d'accord. Et paf ! La vieille est morte. Et c'est peut-être l'un d'entre nous qui l'a assassinée, qui sait ?

La mort de La Générale... Un ange passe. Après un court silence, Louis insiste :

— Tu ne peux pas être sérieuse ? La Générale était un boulet. Abel est notre pote.

- Je ne suis pas sérieuse. On joue.
- Un meurtre virtuel. C'est ça. Un jeu.
- Ou alors je suis très sérieuse.

Samantha change de sujet.

Ils regardent un film de Tim Burton, *Alice in Wonderland*. C'est bien sûr un conseil d'Abel. Louis peut bien lui-aussi conseiller des films, elle n'en tient pas compte. Ça énerve Louis cette soumission quasi religieuse de Sam aux diktats cinématographiques d'Abel. Et puis, si Alice au pays des merveilles est certainement l'une des plus belles histoires jamais racontées, Tim Burton la massacre, et pourquoi finir par une pareille scène d'action ? C'est du grand n'importe quoi.

Louis essaie de ramener le sujet du meurtre d'Abel sur la table. Elle refuse d'en reparler. Est-ce qu'il s'agit bien d'un jeu, d'une simulation de meurtre ? Quand ils vont se coucher, Louis ne sait plus quoi croire. Il se promet demain matin de ne pas lâcher Samantha jusqu'à ce qu'elle s'explique. Il a du mal à s'endormir.

21. Le meurtre de Samantha

Samantha dort profondément. Le single malt ou le Témesta ?

Louis, Sam et Abel se sont retrouvés des tas de fois sur cette péniche. Il y a quelque-chose d'inquiétant dans l'enchevêtrement des liens qui

sont tissés entre eux trois depuis leurs naissances. Ils ne se sont pas quittés pendant des années, ils se sont éloignés, ils se sont retrouvés.

Louis a un jour prédit :

- Nous finirons dans le même couloir d'Ehpad et la même allée au cimetière.
- Mais nos routes se sépareront alors, avait ajouté Sam. Abel et moi prendrons la route de l'enfer quand Saint-Louis ira au paradis.
- Ou vice versa, avait dit Louis en rigolant, car c'est clair que le paradis est trop petit pour nous trois.

La vieille cartomancienne à Java avait une autre prédiction :

- Loin, très loin d'ici, un jour, je vois la femme rouge et noir, la dame de feu, celle qui décide vos destins... La dame de feu mourra de ta main.

Sam, la dame de feu. Et la question obsédante : de la main de qui ? Abel, Louis ou Loïc ? Le temps est venu de choisir qui va peindre la dame en noir et rouge.

Sam est allongée sur le dos. Il prend le Lewis Carroll et le soupèse : « Ça, c'est du lourd ». Sam, tu vas payer pour mon amour que tu as traîné dans la boue. Sam, tu vas payer parce que tu as préféré épouser un con comme Jérôme. Sam, aujourd'hui tu

*paies pour tout. On règle les comptes.
Une dernière hésitation...*

*Et puis, il ferme les yeux et il
frappe fort, très fort. Encore et
encore... Le sang gicle partout sur le
vaigrage, jusqu'à ce que Sam ne bouge
plus.*

*Reprenant son calme, il se force à
respirer lentement, profondément. Il
repose le livre sur la table de nuit.*

*Un dernier coup d'œil circulaire
pour vérifier qu'il n'a rien oublié. Et
hop, un crime parfait de plus. Ciao
Sam !*

22. Abel

Lundi, Abel se réveille avec une drôle de sensation, la bouche pâteuse et les paupières encore douloureuses. Son avant-bras gauche ankylosé est douloureux ; ça lui arrive quand il s'endort avec le traversin coincé entre son bras replié et la tête. Pour couronner le tout, il a dû se mordre la langue ; sa taie d'oreiller est tachée de brun.

Une sale nuit, la vache !

Ce qui l'a réveillé ? Un bruit de sonnerie ! L'alarme de son téléphone qui lui rappelle un rendez-vous ? Oui, c'est ça.

Bon sang, 16 heures, déjà ? Abel se souvient maintenant qu'il doit retrouver ses potes sur Jitsi pour un e-café. Il va avoir l'air frais, pas rasé et à moitié dans les vapes.

Il clique sur « rejoindre ». La tronche de Louis apparaît sur l'écran du téléphone.

— Salut Mec, ça va ? lance Abel.

— Bonjour Abel, répond Louis. Tu es au courant pour Sam ? interroge Louis.

Il a l'air bizarre, secoué, mal à l'aise. Il évite le regard d'Abel, ce qui n'est pas simple à deux, dans une vidéoconférence.

— Non. Que se passe-t-il ? questionne Abel.

— Je suis désolé, hésite Louis, mais j'ai une très, très, très mauvaise nouvelle.

— Quoi ? Laquelle ?

— Une nouvelle horrible, insupportable.

— Mais quoi ? questionne Abel, criant presque. Accouche !

— Sam a été assassinée hier, dans sa péniche, murmure Louis d'une voix blanche.

— Non !

La mort de Samantha met un point final à leur longue amitié, aux mille moments qu'ils ont vécu ensemble et qui meurent avec elle. Après quelques secondes de silence pour accuser le coup, Abel questionne :

— Par qui ? Pourquoi ?

- On n'en sait rien. C'est moi qui ai découvert son corps ce matin. J'avais dormi chez elle. J'ai passé pas mal de temps avec les flics. Ils me suspectent, c'est certain.
- Toi, assassiner Sam ? Ils sont cons ?

Louis éclate en sanglots. Abel craque et pleure aussi. Qu'y a-t-il à ajouter ?

Samantha, Abel et Louis, le trio a tenu la route pendant des dizaines d'années, même si c'était parfois cahin-caha. Abel pense bêtement : « Je n'ai peut-être jamais vraiment aimé qu'elle. » Louis pense : « Sarah, maintenant Sam. Vie de merde ! Ce n'est pas juste ! »

Avec la mort de Samantha, c'est une partie de leur vie qui disparaît. Bien sûr, ils sont encore deux mais à deux, ce n'est plus pareil. Abel pense bêtement : « quand on n'est plus que deux, ce n'est plus un trio. »

Après le temps de la peine vient celui des interrogations et des accusations :

- Tu étais sur la péniche ? C'est pas toi qui a assassiné Sam, quand même ? questionne Abel.
- Tu ne vas pas t'y mettre aussi. Tu sais bien que non. Est-ce que tu es venu sur la péniche la nuit dernière ? retourne Louis. Une plaquette de l'escalier de Penrose que j'avais offerte à Sam a disparu.

— T'es con. Qu'est-ce que j'aurais été faire sur la péniche ? Et pourquoi j'aurais pris ton dessin ?

Louis réfléchit quelques instants, puis propose :

— Tu es venu assassiner Sam pour gagner le Pakap. Et tu n'as pas pu t'empêcher de signer ton meurtre en prenant la plaquette en bois ?

— Là, t'es vraiment con ! Ne va surtout pas raconter ça aux flics, s'inquiète Abel.

— Balancer un pote ? Non. Mais tu l'as fait ou pas ?

— Non ! Je pense que c'est toi, Louis, qui a assassiné Sam. Elle t'a trop fait souffrir.

Louis, excédé, raccroche.

Dans un minibus garé de l'autre côté de la rue, Steve observe Abel sonné sur sa terrasse. Il est arrivé la nuit dernière pour réaliser son contrat. Il a vu Abel rentrer en vélo tard dans la matinée et se précipiter dans son lit. Une nuit de débauche ? C'est aujourd'hui que Steve réalise son contrat, le meurtre d'Abel, et qu'il touche son pactole. Personne n'est là pour lui dire que sa commanditaire n'est plus, que le contrat n'a plus de raison d'être. Personne n'est là non plus pour dire à Abel qu'il ne va plus profiter longtemps de la vie, que la mort viendra ce soir par le truchement du couteau en céramique de Steve.

Plus tard, à la tombée de la nuit, Abel est devant la télé. Il a abusé du whisky pour chercher à oublier que Samantha est morte. Il est paumé, hébété même. Tout s'est passé si vite, ces toutes dernières heures.

Steve s'apprête à sortir du van, son surin bien en main, pour réaliser son contrat. Il a la main sur la poignée de la porte, quand son téléphone sonne. Oups, il aurait dû l'éteindre pour ne pas être tracé.

Il s'interroge. Doit-il répondre ? C'est son frère. Il décroche.

« Tu connais la nouvelle ? Ta voisine, Samantha. Elle a été assassinée. Tout le monde ne parle plus que de ça dans le quartier. »

Steve est assommé. Une idée idiote : « morte, Samantha a un alibi parfait. » Puis une question, « est-ce que sa mort annule le contrat ? » Elle ne sera plus là pour honorer sa dette, avec de bons billets de banque, sonnants et trébuchants. La formule le fait sourire : c'est con, sonnants et trébuchants, ça ne fonctionne pas, si ce sont des billets. Peut-être devrait-il quand même faire le job par respect pour la défunte, gratuitement, pour la parole donnée. Mais la déontologie n'a jamais payé les traites. Merde ! Un contrat perdu, dix de retrouvés ? Il replie son surin.

Devant sa télé dont il a coupé le son, Abel finit son verre de whisky, sans réaliser qu'il est passé tout près de la mort.

Sur la route du retour, Steve est triste. Il regrette un contrat qui aurait arrangé ses finances en berne avec le Covid. En arrivant sur sa péniche, il tombe sur les flics qui ont envahi celle de Samantha et balisé de bandes rouges et blanches les bords de Seine avoisinants.

Après vérification de ses papiers, on le convoque à la PJ pour le lendemain et on le laisse rentrer chez lui.

Il trouve les billets de banque dans une enveloppe en papier kraft sur le parquet de son salon. Classe, la meuf ! Elle avait tellement confiance en lui qu'elle l'a payé sans même attendre la confirmation de la réussite de l'opération. Il compte les billets.

« Putain, Samantha ! C'est con que tu sois morte, quand même » Steve se mouche. Il ne va quand même pas pleurer une cougar. Pourtant si, une larme. Le tueur à gages traîne un cœur de midinette.

23. Concha Doyle

Après les funérailles au Père Lachaise, une dame aux cheveux orange, en jogging, pas vraiment un habit pour un enterrement, s'approche d'Abel :

— Commissaire Concha Doyle, Police Judiciaire, on peut causer ?

— Bien sûr. Abel Alico.

- Oui je sais, l’interrompt-elle en prenant un air soupçonneux, histoire de le déstabiliser. Abel Alico... Je sais tout, je suis de la police. Enfin presque tout. Je veux savoir qui a assassiné Samantha Anisée. T’as peut-être une petite idée ?
- Ben, non ! Sinon je l’aurais déjà balancé sur Twitter, ironise Abel. Vous avez dit Concha comment ? demande-t-il, déjà sur la défensive.
- Doyle, comme Conan Doyle. Elle reprend, sûre de son avantage : Calomniateur, intimidateur, c’est ça ton Twitteur, prédateur, peut-être ?
- Je ne comprends pas de quoi vous parlez.
- Je m’interroge, se lance Concha, au sujet d’un pari que tu allais perdre et qui se termine fort à propos. La mort de Samantha tombe à pic pour toi.
Abel se tait. Elle poursuit :
- Je t’ai dit que je sais tout ou presque. Je sais pour le pari. Je sais aussi que tu étais amoureux de Samantha, mais pas payé en retour.
- Alors, vous savez aussi que c’était ma meilleure amie.
- Bien sûr. Je sais même qu’elle a embauché quelqu’un pour te faire assassiner. Un tueur professionnel.

Cela rend Abel muet pour quelques secondes. Une telle information, ça prend du temps de l'ingurgiter, la comprendre, l'analyser. Il finit par réagir :

- C'est impossible. Ne racontez pas de connerie !
- Ta chère Samantha voulait te faire disparaître, insiste Concha.
- C'est débile. Pourquoi elle aurait fait ça ?
- Hé oui, mon canard. Ça te remue les tripes d'entendre ça. Hein ?

On ne sait pas d'où Concha a tiré que la familiarité avec les suspects les déstabilisait. Peut-être de nulle part. Elle essaye simplement, histoire de...

- Je ne vous crois pas, affirme Abel.

« Il est resté sur le vouvoiement. Il se contrôle et maîtrise la situation. C'est bon, ça ! » se dit la commissaire qui aime les challenges.

- Je peux te donner des preuves, reprend Concha. Ta pote était moins futée qu'elle ne le pensait. Elle a détruit les courriels mais oublié de vider la corbeille.
- Impossible ! Sam était super fortiche en informatique.
- Tu parles, rigole Concha. Ne pas vider la corbeille ! Et puis, elle a chargé un voisin, un petit branleur, de te trucider.
- Vous voulez parler de Steve ?

- C'est ça, Steve. Tu le connais ? Il va dormir en tôle. Je vois dans ton regard que tu me crois déjà. Tu la connaissais bien, la Samantha. Tu savais que, comme toi, elle n'accepterait pas de perdre le pari ; vous vous ressemblez. Du coup, tu peux me dire qui l'a zigouillée ?
- Je ne l'ai pas tuée.
- Marrant que quand je demande « qui », tu commences par répondre « pas moi ». C'est vrai que je parierais bien sur toi. Elle voulait te tuer. Tu voulais la tuer. Une belle symétrie. Je sais, je sais, ma poule, tu vas me dire que tu étais en Bretagne. Mais peut-être que tu ne l'as pas assassinée toi-même. Elle s'est payée un buteux. Tu as pu aussi te payer un buteux. La symétrie, bordel ! Mais, t'es pas Crésus. Comment t'as pu payer le buteux ?
- J'ai pris un crédit chez Maminoga.
- C'est ça, rigole.
- Je vous ai dit que je n'ai rien fait.
- Tu es blanc comme les pellicules du diable, mon poulet. Peut-être. Mais ton pote. Il ferait un joli meurtrier. Louis. Possible ?

Abel se dit que ce serait facile de charger Louis. C'est tentant. Mais Louis n'a visiblement pas parlé à Concha de l'escalier de Penrose. Alors, c'est mieux de continuer à afficher qu'ils

sont deux potes qui ont toute confiance l'un dans l'autre. Il répond donc :

- Louis serait incapable de faire de mal à une mouche, alors à Samantha qu'il idolâtre... C'est idiot.
- Il a presque tué un certain Jérôme pour elle.
- Le type l'avait bien mérité et je vous rappelle que Louis ne l'a pas tué. Presque, c'est pas tout à fait ! Et puis, hier il se bat pour protéger Samantha et aujourd'hui il la tue ? C'est la sortie de route, Commissaire, vous ne croyez pas ?

Concha choisit de changer d'angle d'attaque :

- Allez, sois sympa. Balance-moi une piste, un os à ronger. Qui d'autre que toi ou Louis avait envie de buter la dame ?
- Je ne sais pas, répond Abel. Elle pouvait être agaçante parfois, mais ça ne suffit pas pour devenir une cible, non ? Et de toute façon, je ne suis pas une balance.

La Commissaire ne tire rien de plus d'Abel. Elle ne cherche pas non plus. On ne pousse pas trop sa chance à la première *date*. Patience, commissaire Doyle, patience !

Concha Doyle aime bien son nom. Elle trouve qu'il lui ressemble, à moins que ce soit elle qui ait tout fait pour ressembler à son nom.

Doyle d'abord. Illustre ! Le créateur de Sherlock, rien que ça. Sauf que le père de

Concha est né dans le Berry où sa famille crèche depuis toujours. Pas très british, tout ça. Le vrai patronyme familial était Doile, mais il semble qu'un fonctionnaire étourdi et amateur de romans policiers ait changé le I en Y sur un livret de famille à l'occasion d'une naissance autour de 1920. Son grand-père aurait peut-être pu demander une correction rétroactive, mais il était aussi fainéant que les employés municipaux auprès de qui il s'était vaguement renseigné pour savoir comment faire.

Ensuite, le prénom Concha qui respire l'Hispanie à pleins poumons. C'est la voisine de ses parents qui l'a baptisée ainsi deux jours après sa naissance. Cette espagnole qui avait posé ses valises à La Châtre en pleine guerre d'Espagne avait sympathisé avec la famille Doyle, devenant de fait la femme à tout faire et la remplaçante de son glandu de père pour toutes les tâches administratives dont il avait une sainte horreur. Le paternel lui avait dit, en lui tendant un pouvoir et sa carte d'identité : « Inès, peux-tu passer à la mairie pour faire inscrire Constance sur le livret de famille ? » Et Inès avait obtempéré, passant simplement de Constance à Concha dans un glissement phonétique assez radical. Inès était bien la seule à penser que Concha, c'était quand même plus joli que Constance. Elle avait hésité avec Conception. Sans l'avoir jamais connue, Concha Doyle lui en est restée infiniment reconnaissante.

Et même les initiales sont sympas. CD, ça fait penser à la musique et Concha, fan inconditionnelle de Johnny Hallyday, adore la musique.

Ce vrai foutoir sur son nom la ravit. Elle prend un réel plaisir à jouer des ambiguïtés de ses origines. Une anglo-espagnole berrichonne, une belle brune aux cheveux courts, au genre ambigu, draguant au hasard de ses envies de beaux mecs ou de jolies meufs.

Lorsqu'elle a annoncé à ses parents qu'elle allait passer le concours pour entrer à l'École nationale supérieure de la police, personne n'a été surpris, pas plus qu'à l'annonce de sa sortie à la seconde place de cette même école, devancée seulement par un Basque aussi macho que brillant.

La première affectation de Concha ? Au commissariat de Châteauroux. Bon, c'est le retour au pays ! « C'est quoi mon pays ? » s'est dit la jeune femme qui n'avait jamais connu que la banlieue nord de Paris. Au copain qui lui demandait si elle était satisfaite du lieu de son affectation, elle a chanté « Mon pays, c'est l'amour ». Oui, il fallait bien convoquer Johnny pour une telle occasion.

Ses talents d'enquêtrice et sa propension à résoudre les énigmes les plutôt tordues lui valurent l'attention de ses supérieurs, et ce malgré son mépris affiché pour la « politique du chiffre ». Elle admirait l'ingéniosité de certains

délinquants dont elle trouvait regrettable de brider la belle créativité. Surtout, elle ne s'interdisait pas de donner raison aux coupables :

« Ce type se faisait un fric de dingue sur le dos des pauvres gens, son cambriolage n'a fait que corriger les choses ».

Si mettre les coupables en tôle n'était pas particulièrement sa tasse de thé, elle prenait son pied à découvrir ce qui pouvait conduire l'être humain aux pires horreurs. Surtout elle adorait voir les mystères s'éclaircir les uns après les autres. Quant aux criminels, elle s'acharnait à coffrer ceux qui la dégoûtaient et s'accommodait facilement de voir s'en tirer ceux qu'elle trouvait sympas.

Le flair, l'instinct, l'intuition, appelez ça comme vous voulez, Concha Doyle les avait. La passion de son métier, à sa façon, aussi. En enquêtant sur le meurtre de Samantha, elle est vite tombée sous le charme de la morte, belle, intelligente, originale, décalée. Son cerveau de flic en était tout titillé. Sans l'avoir jamais rencontrée, elle lui rappelait une magnifique et flamboyante rouquine qui lui avait tourné la tête il y avait bien des années. Concha en voulait au meurtrier pour la mort de Samantha ; elle serait tombée amoureuse de cette belle femme. Elle voulait se payer le connard qui avait fait ça.

S'il est encore trop tôt pour avoir un avis, elle place en tête de gondole Abel et Louis. Et s'il lui fallait en choisir un, ce serait Abel. Ce

type est trop sûr de lui, trop carré. Mais cette vague préférence ne lui suffit pas. « Ma Grande, faut que tu creuses. Cherche, fouine, fouille ! »

24. L'enquête

Concha a fouillé...

En commençant par l'alibi du bel Abel qui lui paraissait trop parfait. Comme disait l'autre : un alibi en béton armé et un bon mobile, ça fleure le coupable plus sûrement que le glandu qui ne se rappelle plus où il était au moment du crime.

Première vérification : son téléphone mobile. Il a borné en permanence à Saint-Gildas. Mais aucun coup de téléphone pour montrer qu'Abel était bien là. La première idée est bien sûr qu'il a fait un aller-retour en voiture. Mais la superbe et vintage R18 turbo d'Abel est restée garée devant le garage de sa maison. Les voisins confirment que la relique n'a pas bougé.

Pourtant, l'intuition de fliquette souffle à Concha de continuer à fouiller. Il pourrait s'être fait prêter une voiture pour aller à Paris. Les policiers de Vannes passent des heures à épilucher sans succès les caméras des péages, puis des nationales. Rien de ce côté-là.

Du coup, Concha imagine un plan : train jusqu'à la Gare Montparnasse puis taxi jusqu'à

la péniche. Le TGV depuis Vannes ? Mais comment s'est-il rendu à Vannes ?

« Tu brûles. Accroche-toi, ma grande. », s'encourage Concha. « Comment est-il allé à Vannes ? » C'est en parcourant presque distraitemment le fil Facebook du voileux qu'elle trouve une proposition de réponse. Pas seulement fan de bateaux, le camarade. Dingue aussi de la petite reine, et des selfies en veux-tu en voilà en témoignent, avec des potes devant son biclou électrique pliant, une merveille de technologie vélocipédique, soit dit en passant. Pas de conclusion hâtive, pourtant : Concha ne croit qu'aux indices qui se recourent, s'assemblent, s'emboîtent.

L'hypothèse : en bicyclette jusqu'à Vannes, un TGV pour Paris, le vélo à nouveau jusqu'à la péniche, et retour par les mêmes moyens. À vérifier. Pas de billet à son nom, il ne faut pas rêver, il n'est pas débile. Les caméras de la gare de Vannes ont raté l'arrivée d'Abel en vélo, son départ en train, comme son retour, et les contrôleurs ne se rappellent pas du quidam, avec ou sans bicyclette pliable. Ouille, la théorie train+vélo tourne en eau de boudin.

Vélo seul ? Aller-retour pour Paris ? Abel est allé déjeuner à la crêperie avec des copains le lendemain. Entre les deux, plus de vingt heures. Abel est un cycliste convaincu qui sillonne chaque weekend les routes de Bretagne. Pourrait-il réaliser un aller-retour Saint-Gildas-Paris en

une nuit ? Près de 1000 bornes quand même ! Et avec les petites roues d'un vélo pliant, même électrique, ça fait *too much* ! Surtout, il faut recharger les batteries. Même si cela paraît irréaliste, Concha vérifie auprès d'un spécialiste de la petite reine, à tout hasard. Il rigole. Totalement impossible !

Elle pense à l'avion mais là encore échec.

Elle est proche de laisser tomber. Si Abel n'a pas pris le train Vannes–Paris, s'il n'est pas allé à la capitale en voiture, en vélo, en avion, comment a-t-il fait ?

Quand on pose bien la question, la solution s'impose.

Il a pris le train mais dans une autre gare que Vannes ! Quelques vérifications plus tard, elle peut envisager d'aller à nouveau taquiner Abel. Concha a maintenant une idée précise et cohérente du mode opératoire du breton d'adoption. Elle peut même demander au juge d'instruction de préparer la papperasse. Le rapport de la scientifique qui arrive sur son bureau ne fait que la conforter. T'es une championne, ma Grande, se félicite-t-elle en frappant le dossier vert de la main.

25. C'est pas moi, c'est mon frère

Elle a mis le numéro de portable d'Abel dans son smartphone. Juste le prénom, comme

ça c'est le premier qui apparaît quand elle ouvre sa liste de contacts. Ne pas perdre de temps quand on peut l'éviter. Elle appelle :

- Bonjour Monsieur Alico, Commissaire Doyle.
- Bonjour. Vous avez du nouveau sur le meurtre de Samantha ?

J'crois ben qu'oui, pense Concha (elle aime cette tournure qui sonne berrichonne). Et ça t'inquiète, mon coco. Va prétendre le contraire !

Elle lui répond :

- Cher Monsieur, si on arrête quelqu'un, je vous promets que vous serez le premier informé.
- Trop aimable !

Il ne peut pas s'empêcher de fanfaronner, le bougre ! se dit la commissaire. Elle adore les joutes oratoires et encore plus les bras de fer psychologiques. C'est pour ça qu'elle gagne quasi à tous les coups. Mettre Abel sous les verrous, ce n'est pas ça qui la branche. Mais lui montrer qu'elle a su dénouer l'énigme, se montrer plus intelligente que lui, elle adore. Elle poursuit :

- J'aimerais qu'on reparle un peu de votre amie Samantha. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce qu'on se voie du côté de chez vous ?
- Vous n'allez pas vous déplacer jusqu'à Saint Gildas pour un bête interrogatoire.

— Pas de souci, je suis dans le coin. J'avais envie de revoir les côtes du Morbihan depuis longtemps.

Pas de familiarités. Polie, Concha, rassurante, classe. Histoire d'éviter de lui faire lever le pont-levis. Quelques secondes de silence, et il finit par répondre :

— Alors, avec plaisir.

— Je peux passer vous voir dans une heure ?

— Quand vous voulez...

— Très bien. Disons vers 17 heures.

Elle arrive sur zone à 17h30, pour le laisser mariner un peu, faire monter la pression.

Elle passe devant la maison d'Abel, une belle baraque. Trente ans sur les mers d'un bout à l'autre bout du monde rapportent convenablement, à l'évidence. Elle se trompe, la maison a été payée avec un héritage. Avec son travail, Abel a gagné juste assez d'argent pour vivre, mais rien de plus. On ne s'enrichit pas comme skipper de voiliers sauf si on est une star, et Abel n'est pas une star. Et même ça, c'était avant la pandémie... Aujourd'hui, c'est bien pire. Les voiliers sont souvent en cale sèche, sans visibilité de redémarrage de l'activité à cause du foutu virus.

Il ne reste plus qu'à lui faire avouer son meurtre. Elle a tellement d'indices et lui ne manque pas de mobile. Deux égos surdimensionnés comme ceux d'Abel et de

Samantha, ça crée inévitablement des étincelles. Ils se tiraient la bourre à cause de ce défi idiot. Peut-être n'a-t-il pas voulu reconnaître sa défaite ? Et en plus, comme Concha l'a appris par Louis, Abel ne s'est jamais remis du mariage de la femme qu'il aimait avec Jérôme. Il ne lui a jamais pardonné d'en avoir préféré un autre. Des années après, s'est-il vengé ?

Pour interroger Abel, elle a choisi le bar Le Suroît qui lui a tapé dans l'œil, enfin, pas tant le bar que la vue sur l'océan, depuis sa terrasse. Et comme cela, se dit-elle, il ne jouera pas sur son terrain. Elle ignore qu'Abel passe un temps considérable au Suroît et que, très pote avec les proprios, il s'y sent autant chez lui que dans son propre salon. Même quand on s'appelle Concha Doyle, on peut ne pas être toujours au top.

On est début mars et il fait beau. Décidément, la Bretagne n'est plus ce qu'elle était !

Abel arrive rapidement après un coup de fil de Concha précisant le lieu du rendez-vous :

- C'est dommage. J'avais préparé un ti-punch au gingembre, ma grande spécialité.
- Une autre fois, avec plaisir, répond Concha, restant sur le registre de l'amabilité.

Elle pense que pour cette « autre fois », il leur faudra attendre ; elle le regrette mais elle compte bien le mettre à l'ombre pour un bon moment.

Elle a commandé à Maryse, la proprio du Suroît, un thé citron. Concha est très attentive à être en cohérence avec son ton et sa tenue. Rassurer l'autre, c'est toujours une affaire de cohérence. Et là, elle a choisi l'attaque Marie-Claire, chevelure blond doré, attitude calme, souriante, plutôt classe dans une tenue bourgeoise mais pas trop. Abel rétorque par une bière pression, histoire de montrer à la commissaire qu'il est sur son terrain ; Maryse n'a même pas eu à lui demander laquelle, il prend toujours la même blonde locale. Face à l'océan qui est un peu loin parce qu'on est à marée basse, elle attaque bille en tête, en lui claquant sans prévenir du « tu » et du « familier ». C'est son style, à Concha Doyle ; si elle sent que son approche n'est pas « raccord », elle change et rentre dans le lard du quidam :

— Écoute, écoute. C'est l'histoire d'un mec qui monte sur son biclou, pousse sur les pédales jusqu'à La Baule pour prendre le nez-pointu plutôt qu'aller l'attraper bêtement à Vannes comme le ferait un péquin innocent. Roué le drôle, ce n'est pas la même ligne que Vannes-Paris. Mais, pour lui, trois heures et demie de vélo selon Gogol, c'est de la balade. Respect ! J'ai bien failli me laisser... balader !

Abel est désarçonné. Il se croyait à l'abri et voilà qu'il est démasqué. La tuile ! Il aurait dû se

méfier lorsqu'il l'a vue arriver. Pas de survêt ni de baskets bleues ce coup-ci, mais un petit polo style marinière, une jupe blanche plissée et des chaussures à talon. Et en plus, avec des cheveux bleus frisés. Pas fliquette pour un sou mais dangereuse. Mignonne, ça c'est sûr. Donc hyper dangereuse, conclut-il.

Il sourit, avec lassitude. Elle le tient et ça ne va pas être simple de se sortir de ce guêpier.

— OK, c'est vrai. Je me suis rendu en vélo jusqu'à La Baule.

Sourire. Pendant un bref instant, il oublie que son alibi a explosé. Tout à la fierté de son exploit cycliste, il se vante :

— Je n'ai mis que quatre heures malgré les roues de 12 pouces de mon vélo.

Quand on avoue, tout est plus simple, ça libère. Il poursuit :

— Puis, j'ai pris un TGV pour Paris. Au milieu de la nuit, j'ai rejoint la péniche en traversant le quinzième. C'est ça, l'intérêt du vélo pliable, il est pliable... et on peut l'emporter dans le train. J'ai même pu le recharger pendant le trajet. « La SNCF, des hommes au service des hommes », plaisante-t-il.

Il quête du regard une approbation de la commissaire pour sa blague, mais rien n'y fait. « Ça va être coton, elle est raide » pense-t-il.

La preuve :

- Continue. Tu m'intéresses. Arrive au crime, l'encourage Concha.
- Vous aviez raison pour le voyage, Madame la Commissaire. Mais, pour le crime, il vous faudra trouver quelqu'un d'autre pour porter le chapeau. Je n'ai pas tué Samantha. Je suis bien monté sur sa péniche. Je voulais lui démontrer que je pouvais réaliser un meurtre parfait. Sa mort me faisait sortir du défi sans perdre la face : elle était virtuellement morte, le pakap était caduc. Mais je n'avais pas besoin de tuer ma meilleure amie pour cela. Ce n'était qu'une mise en scène, une mort d'opérette.
- Mon coco, ça va pas être simple de prouver ça. Tu as un mobile. Tu es là au moment du crime. Alors avec ton histoire « c'est-pas-moi-c'est-ma-sœur... », ça va être jus de chique de convaincre la justice que tu es blanc comme neige.

Concha parle de convaincre la justice parce qu'elle est ébranlée. Le ton d'Abel a su la convaincre ou au moins instiller le doute. S'il a vraiment dégommé Samantha, il mérite le César du meilleur acteur.

Pour appuyer ses dires, il montre une photo de Samantha en train de dormir, le livre posé sagement à côté d'elle. Il a failli effacer la photo, avoue-t-il à Concha. Mais il s'est dit qu'elle le

dédouanerait : un meurtrier ne garderait pas de telle trace.

Concha a quand même ses doutes :

- Ton téléphone bornait à Saint-Gildas pendant le meurtre. Et maintenant tu me dis que tu l'avais avec toi dans la péniche.
- J'avais pris mon ancien téléphone avec une sim prépayée. On n'existe plus aujourd'hui sans téléphone.

La commissaire regarde l'heure de la photo : 4:14. Selon la police scientifique, la mort a eu lieu entre 5 et 7 heures du matin. À 5 heures, Abel avait encore largement le temps d'attraper son TGV. Mais pourquoi serait-il resté près d'une heure avec Samantha avant de la tuer ? Avec Louis qui dormait juste à côté, en plus ?

Elle lui demande ce qu'il a fait jusqu'à l'heure du train. Il a attendu dans un square près de Montparnasse. Pas de témoin bien sûr.

La commissaire n'apprendra rien de plus d'Abel. Le voyage à Paris était une blague pour illustrer qu'il pouvait gagner son pari avec un meurtre parfait. Mais jamais, au grand jamais, il n'a eu l'intention d'assassiner Samantha. C'était un jeu !

- Tu es dans la mouise, mon coco. Si tu es vraiment innocent et si tu ne veux pas te retrouver à l'ombre, va falloir m'aider à trouver un meilleur coupable.
- C'est vous la police, pas moi.

— Peut-être mais c'est toi qui es dans la merde, pas moi.

Abel lui paraît capable de beaucoup de conneries mais pas de tuer une amie. Et puis, ça ne colle pas. Avec cet alibi tordu, il a pris un risque considérable. Il devait se douter que son emploi du temps serait passé au microscope. Non. Ça ne colle pas. Pourtant, avec un mobile, son pari débile avec Samantha, son expédition nocturne sur la péniche, son faux alibi aussi tordu qu'un scénario à la « Usual suspects », que peut-elle faire d'autre que de le mettre à l'ombre ?

Quelques semaines au vert. S'il n'est pas coupable, ça lui apprendra à éviter ses montages à la con et ça lui remettra les méninges à l'endroit. Et s'il est coupable, ça donnera à Concha le temps de bétonner un dossier pour envoyer le toto un paquet d'années derrière les barreaux. Tout l'accuse, quand même.

26. Steve

Concha a cuisiné Steve une bonne journée. Le voisin destinataire des mails plutôt glauques de la victime, ça l'inspire, la commissaire. Le jeune homme n'en démord pas : l'assassinat d'Abel devait être purement virtuel. Il ne s'agissait que d'un épisode du jeu auquel se

livraient Samantha et Abel. Il n'a jamais été question de la moindre brutalité envers Abel, encore moins de le tuer.

Après une garde à vue pour lui apprendre les bonnes manières (il s'est laissé aller à traiter la commissaire de poufiasse), Concha le libère en laissant planer la menace d'une poursuite pour tentative de meurtre.

Abel qui a appris la libération de la petite frappe envoie un courriel à Concha : « Je vous avais bien dit que Samantha ne voulait pas ma mort, comme moi la sienne. Ce n'étaient que des jeux. »

La réponse de Concha : « Des jeux ? OK. Mais alors dis-moi pourquoi Samantha est morte. Qui l'a tuée ? »

27. Retour vers le passé

Concha est vite convaincue que la réponse à toutes les questions se trouve dans le triangle Samantha-Abel-Louis, trois amis qui étaient sur la péniche cette nuit-là. Il lui paraît évident que c'est leur amitié qui est à l'origine du meurtre. Pour coffrer le coupable, il lui faut comprendre comment le groupe fonctionne.

Les deux amis survivants sont ses principaux suspects. Louis se trouvait sur la péniche au moment du meurtre. Mais il dégage tellement la gentillesse qu'il fait un suspect bien

médiocre. Abel avait un mobile, le défi à la con, et avec son humour caustique et son ton désabusé, il fait un suspect plus présentable. (Concha se dit qu'il est vraiment présentable dans une autre catégorie, le sex-appeal, mais ce n'est pas la question pour le moment). L'intuition de Concha lui dit que malgré les apparences, il n'y est pour rien. Un troisième homme ? Une femme ?

Concha fouille le passé des trois amis pour trouver des pistes qui pointeraient vers l'un ou l'autre. Elle tombe sur une première bizarrerie dans la vie du trio, le suicide de Jérôme, l'ex de Samantha. Bien sûr, c'était il y a longtemps, au siècle dernier ! Mais avec le meurtre de celle-ci, tout devient louche. À regarder de plus près.

Elle continue à fouiller. Son opiniâtreté finit par payer. Elle exhume un autre drame, des années plus tard : l'accident de moto de Sarah, la femme de Louis ; mais dans cette mort au moins rien ne semble louche.

- Quand même, ça meurt beaucoup, chez mes Sévriens, rumine Concha.
- En quarante ans, pas tant que ça, se permet de contredire un de ses inspecteurs. On est sur un rythme pas très différent dans ma famille.
- C'est pas toi qui m'as parlé de ton beau psychopathe ? plaisante Concha.

Elle décide d'aller sur les tombes de Sarah et de Jérôme. Pourquoi ? Parce qu'on ne néglige rien lorsqu'on investigate. Mais surtout parce que Concha adore les cimetières, pas tous bien sûr, mais il en est de superbes et même d'apaisants. Elle visite souvent celui du Montparnasse. Un de ses plus beaux souvenirs reste un premier baiser devant la tombe de Marguerite Duras dont elle n'adore pourtant pas la prose. Elle fréquente comme tout le monde Le Père Lachaise et surtout la tombe de Frank Alamo qu'elle ne rate jamais quand elle y va. Un autre baiser mémorable, cette fois sur « Biche, oh ma biche ». Avec qui ? Elle ne se souvient plus. Mais quel bonheur !

La Commissaire décide de s'accorder le plaisir de découvrir un nouveau cimetière, celui de Sèvres, l'occasion d'un moment de paix et de réflexion sur l'enquête, avec la vague possibilité de la faire avancer. Pourquoi pas ?

La tombe de Jérôme, située entre les carrés E2 et C3, ne lui apprend rien, sinon qu'aucun proche ne vient la fleurir. Il était seul. C'est pour cela qu'il s'est suicidé, par désespoir ? Il était seul à cause de son caractère de cochon ; on l'a assassiné pour ce caractère de cochon ? Les solitaires se suicident-ils ou sont-ils plus souvent assassinés que les autres ? Que disent les statistiques ? La commissaire range la question dans un coin de sa tête.

La tombe de Sarah est différente, une jolie tombe, modeste, bien nettoyée, d'un beau marbre gris clair. Un bouquet de tulipes rouges l'égaie. Note mentale de Concha : « Qui fleurit cette tombe ? Louis sans doute. A vérifier. »

Sur la stèle, « Sarah Safdie, 1956-2016 » et une phrase :

« Le dernier métro tue moins que la moto ».

Concha connaissait déjà le nom de naissance de Sarah. Safdie : on la surnommait sûrement Sassa à l'école. Louis a organisé les funérailles. Et c'est sans doute lui qui a décidé de l'épithète, mais c'est peut-être Abel qui l'a trouvée. Pas de signe religieux. Note mentale : « Pas de religion, pour aucun des trois ? N'ont pas la foi, les cocos ? »

Non, la vraie surprise vient de la pierre tombale. Dans un coin, discret mais impossible à rater car à l'évidence récemment rechampis en bleu nuit, un nombre : 496.

Késaco 496 ? Que dit Qwant ? Concha lance sa recherche et wikipédie.

Ça commence par : « Printemps : l'empereur d'Orient Anastase fait déposer le patriarche de Constantinople chalcédonien Euphemios. » Le reste est de la même veine. En pole position : « le baptême de Clovis 1^{er}. » Ça ne l'avance guère plus que les vingt premières réponses proposées. Peut-être l'article 496 du code civil : « Le tuteur représente la personne protégée dans les actes nécessaires à la gestion

de son patrimoine. » Le Conjuguer de Figaro.fr lui apprend que cela s'écrit « quatre cent quatre-vingt-seize », « quatre-cent-quatre-vingt-seize (recommandations orthographiques de 1990) » ou « quatre cent nonante-six, en Belgique et en Suisse ». Tabarnak ! Et pendant qu'on y est, c'est comment chez les cousins canadiens ? Écœurée, elle ne s'aventure pas plus loin.

Putain, c'est quoi ce 496 ?

28. Un interrogatoire de Louis

Concha, qui n'a pas interrogé Louis depuis longtemps, le convoque pour un nouvel interrogatoire. Il se pointe au commissariat pile à l'heure de sa convocation. Pour le déstabiliser, Concha le laisse poireauter une bonne heure. Un inspecteur vient raconter à Concha que Louis regarde depuis une plombe le mur d'en face sans broncher et qu'il ne semble même pas remarquer le temps qui passe.

Elle finit par inviter le prof de math à s'asseoir dans son grand bureau d'officier de la République. Elle a mis son uniforme d'apparat, avec les galons brodés et tout, une idée idiote qui lui est passé par la tête le matin même. Louis ne paraît même pas le remarquer, pas plus qu'il ne remarque les cheveux verts académie. Elle démarre :

- Bonjour Monsieur Laurier. Je souhaite revoir avec vous certains points, si vous le voulez bien. La nuit où Samantha Anisée a été assassinée, vous dormiez chez elle, n'est-ce pas ? Vous pouvez nous redire pourquoi ?
- Encore ? Elle m'avait appelé la veille pour me demander de passer la voir. Quelque chose la tracassait et elle souhaitait qu'on en parle. J'ai déjà dit tout ça...
- Et ça impliquait forcément que vous restiez dormir sur la péniche ?
- Pas forcément, mais ça m'arrivait souvent de rester dormir pour ne pas conduire de nuit, et pour pouvoir boire quelques verres. Et puis nous avions prévu de faire une expo le lendemain.
- Alors, c'était quoi, ce gros tracas de la copine. Des peines de cœur ?

Concha se rend compte qu'elle a quitté plus vite que prévu le mode « interrogatoire policier » pour celui de « provocations insidieuses ». Mais c'est le calme de Louis, son détachement, qui est arrivé rapidement à l'énerver. C'est quoi chez lui ? De la mollesse ? De la torpeur ? De l'indifférence ? Ce type est trop gentil, trop lisse, trop parfait.

Après quelques secondes de réflexion assez incompréhensibles parce qu'il a expliqué cela déjà plusieurs fois, Louis répond :

- Je ne sais pas.

- Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- On a pris l'apéro en papotant de choses et d'autres. Elle était détendue, joyeuse même. Donc je ne l'ai pas interrogée sur les causes de son invitation. Puis on a dîné, on a regardé un film qu'Abel lui avait recommandé de voir absolument. Elle suit toujours les conseils d'Abel quand il s'agit de cinéma ou de bateaux. Après, on s'est couché.
- Ensemble ? Non je plaisante, pardon ; une mauvaise blague.
- Ça n'a rien de drôle... C'est nul, même, si je puis me permettre !

Louis râle pour la forme mais il ne semble même pas affecté. Même l'irrespect de Concha ne semble pas l'atteindre. Elle poursuit :

- Pardon ! Vous avez bu quoi, à l'apéro ?

Louis semble plus dérouté par cette question que par la blague à deux balles de Doyle. Il finit par répondre :

- Ça, c'est une question. Vous voulez savoir ce que j'ai bu ou ce qu'elle a bu ?
- Ce que vous avez bu. Avec l'autopsie, pour elle, je sais.
- Délicat, vraiment, délicat. Vous regrettez de ne pas m'avoir autopsié peut-être ?

- Qu'est-ce que tu as bu Louis ? insiste-t-elle, passant au tutoiement pour engager l'escalade de la terreur.
- Un whisky.
- Quel whisky ?
- Je ne sais plus...

Louis se demande pourquoi il a dit ça. Il sait parfaitement quel whisky il a apporté et bu. Mais la commissaire l'a gonflé, avec ses questions bizarres. Il décide de rectifier le tir :

- Ah si, une bouteille de single Malt breton.
- Et le film ?
- Quoi le film ?
- Son titre, insiste-t-elle. Quel film avez-vous regardé ? Tu t'en souviens, quand même !
- Oui bien sûr. Mais vous aussi. Je vous l'ai déjà dit. Je ne vois pas ce que vous cherchez.
- Tu n'as pas besoin de voir. T'es pas flic. Alors, réponds à ma question.
- Alice in Wonderland, de Tim Burton.

Elle lui pose et repose des questions déjà posées lors d'interrogatoires antérieurs. Il répond machinalement. Elle semble à peine écouter ses réponses.

Quand elle déclare que c'est fini, Louis se lève pour partir. Il est bien incapable de dire ce qu'elle cherchait au juste, mais il a l'air de s'en moquer. Il ne peut pas savoir qu'elle n'a pas encore posé la question pour laquelle elle l'a

convoqué. Au moment où il pousse la porte du bureau, elle lui lance une dernière question :

— Et 496, ça te dit quoi ?

— Vous êtes allée sur la tombe de Sarah ?
questionne-t-il sans hésiter.

— Ça te dit quoi ?

— D'après toi ? interroge Louis, qui passe, à son tour, au tutoiement.

— Je ne sais pas, avoue Concha. Le nombre de jours qu'a duré ton histoire avec Sarah ?

Louis a l'air surpris. Peut-être est-il en train de faire le calcul. Finalement, il la regarde dans les yeux et hausse les épaules :

— J'aurais aimé...

— Alors quoi ? insiste-t-elle encore une fois.

— Un entier naturel, répond-il en s'éloignant.

— Et, qu'est-ce que ça veut dire ? lui crie Concha.

Il ne fait pas l'effort de répondre et lance en s'éloignant.

— Au revoir, madame la commissaire.

Concha est à deux doigts de le faire arrêter. Mais à quel titre ? Calme insupportable, cela ne donne pas vraiment un motif acceptable. Refus d'expliquer le sens d'un entier naturel, non plus. Il agace, ce mec ! Il pourrait même faire un coupable présentable, mais c'est Abel qui dort en prison.

29. Le prof de math

Un des cousins de Concha est prof de math. Elle l'appelle et lui demande ce qu'il peut lui dire sur 496. Il répond : « entier naturel », comme Louis. Les matheux sont prévisibles. Puis il décline : pair, mais ça, ce n'est pas original. Ce n'est pas un carré ou un cube. Factorisé, cela fait $31 * 2^4$. Trop beau !

Concha n'insiste pas pour savoir pourquoi cette factorisation est si belle. En rentrant chez elle, elle trouve un courriel du cousin : « 496 est un nombre 'parfait'. C'est-à-dire qu'il est égal à la somme de ses diviseurs propres, les nombres entiers qui le divisent autres que lui-même. C'est un concept introduit par Pythagore de Samos. Le premier nombre parfait est 6 parce que $6 = 1 + 2 + 3$. Le suivant est 28, la somme $1 + 2 + 4 + 7 + 14$. Et le troisième, c'est 496 dont la somme est $1 + 2 + 4 + 8 + 16 + 31 + 62 + 124 + 248$. Donc ton nombre est le troisième nombre parfait. Et voilà ! »

L'explication laisse Concha songeuse. J'en fait quoi de ce charabia ?

Après s'être bien triturée le ciboulot, elle trouve une explication pourrie. Sarah était parfaite pour Louis. Pour lui, elle était « 496 », le troisième nombre parfait, et c'est pourquoi il a fait inscrire ce nombre sur la tombe. Il y avait donc deux nombres parfaits avant elle. Josiane, l'ex de Louis, était-elle « 28 », le deuxième

nombre parfait ? Et le premier ? Louis a été amoureux de Samantha. Était-elle « 6 », le premier nombre parfait. Une vie. Trois femmes ? Elle compte sur ses doigts. Pour ce qui est de sa vie à elle, elle arrive à quatre personnes, deux hommes et deux femmes, qui ont vraiment compté. Mais combien parmi elles étaient parfaites ? Elle hésite. C'est quoi, au fait, le quatrième nombre parfait ?

30. L'étau se desserre

Concha demande à un de ses inspecteurs, surnommé Bras-cassé, de tout revérifier dans la vie de Samantha. On a beau être dans les petits papiers de la hiérarchie, on ne décroche pas toujours le gros lot côté collaborateurs. Le flic passe surtout énormément de temps dans un troquet près de la péniche à refaire le monde avec quelques poivrots. Ils critiquent ensemble les mesures du gouvernement pour le Covid. Ce n'est pas vraiment comme cela qu'il va faire évoluer l'enquête. Mais il faut croire que Saint Péji veille sur lui. Bras-Cassé apprend que Corine, la voisine de Samantha, la mère de Steve, est morte assassinée. Mais comme ce n'était pas sur sa péniche mais dans son appartement parisien, personne n'a fait le lien.

Concha demande à Bras-cassé de creuser. Était-elle liée à Abel ou Louis ? Que lui est-il arrivé ?

La pénichière est morte tragiquement, le crâne explosé par une bouteille de champagne même pas débouchée. Comme le résume le flic en charge de l'affaire à qui Concha demande un petit topo rétrospectif : « Elle était pédégère d'une boîte de comm ; une conne qui s'apprêtait à mitonner une vague de licenciement et que personne n'a regrettée ; tellement de monde souhaitait sa mort que nous avions une armée de suspects. Le genre tyrannique, imbue de sa personne et qui harcelait moralement ses collaborateurs directs. On a soupçonné son fils, Steve, un jeune branleur qui détestait sa mère et que la police avait déjà à l'œil pour de petits écarts à la loi. Il avait un alibi en béton armé. »

À Bras-cassé qui lui demande des précisions sur le meurtre de la pénichière, il explique :

- La conne a laissé entrer son meurtrier chez elle dans son appart parisien. Elle se partageait entre la péniche et l'appart. Elle avait manifestement prévu une soirée intime avec champagne, bougies et turlute. La bouteille de champ a servi à la démolir. Le meurtrier n'a pas laissé la moindre trace.
- Et les courriels de la morte, son agenda, interroge Bras-cassé.

- Rien d'intéressant dans sa boîte à mails. Pour ce qui est de l'agenda, à l'heure du crime, on a trouvé une entrée : « Joseph de la Closerie ». À la Closerie des Lilas où elle avait ses habitudes, elle a rencontré un type deux jours plus tôt. Le serveur a parlé d'un bel homme. Le fameux Joseph peut-être. Et bien sûr, pas de caméra de surveillance, les gérants ont le souci de la confidentialité de leurs clients, qu'ils ont dit... On n'a rien gratté de plus. Bref, on n'avait que dalle !
- Elle a dû téléphoner à ce Joseph ?
- Absolument. Son tél avait une entrée « Joseph » qui avait appelé la veille, pour fixer le rencard. Un *burnphone*.
- San Antonio appelle ça un « téléphone à jarter ».

Le flic n'a pas compris ce qu'il voulait dire. Tout le monde dit *burnphone*, non ?

Les noms à droite des touches sont un peu effacés. Il s'approche pour mieux lire. Ah ! c'est elle ; quatrième droite. Il sonne.

— *Oui ?*

— *C'est Joseph*

— *Bonsoir ! Je vous ouvre...*

Il décide de ne pas prendre l'ascenseur. Les pannes, ça arrive toujours au mauvais moment. Elle

ouvre la porte et l'accueille avec un large sourire qu'il devine plutôt qu'il ne le voit. Son visage est à contre-jour. Ces lampes halogènes, ça éclaire toujours trop, d'une lumière crue assez désagréable. Ça s'arrange une fois entré ; d'un geste de la main, elle lui montre le chemin du salon qui, lui, est baigné par un éclairage soigné— sement tamisé. Sur une petite table basse et ronde trône une bouteille de champagne plongée dans un seau à glace. Elle a peaufiné la mise en scène, cette salope ! Il se tourne vers elle, souriant à son tour :

— Du champagne ?

— Volontiers

Il saisit la bouteille par le goulot. Elle n'a pas le temps de trouver bizarre que ce soit façon « batte de baseball ». Il frappe avec force et précision. Elle s'effondre. Il est content. Voilà une affaire rondement menée. Pourquoi perdre son temps en préliminaires et autres salamalecs ? Se la faire avant ? Pas question ! Une suceuse... du sang de ses employés, niet ! Il remet la bouteille dans son seau à glace, parce qu'il aime que les

*choses soient bien rangées et s'apprête
à redescendre, toujours par l'escalier.*

*Un dernier coup d'œil circulaire
pour vérifier qu'il n'a rien oublié. Et
hop, un crime parfait de plus. Ciao
Pédégère !*

Une visite de Concha à la Closerie des Lilas ne lui apprendra rien de plus. Le serveur qui se rappelle bien de la pénichière ne se rappelle plus vraiment du bel homme qui l'accompagnait. Concha lui montre des photos de Louis et d'Abel. Il ne reconnaît ni l'un ni l'autre. Il ne se souvient plus. Louis pourrait être le beau Joseph. Mais il est loin d'être le seul homme répondant au critère « bel homme ». Abel n'est pas mal non plus...

Concha appelle le flic en charge du meurtre de la pédégère :

- Tu as la date du meurtre ?
- C'était le 5 mars 2020, répond le flic après avoir cherché sur son téléphone.
- Merci Mec.

On est en pleine fraternité flicaille virile.

Doyle ouvre son ordi, et tape « ephemeride.com » sur Qwant, onglet : outils pratiques et dans la marge de gauche : nombre de jours entre deux dates. Sur la première ligne, elle tape 5 mars 2020, et sur la seconde 18 décembre

2020, la date du meurtre de Samantha. Elle clique sur « calculer » et ça lui sort...

Merde ! Merde et merde ! *Entre le 05/03/2020 et le 18/12/2020, il s'est écoulé 288 jours soit 9 mois et 13 jours.* Elle aurait aimé voir s'afficher 496 jours. Merde ! Une hypothèse qui fait flop. C'est dommage ! Elle soupire, déçue quand même...

31. Visite au parloir

Concha est paumée et elle n'aime pas ça. Quand elle patauge, sa solution, c'est de reprendre au début, histoire de se donner une chance de trouver ce qu'elle a peut-être loupé. Parfois ça marche. Elle a bouclé des enquêtes grâce à ça.

A la maison d'arrêt de Vannes, elle va directement à l'accueil (pas vraiment le mot qui convient, songe-t-elle). Elle a choisi de s'habiller genre ultime tentation pour curé titillé par ses hormones, une jupe en cuir trop courte, des talons aiguilles et un t-shirt blanc hyper moulant, floqué d'un *I love L.A.* Pour l'occasion, elle a teint ses cheveux en violet très sombre pour faire ressortir un rouge à lèvres ardent. Concha imagine que ça va amener au bord de l'explosion un Abel en manque dans sa cellule depuis des semaines. Est-ce que cela sera suffisant pour le faire se déballer ?

Elle ne laisse pas trop de temps au surveillant pénitentiaire assis de l'autre côté du guichet pour se faire des idées ou se la jouer autorité institutionnelle (Asseyez-vous et attendez votre tour...). Elle lui plaque sur le plexiglass son porte-carte officiel avec la médaille, l'insigne de poitrine et bien sûr la carte Police et son bandeau tricolore. La totale, bonhomme ! Quand on est flic, pas besoin de droit de visite. Il suffit de se pointer et de dire au maton de service :

— Je veux voir Abel Alico. Alors on me l'amène... illico !

Concha rigole intérieurement de sa rime à deux balles. Quand Abel entre dans la pièce minuscule des interrogatoires, la commissaire trouve qu'il a l'air usé, et beaucoup moins sûr de lui qu'à son habitude, plutôt touchant, séduisant même.

— Bonjour Abel

— Bonjour Commissaire

Merde, se dit Concha, s'il se branche sur le respect de l'autorité, je vais avoir du mal à le décoincer. Elle le regarde droit dans les yeux, lui sourit, décroise les jambes pour les recroiser de l'autre côté en lui proposant un spectacle spécial-taulard. Elle inspire un grand coup et ses poumons gonflent les lolos ; ils devraient être irrésistibles. Ça marche !

- Abel, j'aimerais qu'on parle un peu de vous trois, les copains de toujours. C'est possible que tu m'en dises un peu plus sur vous ?
- Vous voulez savoir quoi, exactement ?
- Exactement quoi, je ne sais pas. Surprends-moi !

Abel commence à raconter, entre dans son récit et se lâche peu à peu. Il parle de Sèvres, du lycée, de la compète avec Louis pour gagner le cœur de Samantha, de ce con de Jérôme. Il a presque la larme à l'œil quand il parle de la rouquine, et ça agace un peu Miss Doyle. Concha se connaît bien ; le réveil de la petite boîte « jalousie » est un signe que ce type est en train de se placer en pole position dans son cœur. Une romance avec le premier suspect d'un meurtre ? Au secours ! Elle s'efforce de mettre un couvercle sur la boîte pour rester concentrée.

- Et après l'école, vous avez continué à vous voir ?
- Évidemment, même à Rennes quand Louis et moi avons fait notre service.
- Votre service ?
- Service militaire, Madame !
- Te la joue pas testostérone, mec, et reste avec moi. Rennes ? Avec Samantha ?
- Oui. Quand Louis et moi avons été muté à Rennes pour notre service militaire, Samantha nous a suivis. Elle a trouvé un

poste dans un labo de la fac pour démarrer une thèse.

— Mais tout ça ne date pas d’hier. C’est quand vous étiez jeunes.

— C’est vrai. Mais nous sommes retournés à Rennes tous les trois il y a quatre ans. Nostalgie, quand tu nous tiens.

Petit frisson. Concha tient un truc, elle en est sûre ; intuition de fliquette.

— Vas-y, continue. Tes histoires de services militaires me passionnent.

— Il faut que je te parle de la Générale...

Nouveau frisson chez Concha. Abel vient de passer au tutoiement...

32. La Générale

Abel raconte à Concha son service militaire à Rennes avec Louis, Samantha qui tape l’incruste et le club des cinq avec les pièces rapportées, Binou, la colloc déjantée et Loïc, qui partage le bureau de Samantha à l’Irisa et qui ne l’est pas moins, déjanté.

Puis chacun est parti de son côté, Binou au Brésil, Loïc on ne sait où, Abel sur son bateau. Ils se sont presque perdus de vue.

Samantha échangeait avec son ancienne colloc des courriels de loin en loin. Et puis, au printemps 2017, Samantha a reçu d’elle un

courriel : « Je passe par Paris début mai. J'aimerais vous revoir. » Elle a prévenu Abel et Louis et ils ont décidé d'organiser de grandes retrouvailles, avec pèlerinage à quatre à Rennes, un week-end, histoire de revoir leurs anciens lieux de débauche : La rue de la soif, un troquet où ils passaient des heures à jouer au tarot, le bar de nuit avec une piste de danse improbable au sous-sol qu'ils surnommaient « le monde parallèle » où ils finissaient systématiquement par se mettre minables, et le reste dont ils se souviennent moins.

Concha questionne : « Et Loïc, vous avez essayé de le faire venir ? » Abel répond que personne ne sait ce qu'est devenu Loïc, personne ne sait comment le joindre.

Leur pèlerinage a lieu au début du printemps. Ils s'amuse tous les quatre comme des fous à faire revivre leurs souvenirs de jeunesse.

Un soir, dans leur bar, QG retrouvé, le nombre impressionnant de t-punchs ingurgités les conduits même à faire le point sur le passage du temps :

- Que nous est-il arrivé ? Où sont passés nos rêves ? attaque Abel, déjà un peu « parti ».
- Nous nous sommes laissés distraire, affirme Samantha. Les loisirs. Travailler. Manger. Vivre... Nous nous sommes assoupis. Nous nous sommes contents d'attendre en regardant passer la vie.

- Mais, Sam, tu ne peux pas dire ça, refuse Louis. Surtout toi. Tu as choisi ta vie, tu l'as bien remplie. Tu ne peux pas dire que tu t'es contentée de regarder passer les voiliers.
- Pourtant si, rétorque-t-elle. Comme vous peut-être, j'ai filé les heures, les jours, les ans. J'ai oublié que seuls comptent les rêves qu'on essaie de réaliser. Que ça réussisse ou même que ça plante. J'ai eu peur d'échouer alors, trop souvent, je n'ai même pas essayé. Et voilà, la soixantaine et c'est plié. Trop tard !
- Non ! Il n'est jamais trop tard, contredit Abel qu'un Limoncello bien glacé a visiblement remonté.
- Connerie ! insiste-t-elle. Bien sûr qu'on va continuer à vivre, un peu, mais à la marge. Tu en penses quoi, toi, Binou ?
- Vous êtes obnubilés par vos rêves. Les rêves, on s'en fout. Tu vas acheter ton journal le matin, et tu le lis à la terrasse d'un café. Tu ritualises ça jusqu'au mélange du sucre, ou l'ordre de lecture des articles. Voilà, tu approaches de la perfection et alors... C'est le moment de changer de journal, de café, peut-être d'arrêter le sucre. Ce qui compte, ce n'est pas le rêve, c'est l'instant présent. Seul le mouvement mérite d'être vécu.

Abel et Louis échangent un regard. Binou est toujours aussi délicieusement barge. Samantha ramène les choses sur terre :

- A partir d'un certain âge, ta vie est finie. T'as plus qu'à essayer de ne pas trop te faire chier avant de clamer ou de passer par la case Ephad. Tu peux oublier un peu cette merde avec une conquête qui te fera croire l'espace d'un instant que tu es encore amoureuse. Mais c'est pour du beurre, évidemment !
- Tu parles comme ces gosses persuadés que la vie s'arrête à cinquante ans, rigole Louis. Si je me suis passionné pour la philo après ma retraite, je ne crois pas que ma passion pour cette discipline soit plus faible que celle que j'ai eu pour les maths toute ma vie. Au contraire peut-être. Elle n'est pas brouillée avec des conneries du genre « gagner ma vie ». Je fais de la philo par plaisir, sans aucune prétention qui pourrait gâcher mon plaisir.
- Sam, intervient Abel, quand je t'entends dire qu'après un certain âge, on ne peut même plus faire semblant de tomber amoureux, je rigole. Tous ici, je nous sais capables de tomber dingueusement amoureux demain matin. Binou, ça tombe sous le sens, elle est déjà dingue au départ. Mais toi et moi, c'est évident. On en a tellement envie, quoique tu prétendes. Et Louis aussi est encore capable

des pires conneries quand il est amoureux.
Et c'est génial !

— Amoureux, jamais plus, contredit Louis.

Un ange nommé Sarah vient de passer.

En disant cela, Abel a regardé Samantha droit dans les yeux, avec le secret et impossible espoir qu'elle lui rende son regard. Pas de pot, elle tourne la tête et regarde ailleurs.

Samantha leur explique qu'elle compte les semestres avant de prendre une retraite confortable. Pas d'enfant. Une superbe péniche qu'elle a fini de payer. Qu'a-t-elle réussi dans sa vie ? Quelques rares amitiés et une belle collection d'amants. Si elle meurt demain, avec les règles Covid, seulement 30 personnes pourront assister à son enterrement. Elle a fait une liste. La famille proche, quelques personnes. Les vrais amis dont elle ne s'est pas éloignée, une poignée. Les péniches voisines. Quelques anciens copains de travail. Elle n'arrive pas à trente. Peut-être devrait-elle se flinguer avant que le temps ne diminue encore plus le nombre d'invités à la cérémonie. Laura avec son cancer pourrait ne pas durer. D'autres pourraient aussi disparaître.

Le lendemain de cette cuite mémorable, la tête encore dans la ouate, ils descendent la rue Le Bastard en direction de la place de la mairie, quand sur le trottoir d'en face, ils croisent Salebique, le surnom qu'elles donnaient à la

Générale. Pas de doute, c'est elle, vieillie bien sûr. Son visage est encore plus rébarbatif et hargneux qu'avant. Ils décident de la suivre discrètement, sans bien savoir pourquoi, pour rien, pour vérifier qu'elle habite toujours la même maison, parce qu'il leur est impossible de la laisser juste filer. Elle les conduit jusqu'à la rue du Chapitre, au 5. Aucun des quatre amis n'avaient prévu de revoir cette façade du vieux Rennes, une quarantaine d'années plus tard.

Ils regardent Sale-bique s'engouffrer dans sa maison où les deux femmes ont tant de souvenirs. Ils vont prendre une bière au café d'à côté pour dessaouler. Binou propose de confronter la salope, lui démonter peut-être la gueule à coup de tatanes. Les autres la convainquent que cela ne servirait à rien même si Samantha reconnaît que c'est tentant. Des souvenirs que les deux femmes préféreraient oublier remontent à la surface. Samantha se serre contre Louis.

Ils voient alors deux jeunes filles sortir de la villa et les rejoignent dans la rue. Samantha et Binou se présentent, des ex-locataires de la Générale. Avec les deux jeunes filles, elles échangent leurs expériences. Rien n'a changé. Toujours aussi naze, Sale-bique...

Le lendemain, la harpie basculait par-dessus la balustrade de son balcon un peu avant minuit, côté jardin. Les deux locataires qui écoutaient de la musique n'ont rien entendu. Les

deux étages ont suffi. Le dragon a agonisé une heure ou deux selon le médecin légiste. Difficile de penser que la vieille ait pu tomber toute seule, la balustrade est quand même bien haute. Et ce n'était pas le genre à se suicider.

Le meurtrier arrive au 5, rue du chapitre. Il passe sans difficulté par le jardinet derrière l'immeuble. Escalader jusqu'au second est un peu plus compliqué. Heureusement, il est sportif et puis la glycine qui court de balcon en balcon facilite les choses. Il arrive à faire tout cela sans bruit. Elle prend l'air sur le balcon. Quand elle l'aperçoit qui effectue un joli rétablissement pour enjamber le garde-corps, elle est tellement surprise qu'elle n'a même pas l'idée de crier. Elle lui demande bêtement, de sa voix nasillarde : Que faites-vous chez moi ?

Il ouvre les bras dans un large geste qui se veut rassurant. Ça marche. Il gagne ainsi le temps de faire deux pas en avant et de refermer ses bras autour de la taille de la Générale. Un quart de tour, deux pas en avant en direction du balcon, un épaulé-jeté et la messe est dite. Le bruit est énorme dans le calme de la nuit. Il retient son souffle une ou deux minutes. Pas de

réaction. Il redescend par la glycine et constate que Sale-bique agonise. Elle va bientôt rendre son âme à Dieu si tant est qu'elle n'ait jamais eu une âme et que Dieu existe. Mais ce n'est pas l'heure des réflexions philosophiques. Il résiste à la tentation de lui balancer un coup de pied dans la tronche. Il n'a rien d'un tortionnaire et il ne faut pas laisser de trace.

Un dernier coup d'œil circulaire pour vérifier qu'il n'a rien oublié. Et hop, un crime parfait de plus. Ciao Salle-Bique !

L'inspecteur chargé d'enquêter sur la mort de la Générale n'a pas cru au suicide. Il a d'abord soupçonné la femme de ménage qui avait un bon millier de raisons pour occire la Générale, puis les locataires pour lesquels les motifs ne manquaient pas. Le problème c'est que la liste des personnes qui avaient de bonnes raisons d'en vouloir à la mégère était plus longue que la liste des poivrots de la rue de la soif. L'inspecteur en charge du dossier a découvert chez la Générale un carnet contenant les noms de tous ces locataires depuis quarante ans au moins. Quelques noms étaient soulignés en rouge. Quand l'enquêteur a appris par une des locataires actuelles que deux ex-locataires, dont les noms étaient soulignés en rouge, étaient justement de

passage à Rennes, il s'est dit que son enquête venait de faire un pas de géant.

Samantha et Binou se trouvaient à Rennes le jour de l'assassinat de la Générale. Par hasard ? Elles avaient fait des repérages avec deux copains de la maison de la vieille. Toujours par hasard ? Elles avaient questionné des locataires. Pour vérifier les habitudes de la vieille ? Les inspecteurs de police ne croient plus depuis longtemps à de telles coïncidences.

Il les convoque alors qu'elles s'apprêtent à rentrer à Paris. Elles expriment leur étonnement lorsqu'il les informe de la mort de la Générale.

— On a revu Sale-bique par hasard. On ne l'avait pas rencontrée depuis les années 70, Monsieur l'inspecteur, déclare Binou. On n'a pas mis les pieds chez elle.

— Et nous n'avions aucune intention de le faire, enchaîne Samantha.

— Peut-être, admet l'inspecteur. Mais vous êtes à Rennes et vous traînez devant chez elle la veille de sa mort. Et « Sale-bique », comme vous l'appellez, a souligné vos noms en rouge sur son carnet d'adresses. Vous aviez eu des démêlés avec elle quand vous logiez ici ? Vous êtes revenues vous venger ?

— Des démêlés avec elle ? Tout le monde en avait. Se venger. Des années après. Au secours ! déclare Samantha en éclatant de rire. Qu'est-ce que vous voulez qu'on vous dise ? Je n'avais pas pensé à elle depuis des

années. On n'en a rien à cirer de la Générale. C'est de l'histoire ancienne. Pourquoi a-t-elle souligné nos noms ? Demandez-le-lui.

- Elle est morte. Alors, je vous le demande. Et, pourquoi je devrais croire que vous n'avez rien à voir dans ce crime ?
- Parce que c'est la vérité mon petit cœur, répond Samantha en lui adressant son sourire *number one*.

L'inspecteur n'a pas su quoi répondre. Il n'arrivait pas à croire qu'une suspecte se permette aussi ostensiblement de flirter.

Dans le rapport intermédiaire d'enquête quelques semaines plus tard, l'inspecteur rennais n'a pas exclu la possibilité que les deux amies se soient alliées pour réaliser ensemble le meurtre de la Générale, mais il n'avait pas le début d'une preuve pour étayer cette hypothèse.

Abel raconte à Concha leur année à Rennes, leur retour en pèlerinage avec Binou. Très honnête, il lui parle même de la mort de la Générale. Comme s'il n'était pas assez suspect...

Concha fouille autour de cette vieille histoire. La police a fait des progrès avec le numérique. Cela ne lui prend pas très longtemps pour remonter jusqu'aux PV d'interrogatoires.

Elle retrouve qui était l'inspecteur chargé de l'enquête en 2017 ; l'inspecteur Abruggiati

est facilement joignable ; il est l'animateur principal des réunions du club de la Direction interrégionale de la police judiciaire de Rennes. Autour de lui, les flics se retrouvent le soir et le week-end pour rêver d'un monde où les flics seraient aimés de la populace. Et comme ce monde n'est pas près d'arriver, ils picolent de concert.

Des fois, tout n'est pas dans le dossier. Elle appelle Abruggiati pour en savoir plus. Est-ce que Samantha et Binou ont tué la vieille ? Quelle est votre intime conviction ?

La réponse surprend Concha : « J'ai fini par me convaincre que ce n'était ni l'une, ni l'autre. Elles n'auraient pas pu sortir de leur hôtel au milieu de la nuit sans être vues par le réceptionniste. Il aurait fallu qu'elles sortent par le balcon du troisième étage, possible mais gonflé. Si vous voulez mon avis, c'était un des deux copains qui ont tenu à les accompagner quand je les ai convoquées à l'hôtel de police. Leur chambre était au rez-de-chaussée. Ils pouvaient sortir discrètement. »

— Abel et Louis. Lequel des deux ? Ensemble ?
questionne Concha qui aimerait bien que la réponse innocente Abel.

— Je ne suis pas sûr. Peut-être ensemble. Plutôt séparément, il y avait une boîte de somnifères vide dans la poubelle de leur chambre. Une impression : le grand, je ne me rappelle plus son nom, avait l'air trop gentil ;

je me méfie de ces images d'Épinal. Abel m'a dit qu'il s'était bourré de somnifères. Pour moi, c'est le grand qui est sorti dézinguer la Générale. Mais je n'avais pas de preuve. Je les ai cuisinés et j'ai laissé pisser.

- Et vous n'avez pas cherché à pousser un peu plus que ça pour trouver des indices ? ironise Concha, consciente du risque que l'inspecteur Abruggiati lui raccroche au nez, mais en même temps agacée par tant d'inconsistance professionnelle.
- Euh..., fut la seule réaction à laquelle elle eut droit.

Après quelques secondes de silence, Abruggiati ajoute :

- Je crois avoir fait mon boulot. J'ai creusé. J'ai retrouvé des gens que les quatre fréquentaient dans les années soixante-dix. En fait, ils étaient cinq, il y en avait un autre, Loïc Le Boulc'h, à toujours glander avec les autres. Un dur, qui a passé une nuit au bloc, pour avoir cassé la gueule à un flic qui l'avait traité de pédé. Je ne l'ai pas retrouvé.

Peu lui importe ce qu'est devenu ce Loïc. Il ne fait que compliquer encore plus cette histoire qui n'en avait pas besoin. Par conscience professionnelle, Concha charge une stagiaire de retrouver sa trace, pour l'interroger. Elle aime bien refermer les portes.

Concha aime bien l'idée d'une culpabilité possible de Louis. Si Louis a tué la Générale, cela devient tentant de le créditer aussi du meurtre de Samantha. Mais si, pour la Générale, le mobile est clair, quid de celui pour occire Samantha ? Son amour dingue pour la rouquine lui aurait fait péter un plomb. Une autre possibilité : il a eu à choisir entre Abel et Samantha. Il vivait mal la compétition qui s'exacerbait entre eux. L'un des deux devait disparaître pour que l'autre soit heureux. Il venait d'apprendre que Samantha trichait en faisant disparaître Abel ; il a joué les arbitres, remis les pendules à l'heure en éliminant la tricheuse. Il n'avait pas prévu qu'Abel tricherait aussi. Ou alors, il le savait et c'est pour cela qu'il a décidé de faire porter le chapeau à son vieux copain. Abel allant en prison, Louis restait le vainqueur secret de cette compétition entre les trois comme il avait peut-être été le vainqueur secret d'un autre défi, celui d'assassiner la Générale.

Le défi d'assassiner la Générale ? Même si personne n'a mentionné ce challenge entre les potes, Concha aimerait y croire à un tel pakap. Pakap de démolir Sale-bique. Louis, pour gagner, aurait glissé un somnifère dans le verre d'Abel. Puis, il aurait tué la vieille.

Louis est un coupable possible. Mais comment Concha pourrait-elle jamais le prouver ? Bien qu'ayant déjà échoué dans

l'exercice, elle se force à vérifier quand même la thèse des dates. Elle retrouve trois dates dans ses notes :

- 29 septembre 2014 (la mort de Sarah)
- 17 juin 2017 (la mort de la Générale)
- 5 mars 2020 (la mort de la pénichière).

On dirait qu'autant de temps passe entre la première et la seconde qu'entre la seconde et la troisième. Allez hop !

Au boulot, Ephemeride.com ! Combien de jours ? Entre le 29/09/14 et le 17/6/2017, la réponse est 992 jours. 992, c'est deux fois 496 ! Yes ! et entre le 17/6/17 et le 5/3/20, aussi 992 jours. Oui, oui, oui ! Ça ne peut plus être le hasard !

Immense plaisir de Concha. Le grand panard. Elle vient de marquer des points dans cette énigme de plus en plus passionnante. Elle ne sait pas pourquoi mais elle a *scoré*.

Mais pourquoi 2x496 et pas 496. Une explication, c'est qu'il lui reste encore des événements à découvrir, des meurtres peut-être. Qui a été trucidé 496 jours après le 29 septembre 2014, et 496 jours après le 17 juin 2017 ? Ce n'est peut-être pas un meurtre. C'est un peu plus compliqué de préciser la question avec l'aide du web, mais elle se dit qu'elle a pas mal d'autres moyens de poser et répondre à cette question : que s'est-il passé le 7 février 2016 et le 26

octobre 2018 ? Être dans la police, ça aide. Elle en est sûre, elle progresse !

Concha exulte. Si elle découvre ce qui s'est passé ces jours-là, et les relations du club des trois avec les disparus de ces dates fatidiques, elle sent qu'elle tiendra le coupable et pourra étayer la petite idée qu'elle s'est forgée. Tout tourne autour de 496. Un nombre parfait gravé sur la tombe de Sarah. Un truc de matheux. Il est de plus en plus évident pour elle que Louis est le psychopathe de son enquête. Reste à le prouver.

Elle s'offre une canette de coca pour fêter son cheminement déductif. Mais cela ne suffit pas. Ce soir, elle ira danser dans une boîte qu'on lui a recommandée, pas très loin de la rue Charlemagne. Ça serait sympa de se lever une jolie souris pour épicer le week-end qui s'annonce.

33. Le troisième meurtre

La mort plus ou moins naturelle de Sarah et ce chiffre 496. Concha est remontée jusqu'aux meurtres de la Générale et de la pénichière. Deux meurtres sur des multiples de 496, plus le meurtre (possible) de Jérôme et de celui (certain) de Samantha. C'est le moment de l'enquête où Concha commence à avoir des convictions, mais

où les morceaux du puzzle peinent encore à se mettre en place.

Un tueur en série, Louis sans doute, l'argument porte auprès du préfet de police. Pour le préfet, ce sont des promesses d'un journal télé de vingt-heures, de passages sur les chaînes d'info. Concha dispose maintenant de deux inspecteurs pour l'aider sur le dossier « Samabellouis ». Pas de chance, elle a hérité d'un branleur en plus de Bras-cassé.

Elle met Branleur sur les deux dates mystères. Éplucher la presse pour trouver des meurtres le 7 février 2016 et le 26 octobre 2018. Il patine. Balpeau. C'est vrai que ce n'est ni à la machine à café ni au troquet du coin qu'il trouvera des réponses. Il y a toujours la possibilité que le meurtrier se soit réglé sur 2 fois 496. Concha n'y croit pas. Le double d'un nombre parfait n'est pas un nombre parfait ? En tous cas, 992 n'est pas parfait.

Elle charge l'autre inspecteur d'éplucher les comptes de Louis. Bras-cassé découvre que la sœur de Louis a remboursé à son frangin une somme énorme, courant 2019. Cette même sœur a acheté peu après un 150 mètres carrés à Oberkampf. Son salaire et celui de son mari ne peuvent justifier de telles prodigalités. Qu'est-ce qui peut bien expliquer la soudaine richesse de la sœur de Louis ? Le Loto, l'Euro million ? Bras-cassé découvre que le mari de la dame a hérité d'une vieille tante.

La vieille était une riche harpie qui pourrissait la vie de ses voisins et était connue pour ses remarques racistes et homophobes. Le quincailler indien du coin de la rue résume les points de vue de nombre de résidents du quartier : « Excusez-moi. On ne dit pas de mal d'une morte. Mais la salope ! Bon débarras ! »

Il entre un soir par effraction chez la vieille bourrée aux as. Comme elle est complètement sourde et que la télé joue à plein volume, il est presque dans ses bras quand elle se rend compte de sa présence. Elle panique. Pour la faire taire, il lui applique un oreiller sur le visage. Ça calme bien la vieille de ne pas respirer pendant plusieurs minutes. Quatre « Joyeux anniversaires ». Il en faut deux pour se laver les mains, il en faut bien quatre pour nettoyer la terre de cette sale teigne. Il a occis sans remord la Tante ; elle n'en avait plus que pour quelques années qu'elle ne méritait pas de vivre.

Ce qui est sympa, quand on rentre par effraction, c'est que le mobile se propose de lui-même. Il prélève une belle montre de poche en or de 1860, exposée sous globe sur la cheminée, et un joli petit Modigliani tellement beau.

Meurtre crapuleux, penseront les flics, qui généralement pensent assez peu. Dommage, il lui faudra balancer tout cela dans la Seine. C'est le b-a-ba du boulot. On oriente les keufs sur une fausse piste et on ne laisse pas de trace. Il n'aura pas de remords pour la vieille, pour le Modigliani, si.

Un dernier coup d'œil circulaire pour vérifier qu'il n'a rien oublié. Et hop, un crime parfait de plus. Ciao Tatie !

L'enquête policière conclut à un cambriolage qui a mal tourné. Aucun indice. Affaire classée.

Encore une mort avec Louis dans le paysage. Quel jour, au fait, le décès de la Tatie ? 26 octobre 2018 ? Ben tiens ! Bingo ! Trop fastoche ! Et quand on parle du loup, on en voit le 06 qui s'affiche ; ne voilà-t'y pas que Concha reçoit un appel du matheux.

— Oui, Louis ?

— Bonjour Commissaire. J'ai repensé à votre question de l'autre jour.

— Laquelle ?

— 496. Alors...

Louis fait une pause comme s'il cherchait à ménager un effet de surprise. Concha le laisse poireauter. Il se décide enfin :

- Et bien 496, c'est un nombre parfait.
- Oui, je sais, un entier naturel égal à la somme de ses diviseurs à l'exception de lui-même. Et ?
- Ben. C'est tout. Je pensais que vous seriez intéressée.
- Oui. Très.

Concha se tait, laissant mijoter l'autre au bout du fil.

Elle ne le sait pas mais sa technique fonctionne. Louis passe de la perplexité à l'inquiétude.

Concha avance un pion :

- La tante du mari de ta sœur Corine, tu peux m'en dire un mot ?
- Oui, répond Louis, inquiet. Celle qui s'est faite dégommer. Ça va encore être de ma faute.
- Et oui, pépère. Les dates collent, des multiples de 496. Seul un matheux pouvait penser à ça.
- Selon vous, quand on est matheux, on est dingo. C'est pas un peu cliché ?
- Le cliché pour les matheux, c'est en général plus l'autisme que la psychopathie.
- Et ni l'un ni l'autre, ce n'est pas possible ? s'énerve Louis qui ne s'énerve jamais. Des matheux normaux, ça vous gêne tant que ça ?

- A ton avis, insiste Concha. À qui profite le crime de la tatie ? À ta sœur, pas vrai ? Donc à toi en bon petit frère qui protège sa sœurette.
- Si vous voulez. J'en ai marre d'être votre tête de turc. D'accord Corine est ma sœur, mais elle est sortie avec Abel au lycée. Alors, côté suspect, je ne suis pas tout seul... J'en ai marre. Je balance.

Concha pense : « Ce n'est pas beau de cafter ! ». Louis protégeait Abel jusqu'ici. Est-ce qu'il commence à paniquer ? Elle sait maintenant qu'il s'agit d'une série de meurtres, que ça ne peut être que l'œuvre d'un psychopathe. Et le psychopathe, Doyle est maintenant à peu près convaincue que c'est Louis. Elle ne voit pas Abel tuer quelqu'un pour faire plaisir à une ex du temps du lycée. Une sœur, ce sont des liens tellement plus profonds. On tue pour une sœur.

C'est Louis ! Il n'assassine que des femmes qui ne méritaient pas vraiment de vivre : la Générale, la tatie, la pénichière. Des disparitions qui améliorent plutôt la société. Pour celles qu'il choisit, on a du mal à lui en vouloir. Mais cette explication est un peu simpliste. Concha pense à Jérôme. Si c'est Louis, il tue peut-être aussi des hommes, des tas d'hommes ne méritent pas plus de vivre.

Mais ce qui ne colle pas avec sa théorie, c'est le meurtre de Samantha. Le comble, c'est que Concha est partie du meurtre de Samantha pour dénicher les autres, et c'est finalement le meurtre de Samantha qui lui pose problème. Si, comme amie, elle pouvait parfois être crispante, Samantha était plutôt aimée. Alors, pourquoi elle ? Contrairement aux autres, elle n'avait rien d'un monstre. A moins qu'un truc n'ait échappé à Concha ? Mais non ! La disparition de Samantha reste une énigme.

Une rancœur traînée depuis l'adolescence ? Une haine suscitée par la jalousie accumulée au fil des ans ? Pas convaincant. Un autre point dérange Concha. Le meurtre de Samantha n'est pas dans le rythme des 496 jours.

Dans le doute, Concha classe quand même Louis dans la catégorie « psychopathe » parce que c'est là qu'on met les tueurs en série et trois ou quatre meurtres, c'est déjà une série, non ? Pour vérifier, elle se renseigne sur la psychopathie en commençant par Wikipédia : Louis manque-t-il d'empathie ? Non, il en déborde. Est-il parfois agressif ? Jamais, si on en croit sa famille et ses amis. Une seule fois. Les pulsions des psychopathes les poussent souvent à précipiter leurs crimes. Louis prend son temps, exactement 496 jours entre chaque meurtre. Un critère énoncé de prévalence des psychopathes la fait sourire : S'adonne-t-il à des relations

sexuelles sans protection avec des partenaires multiples ? Pas qu'elle sache.

Décidément, Louis semble à des années lumières de la psychopathie. Il faudrait peut-être consulter des sources plus techniques que Wikipédia, des psychiatres. Une autre pathologie ? Après une nuit à potasser des livres sur les désordres psychologiques, Concha n'est pas plus avancée. Impossible pour elle de mettre un nom sur la dinguerie de Louis, si tant est qu'il soit effectivement barge. Il lui faudrait vraiment consulter un spécialiste, mais elle a la flemme.

La conviction de Concha est loin d'être partagée. Discussion devant la machine à café :

- Tu continues à penser que c'est Louis, même si on n'a pas de preuve contre ce mec ? interroge Branleur.
- Oui. Pas toi ? répond Concha.
- Je pencherais plutôt pour Abel, propose Branleur. Ce gars-là, je ne le sens pas.
- Pourquoi pas Loïc, avance la stagiaire, en riant.
- On vérifie tout, conclut Concha en soupirant.

Pourtant, Concha est persuadée que c'est Louis, foi de Doyle. Elle est d'ailleurs moins motivée par le désir de mettre Louis à l'ombre que par la curiosité de comprendre ce qui l'anime, le fonctionnement du trio, et les liens étranges qui le lient aux deux autres. La curiosité n'est pas un vilain défaut, chez un flic. Elle

hésite ; même s'il lui est plutôt sympathique, peut-elle laisser Louis continuer à nettoyer le monde de tarées qui pourrissent la vie des autres ? Non, même s'il choisit à chaque fois des femmes qui ne méritent pas vraiment de vivre, et même si c'est au rythme extrêmement raisonnable d'une tous les 496 jours, la loi n'accepte pas cela. Et la Commissaire Concha Doyle, elle est censée être la loi, non ?

34. On avait oublié Loïc

Concha est invitée à la soutenance de Solène Mehrène, sa stagiaire. Elle réalise alors avec une bonne dose de honte qu'elle n'a pas du tout suivi le travail de la jeune femme. Elle se souvient qu'elle l'a chargée de retrouver Loïc, le copain de Rennes, le dernier du Club des cinq. Ensuite, elle l'a ignorée. Elle n'a même pas lu les courriels hebdomadaires que la stagiaire lui a envoyés. La honte !

Le titre du rapport de stage : « Qu'est devenu Loïc Le Boulc'h ? »

Le début de sa présentation : « Loïc Le Boulc'h a disparu un beau jour, sans laisser la moindre trace aux impôts, à la sécurité sociale, ou dans quelque base de données que ce soit. Vous trouverez là (la fille tend à bout de bras son mémoire, en pointant du doigt un haut de page)

en Appendice 1 la liste de toutes les procédures que j'ai suivies pour retrouver ses traces et qui ont échoué. Il a totalement disparu dans les premiers jours de... *février 2016*. »

Elle a insisté sur la date, en prenant une longue inspiration et en élevant la voix pour le mois et l'année. Elle a bien préparé son petit effet. Cela a suffi à capter soudainement toute l'attention de Concha. La commissaire pose la question évidente : « Quand était-ce ? Le 7 février 2016 ? »

La stagiaire tarde à répondre, consulte ses notes en souriant. Sadique ! Le 7 février 2016, c'est le « trou » dans les dates de meurtres, la date d'un meurtre dont on ne connaît pas la victime. Loïc a disparu autour de cette date. Et s'il était la victime ? Pourquoi est-ce que cela ferait tant plaisir à Concha que ce ne soit pas que des femmes qui soient assassinées à chaque anniversaire de 496 jours ?

La stagiaire finit par répondre : « Non. Il a tiré de l'argent avec une carte de crédit le 9 février. »

Concha n'a pas le temps de remarquer que quelqu'un d'autre aurait pu tirer cet argent, la stagiaire ajoute : « il a rendu son appartement le 10 et la proprio est formelle, c'était bien Loïc Le Boulc'h qui lui a remis les clés. »

Donc Loïc n'est pas la victime du 7 Février 2016. Mais une disparition autour de cette date ne peut pas tenir du hasard. Il pourrait être le

tueur en série. Concha se serait totalement plantée en suspectant le trop gentil Louis. Loïc est le meurtrier qu'elle recherche, le double de Louis en négatif. C'est Loïc qui a tout fait. Loïc Le Boulc'h, un nom qui colle si bien à un meurtrier en série. Tout s'éclaire soudain. Comment a-t-elle pu se planter à ce point, elle, la détective hors catégorie ?

Solène Mehrène questionne : « Loïc Le Boulc'h peut-il être le meurtrier que nous recherchons ? Pour répondre à cette question, il faudrait retrouver sa trace. »

Long silence, et elle ajoute : « Et je l'ai retrouvée ! »

Effet garanti. Elle sait qu'elle vient de s'assurer une bonne note de stage, pourquoi pas un A+. Mais elle continue à traîner, pour faire payer à Concha de ne pas avoir fait son job de « Maîtresse de stage ». Elle raconte donc dans les moindres détails toutes les pistes qu'elle a suivies et qui ne menaient nulle part. Elle finit par avoir pitié de Concha et conclut : « Pour vous la faire courte (Concha soupire, soulagée), il est devenu survivaliste. Il vit dans une cabane des Alpes du Sud. On ne sait pas bien de quoi. Il chaparde. Il pêche. Il cultive un peu, certains disent de la beuh. Il évite tout contact avec des humains à l'exception d'une poignée de privilégiés dont il accepte l'aide. »

— Est-ce qu'il est possible qu'il soit allé à Paris aux dates des meurtres ? interroge Concha.

— Improbable, répond la stagiaire. Les voitures le terrifient. Il panique à l'idée de se retrouver même dans un village. Et à l'époque du meurtre de la Tatie, il s'était chopé une hépatite. Il s'est traîné chez une amie qui a appelé un médecin. Selon le médecin du village, il a refusé d'être hospitalisé et il n'aurait pas même eu la force de marcher jusqu'à la gare.

Et voilà. Loïc n'est pas la victime du 7 Février 2016, et ce n'est pas le meurtrier qu'ils recherchent. Solène a fait son job ; elle referme proprement une porte. La stagiaire obtient son A+ et une invitation à dîner. Concha se dit qu'elle pourrait essayer de la convaincre de venir renforcer son équipe. Solène est à des kilomètres au-dessus de Bras-cassé et de Branleur.

Reste que Loïc a disparu en février 2016. Peut-être a-t-il découvert que Louis était un meurtrier, un ami qu'il admirait énormément. Peut-être est-ce cela qui lui a fait perdre toute confiance en l'humanité.

35. Coincer Saint-Louis ?

Concha est venue jusqu'à Nazareth (la prison de Vannes) pour passer un moment avec Abel à sa sortie, après un mois de prison. Elle lui offre même le voyage jusqu'à Saint-Gildas au frais de la police nationale. Lui est tellement

content d'avoir retrouvé la liberté qu'il ne lui en veut même pas d'être celle qui l'a fait embastiller. Elle s'est trompée mais il doit bien reconnaître que tout l'accusait et que c'était bien en partie de sa faute.

Assis devant la mer et des verres de blanc, ils refont l'enquête un peu comme Abel aime refaire les matches du RCV (le club de Rugby qui fait la fierté des bretons) avec ses potes du Suroît.

Elle reconnaît que le plus dur pour elle a été de changer d'avis. Quand elle a découvert le voyage en cachette d'Abel jusqu'à la péniche, elle a été convaincue d'avoir trouvé son coupable. Avec les tonnes d'indice contre lui et surtout son ironie noire et mordante, il faisait un tellement meilleur assassin que Louis. Tout le monde en avait plein la bouche du calme, de la gentillesse de Louis, des services qu'il rendait autour de lui. On le voyait moins qu'Abel se saisir d'un gros livre pour massacrer une amie. Oui, vraiment, Abel faisait un assassin tellement plus convenable. Samantha aussi aurait fait une meurtrière présentable, mais c'était déjà la victime. On se suicide rarement en se balançant des coups de bouquin à travers la tronche.

Concha raconte :

— Tu vois, Abel, pour croire à ton innocence, j'ai dû remonter le temps. Je me suis rendu au début de votre amitié. Et j'ai compris que c'était sans doute Louis qui s'était

débarrassé de Jérôme, de la Générale. Pas toi, ou Samantha. Je suis maintenant convaincue que Louis est un tueur en série mais je n'ai pas la moindre preuve contre lui.

Concha raconte à Abel sa théorie du 496 avec comme point de départ le 29 septembre 2014 et la mort de Sarah, le trou pour la mort d'un inconnu et la disparition de Loïc après, la mort de la Générale, la mort de la tatie, la mort de la pédégère. Elle s'attend à ce qu'Abel défende son ami, il le fait très mollement. Elle l'interroge :

- Est-ce que tu as pensé qu'il pouvait être l'assassin.
- Oui, répond Abel après une courte hésitation. Ça expliquerait pas mal de choses.

Non seulement il ne refuse pas la culpabilité de son pote, mais il aurait tendance à le couler. Il rajoute :

- Te voilà bien avancée. Tu n'as aucune preuve.
- C'est parfois le cas dans mon job. T'es sûre de toi, et même si tu ne peux rien prouver, *tu sais*. Et savoir est déjà essentiel. J'en ai appris énormément sur Louis. Cela m'a fait changer d'avis sur le zozo. Maintenant, il faut fouiller, tout vérifier plusieurs fois. Il a peut-être laissé des indices.

— Je ne parierais pas sur ça. C'est un maniaque du détail.

Après quelques instants de réflexion, Concha poursuit :

— Ce genre de personnes ne sait pas s'arrêter. Comme il a pu tromper son monde, il se croit invincible. Je parie qu'il va continuer. Et même s'il est très fort, je finirai par le coincer.

Long silence interrompu par Abel :

— Je connais bien Louis. Je pourrais peut-être t'aider à le coincer.

— Pourquoi tu ferais ça ?

— Il a quand même fait de moi le suspect numéro un, je te rappelle. Je resterai celui qui a été en prison pour le meurtre de Samantha. Pour les amis, je serai celui qui est peut-être le meurtrier de Samantha mais que les flics n'ont pas pu serrer. Je ne peux pas laisser passer ça. Je veux t'aider à le coincer.

— Tu serais mon joker ?

— Je pourrais même être plus que ça... Tu veux rester dormir ?

— Gonflée ta proposition. Tu as l'âge de mon père.

— Délicate. Je m'attendais à ce que tu prennes pour excuse que tu n'aimes que les femmes.

- Ce serait un mensonge. Si je préfère les chattes, je ne rechigne pas devant un céladon, même si sa date est un peu périmée.
- On m'a rarement dit oui de manière aussi raffinée.

Cette nuit-là, Concha et Abel ont brûlé les étapes. Côté sexe, Abel n'avait sûrement plus la fougue de la jeunesse, mais un peu de technique et l'absence d'enjeux romantiques compensaient. Surtout, ils ont beaucoup parlé et appris à se connaître ; cela leur aurait peut-être pris des années pour arriver au même stade sans l'intimité de l'amour physique.

Bon, n'évitons pas les points qui fâchent. Coucher avec un suspect, cela ne se fait pas dans la police. Concha sait bien qu'elle a salement dérapé mais, après tout, ce n'est pas la première fois.

Pour le petit déjeuner, elle a droit à la totale : l'English breakfast, la brioche grillée et tartinée de la fameuse gelée de coings de Judith et même la cuillère à soupe d'huile de chanvre du petit producteur écolo au-delà du raisonnable. Pour impressionner, il a même rajouté des beignets à la banane, une recette perfectionnée lors d'un long séjour à l'Île Maurice.

Une fois rassasiée, Abel revient sur sa proposition :

- C'est quand le prochain anniversaire des 496 jours ?

- Dans deux mois. Le 14 juillet. Un meurtre pour la fête nationale ?
- J'ai réfléchi. Le truc qui peut marcher avec Louis, c'est un défi. Tu lui balances une meuf bien dégueu, bien pourrie. Même s'il sait que c'est un piège, il ne résistera pas. Le 14 juillet, il essaiera de l'assassiner et toi tu seras là. Et voilà.
- Et si le Louis fait florès, j'ai un macchabée de plus sur la conscience, refuse Concha.
- Si tu choisis quelqu'un de vraiment dégueulasse, on s'en fout.

Concha hésite. Quand même, un meurtre préparé par une commissaire de police, ça fait désordre. Abel qui sent qu'elle hésite propose :

- Pourquoi une femme, proposons-lui un type hypra dégueu, un mec que personne ne va pleurer s'il se fait dessouder. Comme ça, tu sauras s'il ne s'attaque qu'aux femmes. Moi je crois...
- J'ai, le coupe Concha.
- Quoi ?
- J'ai un hypra dégueu, un proviseur, une horreur, un pédophile, explique Concha. On est certain de sa culpabilité. Il draguait des gamins sur internet. Il les entraînait dans la forêt de Fontainebleau pour les violer. Il s'est fait piéger par une assoce. Quand il s'est rendu au premier rendez-vous avec une pseudo gamine, des membres de l'assoce

l'attendaient. Ils ont tout balancé sur Internet. C'est hors les clous, mais bon... Le pédophile a été relevé temporairement de ses fonctions, et une enquête a été ouverte contre lui.

- Et il dort en tôle ?
- Tu parles. Le jeune inspecteur en charge de l'affaire a foiré sa perquise dans les grandes largeurs. Il a aligné les fautes de procédures. Le proviseur s'est pris un cadon comme baveux. Il va s'en tirer fleur. C'est foutu.
- Tu mets Louis sur le coup, s'enthousiasme Abel. Un proviseur, c'est parfait. Louis était prof, ça va lui rappeler tous les proviseurs qui l'ont fait chier pendant sa carrière. Tous les profs détestent les proviseurs.
- Pas du tout, contredit Concha. J'ai une amie proviseure à Marseille. Tous ses profs l'adorent et si ce n'était pas la compagne d'un pote...
- Oups ! Mes excuses ! En tous cas, tu te sers du proviseur pédophile pour coincer Louis.
- Et je serre Louis, un mec que je trouve plutôt sympa, quand cette pourriture s'en sort, râle Concha.
- Si tu veux, tu laisses Louis régler son compte au proviseur, et tu ne l'arrêtes qu'après.
- Putain ! s'énerve Concha. C'est toi le psychopathe, pas lui ! La peine de mort a été abolie.

- Violer des gosses, c'est les détruire. Il mérite la mort, affirme Abel, oubliant ses valeurs de soixante-huitard.
- Mon taf, c'est d'empêcher les meurtres, de les punir, pas de les provoquer. Si un truc comme ça se sait, bye-bye mon job.
- Alors tu passes ?
- Non. Je branche Louis sur le proviseur mais je ne le laisse pas commettre le meurtre. Je vais être encore plus tordue que lui en laissant le salaud s'en sortir.
- Plus tordue que Louis, conclut Abel, assez satisfait de son bon mot.

Concha se plonge dans ses pensées et elle finit par dire :

- Il n'a tué que des femmes. Ça ne va pas marcher. Il ne s'attaque pas aux hommes.
- Non, contredit Abel. Louis est normal, donc il tue aussi des hommes. Et je te signale qu'il a peut-être tué Jérôme.
- Normal, Louis ? On croise les doigts.

Abel s'éloigne pour faire la vaisselle du petit déjeuner. Concha repense à toute leur conversation. Étonnant à quelle vitesse Abel a accepté la culpabilité de Louis. Pourtant, elle n'avait aucune preuve à mettre en avant. Il faut croire qu'il était arrivé à la même conclusion.

36. La mise en place

Quand Concha lui a demandé s'il connaissait le proviseur Fagot, Louis n'a pas vu venir le piège. Elle avait habilement prétexté que Fagot avait croisé Samantha à l'époque où elle bossait sur l'informatique au collège, et qu'il aurait aussi pu rencontrer Louis. Mais quand elle lui a raconté avec moult détails l'histoire de Fagot et glissé que ce salaud allait s'en tirer, il a senti l'embrouille.

Louis a compris que la commissaire, machiavélique, était après lui et qu'elle ne le lâcherait pas. Elle lui offre Fagot parce qu'elle le croit meurtrier. Le raisonnement est imparable. Si Louis s'en prend à Fagot, comme il est surveillé, elle le coince. Sinon, ce pourri de proviseur s'en tire à bon compte et elle tiendra Louis pour responsable de ce que cette ordure pourra faire demain. Louis perd à chaque fois.

Bras-cassé et Branleur se relaient pour filer Louis. Les deux inspecteurs ne sont vraiment pas des flèches ; ils se font repérer et arrivent à se faire lâcher plusieurs fois par Louis. Ils surveillent aussi le proviseur qui se déplace principalement entre sa maison à Ivry-sur-Seine et son lycée parisien. Il a facilité le travail des flics en ne partant pas en vacances en Normandie comme il le fait chaque année. En restant à Paris, il leur a aussi fait faire des économies de frais de déplacement.

37. Le proviseur

Le 14 juillet 2021 arrive.

00h00, Branleur et Bras-cassé planquent à Ivry devant la maison du proviseur. Concha s'est postée en face de chez Louis, dans une camionnette banalisée. Les heures se traînent.

12h12. Le proviseur sort de chez lui. Il démarre sa voiture. Les deux inspecteurs démarrent à leur tour pour le suivre de loin. Tout au bout de la rue, il s'arrête au stop, et puis... Boum ! L'explosion est digne d'un micro AZF. Ils se précipitent, éteignent un début d'incendie et ne peuvent que constater le décès du proviseur. Le jour prévu par les intervalles de 496. Un vrai feu d'artifice.

Ils appellent Concha, lui racontent ce qui s'est passé. Elle ne comprend pas comment Louis est arrivé à faire exploser le proviseur. Ils l'ont perdu hier mais il est rentré chez lui comme si de rien était. Depuis il n'est pas sorti de chez lui. Comment a-t-il fait ? Louis a piégé la voiture du proviseur. Ensuite il a attendu chez lui tranquillement que l'autre se fasse exploser dans sa caisse.

Est-ce que Louis a gagné, encore une fois ?

Elle hésite quelques minutes avant de se décider. Quand elle sort de la camionnette, elle reçoit un WhatsApp des inspecteurs : « la bombe

était télécommandée par Wifi. Louis devait être juste à côté. On a bouclé tout le secteur. On a une chance de le coincer »

Comment Louis est-il sorti sans qu'elle le voie ? Pour être sûre, il lui faut vérifier que Louis n'est pas chez lui, à Sèvres. Il ne peut pas être en même temps à Sèvres et Ivry. Comment a-t-il fait ? Comment est-il arrivé à assassiner le proviseur alors qu'il était surveillé par la police ? Elle est dans une merde bleue. Le goût amer d'une défaite totale. Elle entre dans l'immeuble de Louis, sonne à sa porte. Pas de réponse. Il n'est pas là. La technique de la carte de crédit qu'une ancienne amante un peu carotteuse lui a enseignée et elle est dans les lieux.

De la musique. Les Doors. Pas pour lui déplaire. Elle sort son arme de service et s'avance. Dans le salon, confortablement installé dans un fauteuil de cuir, Louis est assoupi. Elle s'approche. Sur la table basse à côté de Louis, une bouteille de whisky bien descendue et une photo de Sarah. Des boîtes de médocs vides l'encouragent à chercher le pouls du prof. Il ne dort pas. Il est mort.

Ça ressemble salement à un suicide.

Bras-cassé lui envoie un message : chou blanc. Ils n'ont attrapé personne.

Concha coule à pic. Son affaire tourne en couille, en eau de boudin.

Elle fouille. Combien de temps peut-elle continuer sans appeler la cavalerie et reconnaître

qu'elle a foiré dans les grandes largeurs ? La bibliothèque : Louis adore les livres. Ses livres sont impeccablement classés par ordre alphabétique des auteurs. Seuls les psychopathes font ça, se dit Concha. A la place de « Louis Laurier », un carnet de moleskine.

Elle feuillette. Des poèmes. Certains parlent d'amour, de Sarah ou de « celle qu'on ne nomme pas », Samantha peut-être ? D'autres parlent de mort. Tous sont d'une infinie tristesse.

Sur la dernière page, Concha est surprise de voir qu'il s'adresse à elle :

@Concha.

Si vous lisez ce texte, c'est sans doute que je suis mort.

Vous êtes convaincue que je suis le tueur en série. Peut-être.

Le 14 juillet 2021, Fagot a été assassiné par moi. Peut-être.

L'anniversaire des 496 jours, le 14 juillet 2021, je tire ma révérence.

Abel dirait sans doute : Salut l'artiste.

Ciao Commissaire.

Louis n'a pas laissé de confession. Concha n'obtiendra pas la moindre preuve de sa culpabilité. Plutôt de nouvelles questions. La bombe était télécommandée par Wifi, pour être certain que le proviseur en serait la victime et lui seul. Mais comment Louis l'a-t-il déclenché ? Il

avait un complice ? Une hypothèse de Concha : avec un drone. Mais où est passé le drone ?

38. Finale à Saint Gildas

Abel et Concha sirotent un verre de Chardonnay bien frais dans le jardin. Abel a invité Concha à déjeuner. Elle l'a déjà prévenu qu'elle ne resterait pas. Si la berrichonne a pris goût au littoral breton, elle doit cependant rentrer sur Paris. Des rapports à taper. La routine de flic.

Abel demande à Concha qui était la seconde victime, celle de la série qui lui manque. Concha refuse de le lui dire. Le sait-elle ?

Même si Louis est mort, il y aura un procès.

— Et Jérôme, c'est aussi Louis ? tente Abel

— Ah bon ? Ce n'est pas toi ? mutine Concha.

Abel, décidément, ne tire rien de sa belle commissaire. Pourtant, il essaie encore :

— Pourquoi a-t-il assassiné Samantha ? Les autres méritaient leur mort mais pas elle.

— Tu as une idée ? répond Concha.

— Son carnet ne l'explique pas ?

— Non, répond Concha. Son carnet ne dit rien. Tu as une idée ?

Abel réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Samantha avait avoué à Louis qu'elle s'apprêtait à me faire assassiner pour que je

ne puisse pas gagner le défi. Louis voulait l'empêcher de tricher. Pourtant, moi aussi j'ai voulu tricher pour gagner le pakap. Si on ne peut plus tricher avec ses amis, ce n'est plus la peine de jouer avec eux. Mais ce n'était pas l'avis de Louis. En tuant Samantha, il s'est vu comme un arbitre qui expulse un joueur du terrain parce qu'il a violé les règles.

- Je ne crois pas un mot de ton histoire, affirme Concha. Pourquoi aurait-il choisi sa mort plutôt que la tienne ?
- Parce que Samantha dépassait les bornes, propose Abel. Louis pensait qu'elle allait me faire assassiner pour de bon. Il la punissait pour cela et il m'envoyait en prison pour mon simulacre de meurtre. Il se voyait comme le bras de la justice. Nous deux, n'étions que des tricheurs de bas étage. De toute façon, je ne crois pas que Sam voulait vraiment me tuer.
- Et bien, pour ça, tu as raison, reconnaît Concha. Il ne s'agissait que d'un « simulacre » d'assassinat. Steve maintient comme toi que ce n'était qu'un jeu. La seule différence avec toi, c'est que Samantha a pris un exécutant. Le type devait s'introduire chez toi et laisser un surin sur ta table de nuit pour montrer qu'il aurait pu t'assassiner. Quand il a appris la mort de Samantha, son

« contrat » s'interrompait et il est rentré à Paris.

- Merde, réagit Abel en éclatant de rire. La même idée que moi. En fait, je n'ai jamais vraiment cru qu'elle voulait me faire assassiner.
- Tu parles. Tu étais en rage contre elle.

Après un court silence, Abel reprend :

- Louis a cru qu'elle me faisait assassiner pour de bon. Elle a poussé le jeu trop loin en lui laissant croire ça. Il l'a condamnée à mort et exécutée. C'est trop con. Elle ne voulait pas me tuer. Tout ce binz n'était que virtuel. Vraiment, trop con... S'il était super fort en math, Louis se trompait souvent avec les gens.

Un ange passe. Ou plutôt deux, Samantha et Louis.

Concha fixe le fond de son verre de Chablis. Rêveuse, elle confie à Abel :

- Au moins, les carnets ont confirmé le sens des nombres parfaits. 496, c'était Sarah, le troisième nombre parfait pour Louis : c'était écrit sur sa tombe. La perfection selon Louis. Mais les deux autres ? J'ai longtemps pensé que Samantha était la première perfection, la « 6 ». Les carnets m'ont appris qu'elle n'était que la seconde, la « 28 ». Ce que confirme la bouteille de 1993 qu'on a retrouvée sur la péniche. Une mise en flacon

il y a 28 ans, un whisky que Louis a offert à Samantha ce soir-là. La première, le premier nombre parfait, pas un mot à son sujet dans ses Moleskine.

- A mon avis, cette fréquence de 496 est la meilleure preuve de la culpabilité de Louis. Lui seul pouvait trouver un truc aussi tordu... aussi parfait.
- Lui ou quelqu'un à qui il aurait raconté sa dinguerie des nombres parfaits. Toi, par exemple. Tu connaissais cette histoire de nombre parfait, mon salaud. Non ?
- Oui. Il nous avait parlé de nombres parfaits à Samantha et moi.
- Qui était le 6, interroge Concha.
- Tout est parti d'une histoire d'étage. A l'époque Louis habitait chez ses parents, à Sèvres, au sixième étage. Il a découvert que « 6 » était un nombre parfait. La première des perfections, il nous l'a confié lorsque nous étions encore ensemble au lycée, pour lui, c'était sa mère... Je ne te raconte pas comment Samantha a pu le chambrer.
- Waaahhh ! D'accord ! Le garçon adorait sa maman. On ne se moque pas. Respect !

Abel vient de livrer une information et il cherche à profiter de son avantage. Il interroge :

- Et la seconde victime, celle de la série qui manque. Tu as appris qui c'était ?

- Va chier, lui répond Concha de sa belle voix basse. Parlons plutôt de son dernier meurtre, celui du proviseur commis sous nos yeux. Comment Louis a-t-il pu faire ?
- Oui. Deux flics devant la maison du proviseur et toi devant celle de Louis. Il vous a baladés. Vous n’y avez vu que du feu. Un tour de magie.
- Quelqu’un l’a aidé. Il fallait quelqu’un pour déclencher l’explosion.
- On s’en fout ? propose Abel. Un connard de moins qu’on ne va pas pleurer. Un point final à une série de meurtres. Tu declares que le meurtrier en série est mort. Tu gagnes ! Mais, bon, tu m’excuses, « *I gotta go see about a ... fish* ».

Abel est fier de sa citation du film *Good Will Hunting*, une histoire de matheux, là encore. Il s’éclipse pour aller préparer le BBQ, un beau bar en direct d’un pêcheur local qui connaît les bons coins dans le Golfe.

Concha ouvre son téléphone. Une photo tirée d’une vidéo d’un DAB sur une avenue à deux cents mètres de la maison proviseur, récupérée par Bras-cassé qui a montré ainsi qu’il n’était pas totalement inutile. On voit quelqu’un de plutôt grand, assez maigre, sur un vélo à petites roues. Un masque bleu à trois plis et le *hood*. Difficile de reconnaître la personne. Mais

elle n'a pas le moindre doute. Elle sait qui c'est. Elle murmure.

— Un tour de magie ? Tiens donc. Il me prend pour qui ? Une blairelle ? Une estropiée du plafond ? Mon bel Abel est un meurtrier et ça me contrarie, je dirais même que ça m'emmerde grave.

Un meurtre, ce n'est pas rien, même si c'est celui d'un salaud. Et plusieurs ? Même si c'étaient plusieurs salauds. Et puis, il y a le meurtre de la géniale Samantha. Peut-être Louis est-il le coupable des meurtres, mais pas du dernier quand elle le surveillait. Concha a fini par se convaincre qu'Abel était le coupable du meurtre du proviseur. Mais peut-être étaient-ils de mèche pour tous les autres meurtres ? Concha n'y croit pas une seconde. Elle a fini par se convaincre qu'Abel était le coupable de tous les meurtres. Seule sa culpabilité sans le moindre complice explique tout.

Concha est dans la mouise. Elle a partagé le lit d'un meurtrier en série. Pire, elle a participé sans le vouloir au dernier meurtre, celui du proviseur.

Abel revient.

— Le bar est prêt dans 5 mn

— Super !

— Dis donc, j'écrirais bien un polar basé sur toute cette histoire ? Dans le pakap avec Samantha, je manquais d'idée. Maintenant,

je tiens peut-être le *page-turner* de l'été prochain !

- Pourquoi pas ? Tu commencerais par quoi ?
- Voyons... par le meurtre de Sam, bien sûr. Et puis je remonterais le temps pour prendre les meurtres les uns après les autres. Allez, je me lance. L'assassinat de la pédégère.

Louis avait parfaitement préparé son affaire. Il avait ferré la pédégère licenciée grâce à une filature de plusieurs semaines. Il avait ainsi découvert qu'elle allait régulièrement dîner à la Closerie des Lilas, un gastro Boulevard Montparnasse. Ensuite, il lui avait suffi de réserver une table, juste à côté de la sienne et de laisser son charme opérer. Obtenir un rendez-vous ne fut plus qu'une formalité, et deux jours plus tard, il grimpait quatre étages pour accomplir ce qu'il considérait comme son devoir : rayer de la liste des vivants cette vraie pourriture. Il a pris du plaisir à lui exploser le crâne avec une bouteille de champagne même pas débouchée. Très vite elle n'a plus bougé. Un dernier coup d'œil circulaire pour vérifier qu'il n'avait rien oublié. Et hop, un crime parfait de plus. Ciao Pédégère !

- Alors ? T'en penses quoi ? J'ai le style.

Concha a les paupières closes, comme si elle était ailleurs. Elle murmure :

— C'est Louis le meurtrier de ton histoire ? Ce ne serait pas mieux que ce soit toi ?

Elle ouvre les yeux pour plonger son regard dans les yeux d'Abel, pour y trouver des traces de la vérité. Elle l'interroge doucement :

— Quatre étages ? Comment sais-tu que la pédégère habitait au quatrième ?

— Euh... J'ai dit cela par hasard. Ou tu as dû me le dire ?

— Non, je ne te l'ai jamais dit. Tu étais un suspect. Je ne t'aurais jamais donné la moindre info de ce genre. Et la bouteille de champ comme objet contendant non plus. Mais tu sais, mon chou, tu ne m'apprends rien. Je sais que c'est toi qui as tué la pédégère ; c'est pourquoi tu connais bien l'étage. Car c'est bien toi mon salaud qui les a tous assassinés. Tu nous as baladés.

— C'est Louis !

— Insiste ! Prends-moi pour une cruche. Tu as passé ton temps à charger ton pote Louis. Le coup du 496, un truc de ouf, une idée de génie qui m'a bien baladée. Seul un matheux pouvait imaginer ça. J'ai marché. Louis a tout compris mais tu savais qu'il ne te balancerait pas. C'est comme ça, un véritable ami. Il a accepté de prendre tout sur son dos encore une fois, pour toi. Sans doute avait-il déjà tout compris quand tu as tué la Générale. Les somnifères, ça laisse toujours

des traces, au réveil. Et avant ça, il devait bien se douter pour Jérôme, non ?

- Tu délirés, se défend Abel. C'est Louis l'assassin et c'est pourquoi il s'est suicidé.
- J'ai des questions sur son suicide. Tu savais pour sa maladie ? Oui, n'est-ce pas ? Et il t'a dit qu'il se suiciderait mais tu n'as rien fait pour l'en empêcher ?

Abel ne répond pas. Il s'inquiète pour son futur :

- Qu'est-ce que tu vas faire ? Me renvoyer en tôle ? Tu n'as pas de preuve pour me faire tomber. Louis ou moi, le doute subsistera. Et s'ils apprennent que c'est toi qui as monté l'histoire du proviseur, tu es dans la merde.

Concha laisse planer le doute :

- Une menace, mon chou ? Je reprendrais bien un verre de Chablis. Le poisson est prêt ?

Alain et Serge
Entre Bretagne et Paris, 2021-2022